

John Adams Library.

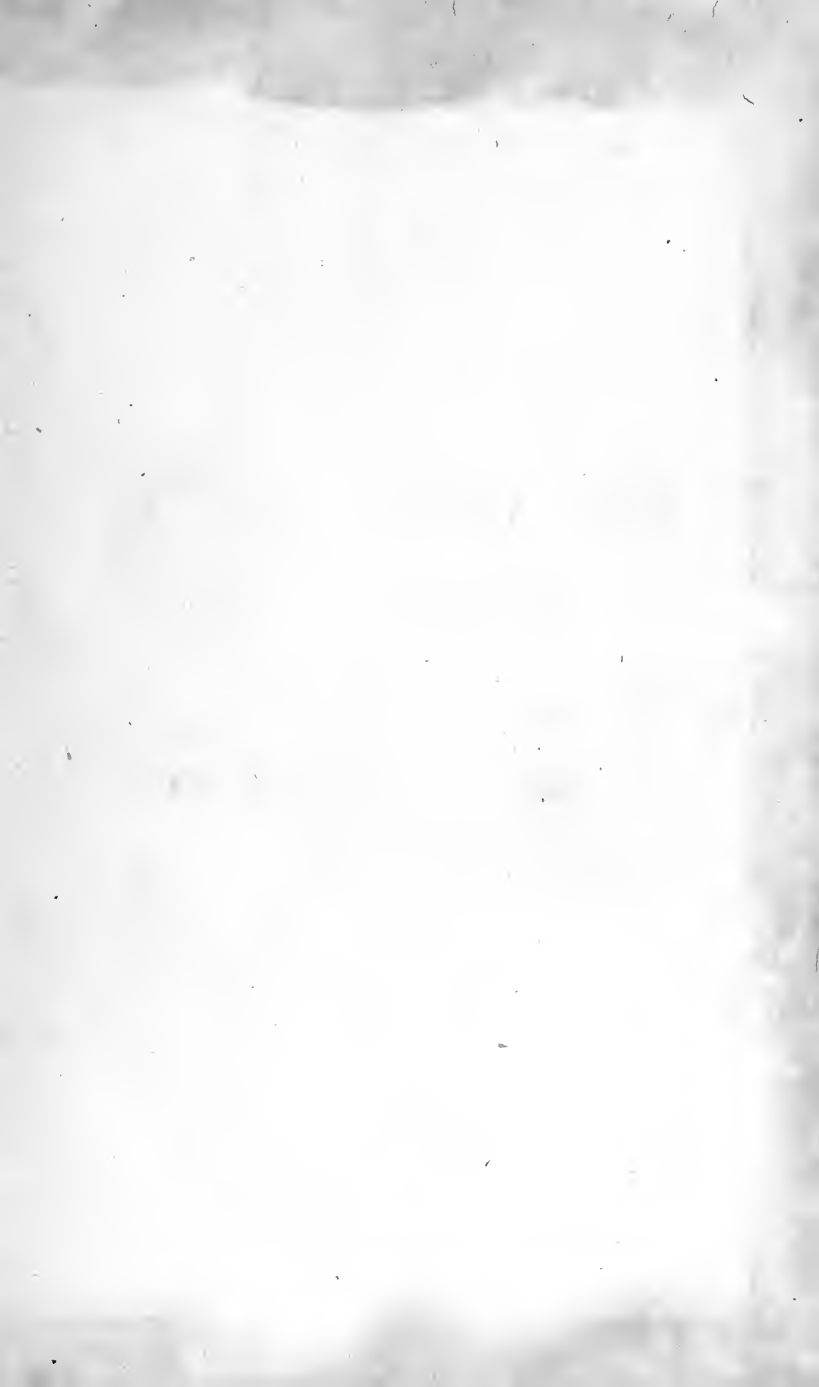


IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o

☆ ADAMS
☆ 232.1
Vol. 3







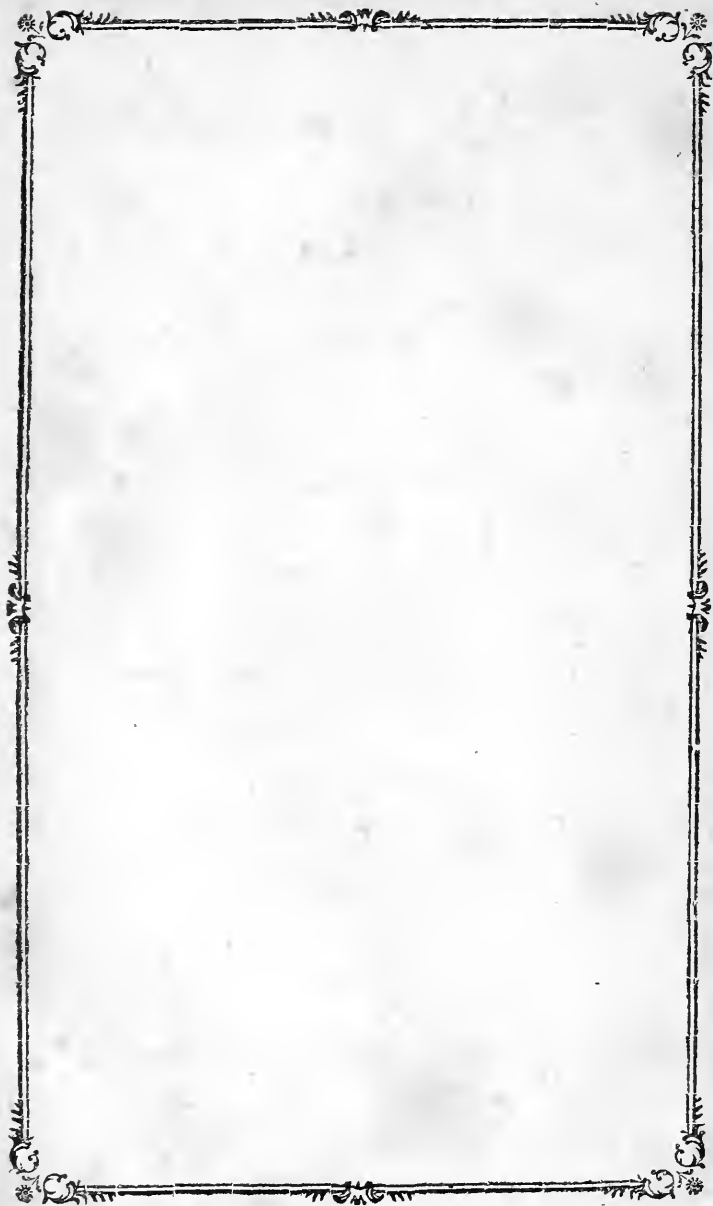
Digitized by the Internet Archive
in 2010

OE U V R E S

D E

M^R. DE VOLTAIRE.

TOME TROISIÈME.



OUVRAGES
DRAMATIQUES,

PRÉCÉDÉS ET SUIVIS

DE TOUTES LES PIÈCES QUI LEUR
SONT RELATIVES.

TOME SECOND.



M. DCC. LXXV.

xx
ADAMS
232.1
Vol. 3.

Z A Y R E ,

T R A G È D I E .

Représentée pour la première fois le 13 Août 1732.

A V E R T I S S E M E N T ,

CEUx qui aiment l'histoire littéraire seront bien aîsés de savoir comment cette pièce fut faite. Plusieurs dames avaient reproché à l'auteur, qu'il n'y avait pas assez d'amour dans ses tragédies. Il leur répondit, qu'il ne croyait pas que ce fût la véritable place de l'amour ; mais que puisqu'il leur fallait absolument des héros amoureux, il en ferait tout comme un autre. La pièce fut achevée en dix-huit jours : elle eut un grand succès. On l'appelle à Paris , tragédie chrétienne , & on l'a jouée fort souvent à la place de Polieuëte.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. FAKENER,

MARCHAND ANGLAIS,

DEPUIS AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE.

VOUS êtes Anglais, mon cher ami, & je suis né en France; mais ceux qui aiment les arts sont tous concitoyens. Les honnêtes gens qui pensent ont à-peu-près les mêmes principes, & ne composent qu'une république; ainsi il n'est pas plus étrange de voir aujourd'hui une tragédie française dédiée à un Anglais, ou à un Italien, que si un citoyen d'Ephèse, ou d'Athènes, avait autrefois adressé son ouvrage à un Grec d'une autre ville. Je vous offre donc cette tragédie comme à mon compatriote dans la littérature, & comme à mon ami intime.

Je jouis en même tems du plaisir de pouvoir dire à ma nation, de quel œil les négocians sont regardés chez vous, quelle estime on fait avoir en Angleterre pour une profession qui fait la grandeur de l'état; & avec quelle supériorité quelques-uns d'entre vous représentent leur patrie dans leur parlement, & sont au rang des législateurs.

Je fais bien que cette profession est méprisée de nos petits-mâtres; mais vous savez aussi,

que nos petits-mâtres & les vôtres font l'espèce la plus ridicule, qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre.

Une raison encor, qui m'engage à m'entretenir de belles-lettres avec un Anglais plutôt qu'avec un autre, c'est votre heureuse liberté de penser; elle en communique à mon esprit; mes idées se trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient,
Semble disposer de mon ame :
S'il sent vivement, il m'enflamme;
Et s'il est fort il me soutient.
Un courtisan pétri de feinte,
Fait dans moi tristement passer
Sa défiance & sa contrainte;
Mais un esprit libre, & sans crainte,
M'enhardit, & me fait penser.
Mon feu s'échauffe à sa lumière,
Ainsi qu'un jeune peintre instruit
Sous le Moine & sous l'Argilière,
De ces maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familière,
Il prend malgré lui leur manière,
Et compose avec leur esprit.
C'est pourquoi Virgile se fit
Un devoir d'admirer Homère.
Il le suivit dans sa carrière,
Et son émule il se rendit,
Sans se rendre son plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma pièce, je vous en fasse une longue apologie ; je pourrais vous dire, pourquoi je n'ai pas donné à *Zayre* une vocation plus déterminée au christianisme, avant qu'elle reconnût son père, & pourquoi elle cache son secret à son amant, &c. Mais les esprits sages, qui aiment à rendre justice, verront bien mes raisons, sans que je les indique ; pour les critiques déterminés, qui sont disposés à ne me pas croire, ce serait peine perdue que de les leur dire.

Je me vanterai avec vous d'avoir fait seulement une pièce assez simple, qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuse simplicité
Fut un des plus dignes partages
De la savante antiquité.
Anglais, que cette nouveauté
S'introduise dans vos usages.
Sur votre théâtre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages,
Mettez donc plus de vérité,
Avec de plus nobles images :
Addisson l'a déjà tenté ;
C'était le poëte des sages,
Mais il était trop concerté ;
Et dans son *Caton* si vanté,
Ses deux filles en vérité,
Sont d'insipides personnages.
Imitez du grand Addisson

Seulement ce qu'il a de bon :
Polissez la rude action
De vos Melpomènes sauvages ;
Travaillez pour les connaisseurs,
De tous les tems, de tous les âges ,
Et répandez dans vos ouvrages
La simplicité de vos mœurs.

Que messieurs les poètes anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner *Zayre* pour modèle : je leur prêche la simplicité naturelle, & la douceur des vers ; mais je ne me fais point du tout le saint de mon sermon. Si *Zayre* a eu quelque succès, je le dois beaucoup moins à la bonté de mon ouvrage, qu'à la prudence que j'ai eue de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été possible. J'ai flatté en cela le goût de mon auditoire : on est assez sûr de réussir, quand on parle aux passions des gens plus qu'à leur raison. On veut de l'amour, quelque bon chrétien que l'on soit ; & je suis très-persuadé que bien en prit au grand *Corneille* de ne s'être pas borné dans son *Polyeucte* à faire casser les statues de *Jupiter* par les néophytes ; car telle est la corruption du genre humain, que peut-être

De *Polyeucte* la belle ame
Aurait faiblement attendri,
Et les vers chrétiens qu'il déclame
Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de sa femme
Pour ce payen son favori,

Qui méritait bien mieux sa flamme
Que son bon dévot de mari.

Même aventure à-peu-près est arrivée à *Zayre*. Tous ceux qui vont aux spectacles , m'ont assuré, que si elle n'avait été que convertie , elle aurait peu intéressé ; mais elle est amoureuse de la meilleure foi du monde, & voilà ce qui a fait sa fortune. Cependant il s'en faut bien , que j'aie échappé à la censure.

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vetillé, m'a critiqué :
Plus d'un railleur impitoyable
Prétendait que j'avais croqué,
Et peu clairement expliqué
Un roman très-peu vraisemblable,
Dans ma cervelle fabriqué;
Que le sujet en est tronqué,
Que la fin n'est pas raisonnable;
Même on m'avait pronostiqué
Ce sifflet tant épouvantable,
Avec quoi le public choqué
Régale un auteur misérable.
Cher ami, je me suis moqué
De leur censure insupportable.
J'ai mon drame en public risqué,
Et le parterre favorable
Au-lieu du siffler m'a claqué.
Des larmes même ont offusqué
Plus d'un œil, que j'ai remarqué

Pleurer de l'air le plus aimable.
 Mais je ne suis point requinqué
 Par un succès si desirable :
 Car j'ai comme un autre marqué
 Tous les *deficit* de ma fable.
 Je fais qu'il est indubitable,
 Que pour former œuvre parfait,
 Il faudrait se donner au diable,
 Et c'est ce que je n'ai pas fait.

Je n'ose me flatter que les Anglais fassent à *Zayre* le même honneur qu'ils ont fait à *Brutus* (a), dont ont été joués la traduction sur le théâtre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni assez dévots pour vous soucier beaucoup du vieux *Lusignan*, ni assez tendres pour être touchés de *Zayre*. Vous passez pour aimer mieux une intrigue de conjurés, qu'une intrigue d'amans. On croit qu'à votre théâtre on bat des mains au mot de *patrie*, & chez nous à celui d'*amour*; cependant la vérité est que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos tragédies. Si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'est pas que vos héros de théâtre ne soient amoureux; mais c'est qu'ils expriment rarement leur passion d'une manière naturelle. Nos amans parlent en amans, & les vôtres ne parlent encor qu'en poètes.

Si vous permettez que les Français soient vos maîtres en galanterie, il y a bien des choses en

(a) M. de *Voltaire* s'est
 trompé; on a traduit & joué

Zayre en Angleterre avec
 beaucoup de succès.

récompense que nous pourrions prendre de vous. C'est au théâtre anglais que je dois la hardiesse que j'ai eue de mettre sur la scène les noms de nos rois & des anciennes familles du royaume. Il me paraît, que cette nouveauté pourrait être la source d'un genre de tragédie qui nous est inconnu jusqu'ici, & dont nous avons besoin. Il se trouvera sans doute des génies heureux, qui perfectionneront cette idée, dont *Zayre* n'est qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuera en France de protéger les lettres, nous aurons assez d'écrivains. La nature forme presque toujours des hommes en tout genre de talent; il ne s'agit que de les encourager & de les employer. Mais si ceux qui se distinguent un peu n'étaient soutenus par quelque récompense honorable, & par l'attrait plus flatteur de la considération, tous les beaux-arts pourraient bien dépérir un jour au milieu des abris élevés pour eux: & ces arbres plantés par *Louis XIV.* dégénéreraient faute de culture: le public aurait toujours du goût, mais les grands maîtres manqueraient. Un sculpteur dans son académie verrait des hommes médiocres à côté de lui, & n'élèverait pas sa pensée jusqu'à *Girardon* & au *Puget*; un peintre se contenterait de se croire supérieur à son confrère, & ne songerait pas à égaler le *Poussin*. Puissent les successeurs de *Louis XIV.* suivre toujours l'exemple de ce grand roi, qui donnait d'un coup d'œil une noble émulation à tous les artistes! Il encourageait à la fois un *Racine* & un *van Robais*.... Il portait notre commerce & notre gloire par-delà les Indes; il

étendait ses graces sur des étrangers étonnés
d'être connus & récompensés par notre cour.
Partout où était le mérite , il avait un protec-
teur daus *Louis XIV.*

Car de son astre bienfaisant
Les influences libérales ,
Du Caire au bord de l'Occident ,
Et sous les glaces Boréales ,
Cherchaient le mérite indigent.
Avec plaisir ses mains royales
Répandaient la gloire & l'argent ,
Le tout sans brigue & sans cabales.
Guillelmini , Viviani ,
Et le céleste Cassini ,
Auprès des lys venaient se rendre ;
Et quelque forte pension
Vous aurait pris le grand Newton ,
Si Newton avait pu se prendre.
Ce sont-là les heureux succès
Qui faisaient la gloire immortelle
De Louis & du nom français.
Ce Louis était le modèle
De l'Europe & de vos Anglais.
On craignait que par ses progrès
Il n'envahît à tout jamais
La monarchie universelle ;
Mais il l'obtint par ses bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous des fondations
pareilles aux monumens de la munificence de

nos rois ; mais votre nation y supplée. Vous n'avez pas besoin des regards du maître pour honorer & récompenser les grands talens en tout genre. Le chevalier *Steele* & le chevalier *van Brouh*, étaient en même tems auteurs comiques & membres du parlement. La primatie du docteur *Tillotson*, l'ambassade de M. *Prior*, la charge de M. *Newton*, le ministère de M. *Addisson*, ne sont que les suites ordinaires de la considération qu'ont chez vous les grands-hommes. Vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des mausolées & des statues après leur mort ; il n'y a pas jusqu'aux actrices célèbres qui n'aient chez vous leur place dans les temples à côté des grands poètes.

Votre Ofilds (a) & sa devancière
Bracegirdle la minaudière,
Pour avoir su dans leurs beaux jours
Réussir au grand art de plaire,
Ayant achevé leur carrière,
S'en furent, avec le concours
De votre république entière,
Sous un grand poêle de velours,
Dans votre église pour toujours,
Loger de superbe manière.
Leur ombre en paraît encor fière,
Et s'en vante avec les amours :
Tandis que le divin Molière,
Bien plus digne d'un tel honneur,

(a) Fameuse actrice mariée à un seigneur d'Angleterre.

A peine obtint le froid bonheur
De dormir dans un cimetière ;
Et que l'aimable le Couvreur ,
A qui j'ai fermé la paupière ,
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges & d'une bière ;
Et que monsieur de Laubinière
Porta la nuit par charité
Ce corps autrefois si vanté ,
Dans un vieux fiacre empaqueté ,
Vers le bord de notre rivière.
Voyez-vous pas à ce récit
L'amour irrité qui gémit ,
Qui s'envole en brisant ses armes ,
Et Melpomène toute en larmes ,
Qui m'abandonne , & se bannit
Des lieux ingrats qu'elle embellit
Si long-tems de ses nobles charmes ?

Tout semble ramener les Français à la barbarie dont *Louis XIV.* & le cardinal de *Richelieu* les ont tirés. Malheur aux politiques qui ne connaissent pas le prix des beaux-arts ! la terre est couverte de nations aussi puissantes que nous. D'où vient cependant que nous les regardons presque toutes avec peu d'estime ? C'est par la raison qu'on méprise dans la société un homme riche , dont l'esprit est sans goût & sans culture. Sur-tout ne croyez pas , que cet empire de l'esprit , & cet honneur d'être le modèle des autres peuples , soit une gloire frivole. Elle est la

marque infaillible de la grandeur d'un empire : c'est toujours sous les plus grands princes que les arts ont fleuri , & leur décadence est quelquefois l'époque de celle d'un état. L'histoire est pleine de ces exemples ; mais ce sujet me mènerait trop loin. Il faut que je finisse cette lettre déjà trop longue , en vous envoyant un petit ouvrage , qui trouve naturellement sa place à la tête de cette tragédie. C'est une épître en vers à celle qui a joué le rôle de *Zayre* : je lui devais au moins un compliment pour la façon dont elle s'en est acquittée :

Car le prophète de la Mecque
Dans son ferrail n'a jamais eu
Si gentille Arabesque ou Grecque ;
Son œil noir , tendre & bien fendu ,
Sa voix , & sa grace intrinsèque ,
Ont mon ouvrage défendu
Contre l'auditeur qui rebecque :
Mais quand le lecteur morfondu
L'aura dans sa bibliothèque ,
Tout mon honneur sera perdu.

Adieu , mon ami ; cultivez toujours les lettres
& la philosophie , sans oublier d'envoyer des
vaisseaux dans les échelles du Levant. Je vous
embrasse de tout mon cœur.

V.



E P I T R E
A M A D E M O I S E L L E
G O S S I N ,
J E U N E A C T R I C E ,

*Qui a représenté le rôle de ZAYRE avec beaucoup
de succès.*

J E U N E G O S S I N , reçois mon tendre hommage ,
Reçois mes vers au théâtre applaudis ,
Protège-les, ZAYRE est ton ouvrage ,
Il est à toi , puisque tu l'embellis.
Cé sont tes yeux , ces yeux si pleins de charmes ,
Ta voix touchante , & tes sons enchanteurs ,
Qui du critique ont fait tomber les armes.
Ta seule vue adoucit les censeurs.
L'illusion , cette reine des cœurs ,
Marche à ta suite , inspire les alarmes ,
Le sentiment , les regrets , les douleurs ,
Et le plaisir de répandre des larmes.

Le dieu des vers qu'on allait dédaigner ,
Est par ta voix aujourd'hui sûr de plaire ;
Le dieu d'amour , à qui tu fus plus chère ,
Est par tes yeux bien plus sûr de régner.
Entre ces dieux désormais tu vas vivre :
Hélas ! long-tems je les servis tous deux ;
Il en est un que je n'ose plus fuivre.

Heureux cent fois le mortel amoureux,
 Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
 Que tu reçois avec un souris tendre,
 Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux,
 Qui pénétré de leurs feux qu'il adore,
 A tes genoux oubliant l'univers,
 Parle d'amour, & t'en reparle encore!
 Et malheureux qui n'en parle qu'en vers!



S E C O N D E L E T T R E

A U M Ê M E

M O N S I E U R F A K E N E R ,

A L O R S

A M B A S S A D E U R A C O N S T A N T I N O P L E ,

tirée d'une seconde édition de ZAYRE.

M O N cher ami ; (car votre nouvelle dignité d'ambassadeur rend seulement notre amitié plus respectable , & ne m'empêche pas de me servir ici d'un titre plus sacré que le titre de ministre : le nom d'ami est bien au-dessus de celui d'excellence.)

Je dédie à l'ambassadeur d'un grand roi & d'une nation libre , le même ouvrage que j'ai dédié au simple citoyen , au négociant anglais. (a)

Ceux qui savent combien le commerce est honoré dans votre patrie , n'ignorent pas aussi qu'un négociant y est quelquefois un législateur , un bon officier , un ministre public.

Quel-

(a) Ce que monsieur de Voltaire avait prévu dans sa dédicace de *Zayre* est arrivé ; M. *Fakener* a été un des meilleurs ministres , & est devenu un des hommes des plus con-

fidérables de l'Angleterre. C'est ainsi que les auteurs devraient dédier leurs ouvrages , au lieu d'écrire des lettres d'esclave à des gens dignes de l'être.

Quelques personnes , corrompues par l'indigne usage de ne rendre hommage qu'à la grandeur , ont essayé de jeter un ridicule sur la nouveauté d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a osé , sur un théâtre consacré au mauvais goût & à la médisance , insulter à l'auteur de cette dédicace ; & à celui qui l'avait reçue , on a osé lui reprocher d'être (1) un négociant. Il ne faut point imputer à notre nation une grossièreté si honteuse , dont les peuples les moins civilisés rougiraient. Les magistrats , qui veillent parmi nous sur les mœurs , & qui sont continuellement occupés à reprimer le scandale , furent surpris alors. Mais le mépris & l'horreur du public pour l'auteur connu de cette indignité , sont une nouvelle preuve de la politesse des Français.

Les vertus qui forment le caractère d'un peuple , sont souvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des esprits légers & bas en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes sans goût , impolis & grossiers ; & on en trouve dans Paris.

Oublions-les , comme ils sont oubliés du public , & recevez ce second hommage. Je le dois d'autant

(1) On joua une mauvaise farce à la comédie italienne de Paris , dans laquelle on insultait grossièrement plusieurs personnes de mérite ,

& entr'autres M. *Fakener*. Le sieur *Hérait* lieutenant de police , permit cette indignité , & le public la siffla.

plus à un Anglais, que cette tragédie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite & jouée avec tant de succès, on a parlé de moi sur votre théâtre avec tant de politesse & de bonté, que j'en dois ici un remerciement public à votre nation.

Je ne peux mieux faire, je crois, pour l'honneur des lettres, que d'apprendre ici à mes compatriotes les singularités de la traduction & de la représentation de *Zayre* sur le théâtre de Londres.

Monsieur *Hille*, homme de lettres, qui paraît connaître le théâtre mieux qu'aucun auteur Anglais, me fit l'honneur de traduire la pièce, dans le dessein d'introduire sur votre scène quelques nouveautés, & pour la manière d'écrire les tragédies, & pour celle de les réciter. Je parlerai d'abord de la représentation.

L'art de déclamer était chez vous un peu hors de la nature; la plupart de vos acteurs tragiques s'exprimaient souvent plus en poètes saisis d'enthousiasme, qu'en hommes que la passion inspire. Beaucoup de comédiens avaient encor outré ce défaut; ils déclamaient des vers ampoulés, avec une fureur & une impétuosité, qui est au beau naturel, ce que des convulsions sont à l'égard d'une démarche noble & aisée.

Cet air d'empressement semblait étranger à votre nation; car elle est naturellement sage, & cette sagesse est quelquefois prise pour de la froideur par les étrangers. Vos prédicateurs ne se permettent jamais un ton de déclamateur. On rirait chez vous d'un avocat qui s'échaufferait

dans son plaidoyer. Les seuls comédiens étaient outrés. Nos acteurs, & sur-tout nos actrices de Paris, avaient ce défaut, il y a quelques années: ce fut Mlle. *le Couvreur* qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un auteur italien de beaucoup d'esprit & de sens.

- « La legiadra Couvreur sola non trotta
- » Per quella strada dove i suoi compagni
- » Van di galoppo tutti quanti in frotta,
- » Se avvien ch'ella pianga, o che si lagni
- » Senza quegli urli spaventosi loro,
- » Tu muove sì che in pianger l'accompagni.

Ce même changement que Mlle. *le Couvreur* avait fait sur notre scène, Mlle. *Cibber* vient de l'introduire sur le théâtre anglais, dans le rôle de *Zayre*. Chose étrange, que dans tous les arts ce ne soit qu'après bien du tems qu'on vienne enfin au naturel & au simple!

Une nouveauté qui va paraître plus singulière aux Français, c'est qu'un gentilhomme de votre pays, qui a de la fortune & de la considération, n'a pas dédaigné de jouer sur votre théâtre le rôle d'*Orosmane*. C'était un spectacle assez intéressant de voir les deux principaux personnages remplis, l'un par un homme de condition, & l'autre par une jeune actrice de dix-huit ans, qui n'avait pas encor récité un vers en sa vie.

Cet exemple d'un citoyen, qui a fait usage de son talent pour la déclamation, n'est pas le premier parmi vous. Tout ce qu'il y a de sur-

prenant en cela , c'est que nous nous en étonnions.

Nous devrions faire réflexion , que toutes les choses de ce monde dépendent de l'usage & de l'opinion. La cour de France a dansé sur le théâtre avec les acteurs de l'opéra ; & on n'a rien trouvé en cela d'étrange , sinon que la mode de ces divertissemens ait fini. Pourquoi sera-t-il plus étonnant de réciter que de danser en public ? Y a-t-il d'autre différence entre ces deux arts , sinon que l'un est autant au-dessus de l'autre , que les talens où l'esprit a quelque part sont au-dessus de ceux du corps ? Je le répète encor , & je le dirai toujours , aucun des beaux-arts n'est méprisable , & il n'est véritablement honteux que d'attacher de la honte aux talens.

Venons à présent à la traduction de *Zayre* , & au changement qui vient de se faire chez vous dans l'art dramatique.

Vous aviez une coutume a laquelle M. *Addisson* , le plus sage de vos écrivains , s'est affermi lui-même ; tant l'usage tient lieu de raison & de loi. Cette coutume peu raisonnable était de finir chaque acte par des vers d'un goût différent du reste de la pièce , & ces vers devaient nécessairement renfermer une comparaison. *Phédre* en sortant du théâtre se comparait poétiquement à une biche , *Caton* à un rocher , *Cléopâtre* à des enfans qui pleurent jusqu'à ce qu'ils soient endormis.

Le traducteur de *Zayre* est le premier qui ait osé maintenir les droits de la nature contre un goût si éloigné d'elle. Il a pros crit cet usage ; il

a senti que la passion doit parler un langage vrai ,
& que le poëte doit se cacher toujours pour ne
laisser paraître que le héros.

C'est sur ce principe qu'il a traduit avec naïveté,
& sans aucune enflure , tous les vers simples de la
pièce , que l'on gâterait , si on voulait les rendre
beaux.

» On ne peut desirer ce qu'on ne connaît pas.



» J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux ,
» Chrétienne dans Paris , musulmane en ces lieux.



» Mais Orosmane m'aime , & j'ai tout oublié.



» Non , la reconnaissance est un faible retour ,
» Un tribut offensant , trop peu fait pour l'amour.



» Je me croirais haï d'être aimé faiblement.



» Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.



» L'art n'est pas fait pour toi , tu n'en as pas besoin.



» L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Tous les vers qui sont dans ce goût simple &
vrai , sont rendus mot-à-mot dans l'Anglais. Il

eut été aisé de les orner ; mais le traducteur a jugé autrement que quelques - uns de mes compatriotes ; il a aimé , & il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet , le stile doit être conforme au sujet. *Alzire* , *Brutus* & *Zayre* demandaient , par exemple , trois sortes de versifications différentes.

Si *Bérénice* se plaignait de *Titus* , & *Ariane* de *Thésée* , dans le stile de *Cinna* , *Bérénice* & *Ariane* ne toucheraient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour , si on cherche d'autres ornemens que la simplicité & la vérité.

Il n'est pas question ici d'examiner s'il est bien de mettre tant d'amour dans les pièces de théâtre. Je veux que ce soit une faute , elle est & sera universelle ; & je ne fais quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre humain.

Ce qui est certain , c'est que dans ce défaut les Français ont réussi plus que toutes les autres nations anciennes & modernes mises ensemble. L'amour paraît sur nos théâtres avec des bienfaisances , une délicatesse , une vérité , qu'on ne trouve point ailleurs. C'est que de toutes les nations la française est celle qui a le plus connu la société.

Le commerce continuel si vif & si poli des deux sexes , a introduit en France une politesse assez ignorée ailleurs.

La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. Et des mœurs encor austères parmi

vous, des querelles politiques, des guerres de religion, qui vous avaient rendu farouches, vous ôtèrent, jusqu'au tems de *Charles II.* la douceur de la société, au milieu même de la liberté. Les poètes ne devaient donc favoir ni dans aucun pays, ni même chez les Anglais, la manière dont les honnêtes gens traitent l'amour.

La bonne comédie fut ignorée jusqu'à *Molière*, comme l'art d'exprimer sur le théâtre des sentimens vrais & délicats fut ignoré jusqu'à *Racine*, parce que la société ne fut, pour ainsi dire, dans sa perfection que de leur tems. Un poète, du fond de son cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vues; il aura plutôt fait cent odes & cent épîtres, qu'une scène où il faut faire parler la nature.

Votre *Dryden*, qui d'ailleurs était un très-grand génie, mettait dans la bouche de ses héros, amoureux, ou des hyperboles de rhétorique, ou des indécentes; deux choses également opposées à la tendresse.

Si M. *Racine* fait dire à *Titus* :

» Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,

» Et crois toujours la voir pour la première fois

votre *Dryden* fait dire à *Antoine* :

« Ciel ! comme j'aimai ! Témoins les jours &
» les nuits qui suivaient en dansant sous vos
» pieds. Ma seule affaire était de vous parler
» de ma passion ; un jour venait, & ne voyait
» rien qu'amour ; un autre venait, & c'était de

» l'amour encore. Les soleils étaient las de nous
» regarder, & moi je n'étais point las d'aimer. »

Il est bien difficile d'imaginer, qu'*Antoine* ait en effet tenu de pareils discours à *Cléopâtre*.

Dans la même pièce *Cléopâtre* parle ainsi à *Antoine*.

« Venez à moi, venez dans mes bras, mon
» cher soldat; j'ai été trop long-tems privée de
» vos caresses. Mais quand je vous embrasserai,
» quand vous ferez tout à moi, je vous punirai
» de vos cruautés, en laissant sur vos lèvres l'im-
» pression de mes ardens baisers. »

Il est très-vraisemblable que *Cléopâtre* parlait souvent dans ce goût; mais ce n'est point cette indécence qu'il faut représenter devant une audience respectable.

Quelques-uns de vos compatriotes ont beau dire: C'est-là la pure nature; on doit leur répondre que c'est précisément cette nature qu'il faut voiler avec soin.

Ce n'est pas même connaître le cœur humain, de penser qu'on doit plaire davantage en présentant ces images licencieuses. Au contraire, c'est fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaisirs. Si tout est d'abord à découvert, on est rassasié. Il ne reste plus rien à chercher, rien à désirer, & on arrive tout-d'un-coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie à des plaisirs que les gens grossiers ne connaissent pas.

Les spectateurs en ce cas font l'homme les amans, qu'une jouissance trop prompte dégoûte: ce n'est qu'à travers cent nuages qu'on doit en-

trevoir ces idées, qui feraient rougir, présentées de trop près. C'est ce voile qui fait le charme des honnêtes gens ; il n'y a point pour eux de plaisir sans bienfaisance.

Les Français ont connu cette règle plutôt que les autres peuples, non parce qu'ils *sont sans génie & sans hardiesse*, comme le dit ridiculement l'inégal & impétueux *Dryden*, mais parce que depuis la régence d'*Anne d'Autriche* ils ont été le peuple le plus sociable & le plus poli de la terre ; & cette politesse n'est point une chose arbitraire, comme ce qu'on appelle civilité ; c'est une loi de la nature qu'ils ont heureusement cultivée plus que les autres peuples. —

Le traducteur de *Zayre* a respecté presque partout ces bienfaisances théatrales, qui vous doivent être communes comme à nous ; mais il y a quelques endroits où il s'est livré encor à d'anciens usages.

Par exemple, lorsque dans la pièce anglaise *Orosmane* vient annoncer à *Zayre* qu'il croit ne la plus aimer, *Zayre* lui répond en se roulant par terre. Le sultan n'est point ému de la voir dans cette posture de ridicule & de désespoir, & le moment d'après il est tout étonné que *Zayre* pleure.

Il lui dit cet hémistiche :

» *Zayre*, vous pleurez.

Il aurait dû lui dire auparavant :

» *Zayre*, vous vous roulez par terre.

Aussi ces trois mots , *Zayre* , *vous pleurez* , qui font un grand effet sur notre théâtre , n'en ont fait aucun sur le vôtre , parce qu'ils étaient déplacés. Ces expressions familières & naïves tirent toute leur force de la seule manière dont elles sont amenées. *Seigneur* , *vous changez de visage* , n'est rien par soi-même ; mais le moment où ces paroles si simples sont prononcées dans *Mitridate* , fait frémir.

Ne dire que ce qu'il faut , & de la manière dont il le faut , est , ce me semble , un mérite , dont les Français , si vous m'en exceptez , ont plus approché que les écrivains des autres pays. C'est , je crois , sur cet art que notre nation doit en être crue. Vous nous apprenez des choses plus grandes & plus utiles : il serait honteux à nous de ne le pas avouer. Les Français qui ont écrit contre les découvertes du chevalier *Newton* sur la lumière , en rougissent ; ceux qui combattent la gravitation en rougiront bientôt.

Vous devez vous soumettre aux règles de notre théâtre , comme nous devons embrasser votre philosophie. Nous avons fait d'aussi bonnes expériences sur le cœur humain , que vous sur la physique. L'art de plaire semble l'art des Français , & l'art de penser paraît le vôtre. Heureux , monsieur , qui comme vous les réunit ! &c.



L E T T R E

A MONSIEUR DE LA ROQUE,

sur la tragédie de ZAYRE, 1732.

QUOIQUE pour l'ordinaire vous vouliez bien prendre la peine, monsieur, de faire les extraits des pièces nouvelles, cependant vous me privez de cet avantage, & vous voulez que ce soit moi qui parle de *Zayre*. Il me semble que je vois M. le Normand, ou M. Cochin, réduire un de leurs cliens à plaider sa cause. L'entreprise est dangereuse, mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en moi par la sincérité avec laquelle je m'expliquerai.

Zayre est la première pièce de théâtre, dans laquelle j'aie osé m'abandonner à toute la sensibilité de mon cœur. C'est la seule tragédie tendre que j'aie faite. Je croyais dans l'âge même des passions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le théâtre tragique. Je ne regardais cette faiblesse que comme un défaut charmant qui avilissait l'art des *Sophocles*. Les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur élégante de *Racine* qu'à la force de *Corneille*, me paraissent ressembler aux curieux qui préfèrent les nudités du *Corrège* au chaste & noble pinceau de *Raphaël*.

Le public qui fréquente les spectacles, est aujourd'hui plus que jamais dans le goût du *Corrège*.

Il faut de la tendresse & du sentiment ; c'est même ce que les acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt comédiens qui plairont dans *Andronic* & dans *Hippolite* , & à peine un seul qui réussisse dans *Cinna* & dans *Horace*. Il a donc fallu me plier aux mœurs du tems , & commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché du moins à couvrir cette passion de toute la bienséance possible ; & pour l'ennoblir , j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus respectable. L'idée me vint de faire contraster dans un même tableau , d'un côté, l'honneur , la naissance , la patrie , la religion ; & de l'autre , l'amour le plus tendre & le plus malheureux ; les mœurs des mahométans & celles des chrétiens ; la cour d'un soudan & celle d'un roi de France ; & de faire paraître , pour la première fois , des Français sur la scène tragique. Je n'ai pris dans l'histoire que l'époque de la guerre de *St Louis* ; tout le reste est entièrement d'invention. L'idée de cette pièce étant si neuve & si fertile , s'arrangea d'elle-même ; & au-lieu que le plan d'*Eriphile* m'avait beaucoup coûté , celui de *Zayre* fut fait en un seul jour ; & l'imagination échauffée par l'intérêt qui régnait dans ce plan , acheva la pièce en vingt - deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu , (car où est l'artiste sans amour-propre ?) mais je devais cette excuse au public , des fautes & des négligences qu'on a trouvées dans ma tragédie. Il aurait été mieux sans doute d'attendre à la faire représenter que j'en eusse châtié le

stile ; mais des raisons , dont il est inutile de fatiguer le public , n'ont pas permis qu'on différât. Voici , monsieur , le sujet de cette pièce.

La Palestine avait été enlevée aux princes chrétiens par le conquérant *Saladin*. *Noradin* , tartare d'origine , s'en était ensuite rendu maître. *Orosmane* , fils de *Noradin* , jeune homme plein de grandeur , de vertus & de passions , commençait à régner avec gloire dans Jérusalem. Il avait porté sur le trône de la Syrie la franchise & l'esprit de liberté de ses ancêtres. Il méprisait les règles austères du ferrail , & n'affectait point de se rendre invifible aux étrangers & à ses sujets , pour devenir plus respectable. Il traitait avec douceur les esclaves chrétiens , dont son ferrail & ses états étaient remplis. Parmi ces esclaves il s'était trouvé un enfant , pris autrefois au sac de Césarée , sous le règne de *Noradin*. Cet enfant ayant été racheté par des chrétiens à l'âge de neuf ans , avait été amené en France au roi *St. Louis* , qui avait daigné prendre soin de son éducation & de sa fortune. Il avait pris en France le nom de *Nérestan* ; & étant retourné en Syrie , il avait été fait prisonnier encor une fois , & avait été enfermé parmi les esclaves d'*Orosmane*. Il retrouva dans la captivité une jeune personne avec qui il avait été prisonnier dans son enfance , lorsque les chrétiens avaient perdu Césarée. Cette jeune personne , à qui on avait donné le nom de *Zayre* , ignorait sa naissance , aussi-bien que *Nérestan* & que tous ces enfans de tribut qui sont enlevés de bonne heure des mains de leurs parens , & qui ne connaissent de famille

& de patrie que le ferrail. *Zayre* savait seulement qu'elle était née chrétienne. *Nérestan* & quelques autres esclaves un peu plus âgés qu'elle , l'en assuraient. Elle avait toujours conservé un ornement qui renfermait une croix , seule preuve qu'elle eût de sa religion. Une autre esclave nommée *Fatime* , née chrétienne , & mise au ferrail à l'âge de dix ans , tâchait d'instruire *Zayre* du peu qu'elle savait de la religion de ses pères. Le jeune *Nérestan* , qui avait la liberté de voir *Zayre* & *Fatime* , animé du zèle qu'avaient alors les chevaliers Français , touché d'ailleurs pour *Zayre* de la plus tendre amitié , la disposait au christianisme. Il se proposa de racheter *Zayre* , *Fatime* & dix chevaliers chrétiens , du bien qu'il avait acquis en France , & de les amener à la cour de *St. Louis*. Il eut la hardiesse de demander au soudan *Orosmane* la permission de retourner en France sur sa seule parole , & le sultan eut la générosité de le permettre. *Nérestan* partit , & fut deux ans hors de Jérusalem.

Cependant la beauté de *Zayre* croissait avec son âge , & la naïveté touchante de son caractère la rendait encor plus aimable que sa beauté. *Orosmane* la vit & lui parla. Un cœur comme le sien ne pouvait l'aimer qu'éperdument. Il résolut de bannir la mollesse qui avait efféminé tant de rois de l'Asie , & d'avoir dans *Zayre* une amie , une maîtresse , une femme , qui lui tiendrait lieu de tous les plaisirs , & qui partagerait son cœur avec les devoirs d'un prince & d'un guerrier. Les faibles idées du christianisme , tracées à peine dans le cœur de *Zayre* , s'évanouirent bien-

tôt à la vue du foudan ; elle l'aima autant qu'elle en était aimée , sans que l'ambition se mêlât en rien à la pureté de sa tendresse.

Nérestan ne revenait point de France. *Zayre* ne voyait qu'*Orosmane* & son amour. Elle était prête d'épouser le sultan , lorsque le jeune Français arriva. *Orosmane* le fait entrer en présence même de *Zayre*. *Nérestan* apportait avec la rançon de *Zayre* & de *Fatime* , celle de dix chevaliers qu'il devait choisir. J'ai satisfait à mes sermens , dit-il au foudan : c'est à toi de tenir ta promesse , de me remettre *Zayre* , *Fatime* & les dix chevaliers ; mais apprends que j'ai épuisé ma fortune à payer leur rançon ; *Une pauvreté noble est tout ce qui me reste* ; je viens me remettre dans tes fers. Le foudan satisfait du grand courage de ce chrétien , & né pour être plus généreux encore , lui rendit toutes les rançons qu'il apportait , lui donna cent chevaliers au-lieu de dix , & le combla de présens ; mais il lui fit entendre que *Zayre* n'était pas faite pour être rachetée , & qu'elle était d'un prix au-dessus de toutes rançons. Il refusa aussi de lui rendre , parmi les chevaliers qu'il délivrait , un prince de *Lusignan* , fait esclave depuis long-tems dans Césarée.

Ce *Lusignan* , le dernier de la branche des rois de Jérusalem , était un vieillard respecté dans l'Orient , l'amour de tous les chrétiens , & dont le nom seul pouvait être dangereux aux Sarrasins. C'était lui principalement que *Nérestan* avait voulu racheter. Il parut devant *Orosmane* accablé du refus qu'on lui faisait de *Lusignan* &

de *Zayre*. Le soudan remarqua ce trouble ; il sentit dès ce moment un commencement de jalousie que la générosité de son caractère lui fit étouffer. Cependant il ordonna que les cent chevaliers fussent prêts à partir le lendemain avec *Nérestan*.

Zayre, sur le point d'être sultane , voulut donner au moins à *Nérestan* une preuve de sa reconnaissance. Elle se jette au pieds d'*Orosmane* pour obtenir la liberté du vieux *Lusignan*. *Orosmane* ne pouvait rien refuser à *Zayre*. On alla tirer *Lusignan* des fers. Les chrétiens délivrés étaient avec *Nérestan* dans les appartemens extérieurs du ferrail ; ils pleuraient la destinée de *Lusignan* : sur-tout le chevalier de *Châillon*, ami tendre de ce malheureux prince , ne pouvait se résoudre à accepter une liberté qu'on refusait à son ami & à son maître , lorsque *Zayre* arrive & leur amène celui qu'ils n'espéraient plus.

Lusignan, ébloui de la lumière qu'il revoyait après vingt années de prison , pouvant se soutenir à peine, ne sachant où il est & où on le conduit , voyant enfin qu'il était avec des Français , & reconnaissant *Châillon* , s'abandonna à cette joie mêlée d'amertume que les malheureux éprouvent dans leur consolation. Il demande à qui il doit sa délivrance. *Zayre* prend la parole en lui présentant *Nérestan* : C'est à ce jeune Français , dit-elle , que vous , & tous les chrétiens , devez votre liberté. Alors le vieillard apprend que *Nérestan* a été élevé dans le ferrail avec *Zayre* ; & se tournant vers eux , Hélas ! dit-il , puisque

vous

vous avez pitié de mes malheurs , achevez votre ouvrage , instruisez-moi du sort de mes enfans. Deux me furent enlevés au berceau , lorsque je fus pris dans Césarée ; deux autres furent massacrés devant moi avec leur mère. O mes fils ! ô martyrs ! veillez du haut du ciel sur mes autres enfans , s'ils sont vivans encor. Hélas ! j'ai vu que mon dernier fils & ma fille furent conduits dans ce ferrail. Vous qui m'écoutez , *Nérestan* , *Zayre* , *Châtillon* , n'avez - vous nulle connaissance de ces tristes restes du sang de *Godefroi* & de *Lusignan* ?

Au milieu de ces questions , qui déjà remuaient le cœur de *Nérestan* & de *Zayre* , *Lusignan* aperçut au bras de *Zayre* un ornement qui renfermait une croix : il se ressouvint que l'on avait mis cette parure à sa fille lorsqu'on la portait au baptême ; *Châtillon* l'en avait ornée lui-même , & *Zayre* avait été arrachée de ses bras avant que d'être baptisée. La ressemblance des traits , l'âge , toutes les circonstances , une cicatrice de la blessure que son jeune fils avait reçue , tout confirme à *Lusignan* qu'il est père encor ; & la nature parlant à la fois au cœur de tous les trois , & s'expliquant par des larmes : embrassez-moi , mes chers enfans , s'écria *Lusignan* , & revoyez votre père. *Zayre* & *Nérestan* ne pouvaient s'arracher de ses bras. Mais , hélas ! dit ce vieillard infortuné , goûterai-je une joie pure ? Grand Dieu , qui me rends ma fille , me la rends-tu chrétienne ? *Zayre* rougit & frémit à ces paroles. *Lusignan* vit sa honte & son malheur , & *Zayre* avoua qu'elle était musul-

mane. La douleur, la religion & la nature don-
nèrent en ce moment des forces à *Lusignan* ; il
embrassa sa fille, & lui montrant d'une main le
tombeau de JESUS-CHRIST, & le ciel de l'autre,
animé de son désespoir, de son zèle, aidé de tant
de chrétiens, de son fils & du Dieu qui l'inspire,
il touche sa fille, il l'ébranle ; elle se jette à ses
pieds & lui promet d'être chrétienne.

Au moment arrive un officier du serrail qui sépare
Zayre de son père & de son frère, & qui arrête tous
les chevaliers Français. Cette rigueur inopinée était
le fruit d'un conseil qu'on venait de tenir en présence
d'*Orosmane*. La flotte de *St. Louis* était partie de
Chypre, & on craignait pour les côtes de Syrie ;
mais un second courrier ayant apporté la nouvelle
du départ de *St. Louis* pour l'Egypte, *Orosmane*
fut rassuré ; il était lui-même ennemi du soudan
d'Egypte. Ainsi n'ayant rien à craindre ni du roi ni
des Français qui étaient à Jérusalem, il commanda
qu'on les renvoyât à leur roi, & ne songea plus qu'à
réparer, par la pompe & la magnificence de son ma-
riage, la rigueur dont il avait usé envers *Zayre*.

Pendant que le mariage se préparait, *Zayre* dé-
solée demanda au soudan la permission de revoir
Nérestan encor une fois. *Orosmane*, trop heu-
reux de trouver une occasion de plaire à *Zayre*,
eut l'indulgence de permettre cette entrevue.
Nérestan revit donc *Zayre* ; mais ce fut pour lui
apprendre que son père était prêt d'expirer, qu'il
mourait entre la joie d'avoir retrouvé ses enfans,
& l'amertume d'ignorer si *Zayre* serait chré-
tienne, & qu'il lui ordonnait en mourant d'é-

tre baptisée ce jour-là même de la main du pontife de Jérusalem. *Zayre* attendrie & vaincue , promit tout , & jura à son frère qu'elle ne trahirait point le sang dont elle était née , qu'elle serait chrétienne , qu'elle n'épouserait point *Orosmane* , qu'elle ne prendrait aucun parti avant que d'avoir été baptisée.

A peine avait-elle prononcé ce serment , qu'*Orosmane* , plus amoureux & plus aimé que jamais , vient la prendre pour la conduire à la mosquée. Jamais on n'eut le cœur plus déchiré que *Zayre* ; elle était partagée entre son Dieu, sa famille & son nom qui la retenaient , & le plus aimable de tous les hommes qui l'adorait. Elle ne se connut plus ; elle céda à la douleur , & s'échappa des mains de son amant , le quittant avec désespoir & le laissant dans l'accablement de la surprise , de la douleur & de la colère.

Les impressions de jalousie se réveillèrent dans le cœur d'*Orosmane*. L'orgueil les empêcha de paraître , & l'amour les adoucit. Il prit la fuite de *Zayre* pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille , pour toute autre chose enfin que pour une trahison. Il vit encor *Zayre*, lui pardonna & l'aima plus que jamais. L'amour de *Zayre* augmentait par la tendresse indulgente de son amant. Elle se jette en larmes à ses genoux , le supplie de différer le mariage jusqu'au lendemain. Elle comptait que son frère serait alors parti , qu'elle aurait reçu le baptême , que Dieu lui donnerait la force de résister. Elle se flattait même quelquefois que la religion chrétienne lui permettrait d'aimer un homme si tendre , si généreux , si vertueux , à qui

il ne manquait que d'être chrétien. Frappée de toutes ces idées , elle parlait à *Orosmane* avec une tendresse si naïve & une douleur si vraie , qu'*Orosmane* céda encor , & lui accorda le sacrifice de vivre sans elle ce jour-là. Il était sûr d'être aimé ; il était heureux dans cette idée , & fermait les yeux sur le reste.

Cependant dans les premiers mouvemens de jalousie , il avait ordonné que le serrail fût fermé à tous les chrétiens. *Nérestan* trouvant le serrail fermé , & n'en soupçonnant pas la cause , écrivit une lettre pressante à *Zayre* ; il lui mandait d'ouvrir une porte secrète qui conduisait vers la mosquée , & lui recommandait d'être fidelle.

La lettre tomba entre les mains d'un garde qui la porta à *Orosmane*. Le soudan en crut à peine ses yeux. Il se vit trahi ; il ne douta pas de son malheur & du crime de *Zayre*. Avoir comblé un étranger , un captif de bienfaits ; avoir donné son cœur , sa couronne à une fille esclave , lui avoir tout sacrifié ; ne vivre que pour elle , & en être trahi pour ce captif même ; être trompé par les apparences du plus tendre amour ; éprouver en un moment ce que l'amour a de plus violent , ce que l'ingratitude a de plus noir ; ce que la perfidie a de plus traître ; c'était sans doute un état horrible. Mais *Orosmane* aimait , & il souhaitait de trouver *Zayre* innocente. Il lui fait rendre ce billet par un esclave inconnu. Il se flatte que *Zayre* pouvait ne point écouter *Nérestan* ; *Nérestan* seul lui paraissait coupable. Il ordonne qu'on l'arrête & qu'on l'enchaîne ; & il va , à l'heure & à la place du rendez-vous , attendre l'effet de la lettre.

La lettre est rendue à *Zayre* , elle la lit en tremblant ; & après avoir long-tems hésité , elle dit enfin à l'esclave , qu'elle attendra *Nérestan* , & donne ordre qu'on l'introduise. L'esclave rend compte de tout à *Orofmane*.

Le malheureux soudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur & de larmes. Il tire son poignard , & il pleure. *Zayre* vient au rendez-vous dans l'obscurité de la nuit. *Orofmane* entend sa voix , & son poignard lui échappe. Elle approche , elle appelle *Nérestan* ; & à ce nom , *Orofmane* la poignarde.

Dans l'instant on lui amène *Nérestan* enchaîné avec *Fatime* complice de *Zayre*. *Orofmane* hors de lui s'adresse à *Nérestan* , en le nommant son rival : c'est toi qui m'arraches *Zayre* , dit-il , regarde-là avant que de mourir ; que ton supplice commence avec le sien ; regarde-la , te dis-je , *Nérestan* , approche de ce corps expirant. Ah ! que vois-je ! ma sœur ! barbare , qu'as-tu fait... ? A ce mot de sœur , *Orofmane* est comme un homme qui revient d'un songe funeste ; il connaît son erreur : il voit ce qu'il a perdu : il s'est trop abymé dans l'horreur de son état pour se plaindre. *Nérestan* & *Fatime* lui parlent ; mais de tout ce qu'ils disent il n'entend autre chose sinon qu'il était aimé. Il prononce le nom de *Zayre* , il court à elle ; on l'arrête , il retombe dans l'engourdissement de son désespoir. Qu'ordonnes-tu de moi ? lui dit *Nérestan*. Le soudan , après un long silence , fait ôter les fers à *Nérestan* , le comble de largesses , lui & tous les chrétiens , & se tue auprès de *Zayre*.

Voilà , monsieur , le plan exact de la conduite de cette tragédie que j'expose avec toutes ses fautes. Je suis bien loin de m'enorgueillir du succès passager de quelques représentations. Qui ne connaît l'illusion du théâtre ? Qui ne fait qu'une situation intéressante, mais triviale , une nouveauté brillante & hasardée , la seule voix d'une actrice , suffisent pour tromper quelque tems le public ? Quelle distance immense entre un ouvrage souffert au théâtre & un bon ouvrage ! J'en sens malheureusement toute la différence. Je vois combien il est difficile de réussir au gré des connaisseurs. Je ne suis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même , & si j'ose travailler , c'est que mon goût extrême pour cet art l'emporte encor sur la connaissance que j'ai de mon peu de talent.

A C T E U R S

OROSMANE , soudan de Jérusalem.

LUSIGNAN , prince du sang des rois de Jérusalem.

ZAYRE ,
FATIME , } Esclaves du soudan.

NERESTAN ,
CHATILLON , } Chevaliers Français.

CORASMIN ,
MELEDOR , } Officiers du soudan.

Un esclave.

Suite.

La scène est au ferrail de Jérusalem.





*C'est moi que tu trahis : tombe à mes pieds
Parjure !*

Z A Y R E,
T R A G É D I E.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

Z A Y R E , F A T I M E .

J E ne m'attendais pas , jeune & belle Zayre ,
Aux nouveaux sentimens que ce lieu vous inspire.
Quel espoir si flatteur , ou quels heureux destins ,
De vos jours ténébreux ont fait des jours sereins ?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes ;
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes ;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats ,
Où ce brave Français devait guider nos pas ;
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées ,
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux ;
Campagnes d'un époux , & reines en tous lieux ,
Libres sans déshonneur , & sages sans contrainte ,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.

Ne soupirez-vous plus pour cette liberté ?
 Le ferrail d'un foudan, sa triste austérité,
 Ce nom d'esclave enfin , n'ont-ils rien qui vous gêne ?
 Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine ?

Z A Y R E.

On ne peut desirer ce qu'on ne connaît pas.
 Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
 Au ferrail des foudans dès l'enfance enfermée,
 Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.
 Le reste de la terre annéanti pour moi,
 M'abandonne au foudan ; qui nous tient sous sa loi :
 Je ne connais que lui , sa gloire , sa puissance :
 Vivre sous Orosmene est ma seule espérance,
 Le reste est un vain songe.

F A T I M E.

Avez-vous oublié

Ce généreux Français , dont la tendre amitié
 Nous promit si souvent de rompre notre chaîne ?
 Combien nous admirions son audace hautaine !
 Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
 Perdus par les chrétiens sous les murs de Damas !
 Orosmene vainqueur , admirant son courage,
 Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.
 Nous l'attendons encor ; sa générosité
 Devait payer le prix de notre liberté.
 N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance ?

Z A Y R E.

Peut-être sa promesse a passé sa puissance.
 Depuis plus de deux ans il n'est point revenu.
 Un étranger , Fatime , un captif inconnu ,

Promet beaucoup , tient peu , permet à son courage
Des sermens indiscrets pour sortir d'esclavage.
Il devait délivrer dix chevaliers chrétiens ,
Venir rompre leurs fers , ou reprendre les siens.
J'admirai trop en lui cet inutile zèle.
Il n'y faut plus penser.

F A T I M E.

Mais s'il était fidèle,
S'il revenait enfin dégager ses sermens ,
Ne voudriez-vous pas ?....

Z A Y R E.

Fatime , il n'est plus tems.
Tout est changé....

F A T I M E.

Comment ? que prétendez-vous dire ?

Z A Y R E.

Va , c'est trop te céler le destin de Zayre ;
Le secret du foudan doit encor se cacher ;
Mais mon cœur dans le tien se plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives ,
Le ciel , pour terminer les malheurs de nos jours ,
D'une main plus puissante a choisi le secours.
Ce superbe Orosmane. ...

F A T I M E.

Eh bien !

Z A Y R E.

Ce foudan même ,
Ce vainqueur des chrétiens... chère Fatime... il m'aime...
Tu rougis ... je t'entends ... garde-toi de penser

Qu'à briguer les soupirs je puisse m'abaisser ,
 Que d'un maître absolu la superbe tendresse
 M'offre l'honneur honteux du rang de sa maîtresse ,
 Et que j'essuie enfin l'outrage & le danger
 Du malheureux éclat d'un amour passager.
 Cette fierté qu'en nous soutient la modestie ,
 Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie.
 Plutôt que jusques-là j'abaisse mon orgueil ,
 Je verrais sans pâlir les fers & le cercueil.
 Je m'en vais r'étonner ; son superbe courage
 A mes faibles appas présente un pur hommage ;
 Parmi tous ces objets à lui plaire empressés ,
 J'ai fixé ses regards à moi seule adressés ;
 Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales ,
 Me soumettra bientôt son cœur & mes rivales.

F A T I M E.

Vos appas , vos vertus , sont dignes de ce prix ;
 Mon cœur en est flatté , plus qu'il n'en est surpris :
 Que vos félicités , s'il se peut , soient parfaites !
 Je me vois avec joie au rang de vos fujettes.

Z A Y R E .

Sois toujours mon égale , & goûte mon bonheur ;
 Avec toi partagé je sens mieux sa douceur.

F A T I M E.

Hélas ! puisse le ciel souffrir cet hyménée !
 Puisse cette grandeur , qui vous est destinée ,
 Qu'on nomme si souvent du faux nom de bonheur ,
 Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur !
 N'est-il point en secret de frein qui vous retienne ?
 Ne vous souvient-il plus que vous fûtes chrétienne ?

Z A Y R E.

Ah ! que dis-tu ? Pourquoi rappeler mes ennuis ?
Chère Fatime, hélas ! fais-je ce que je suis ?
Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?
Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître ?

F A T I M E.

Nérestan qui naquit non loin de ce séjour ,
Vous dit que d'un chrétien vous reçûtes le jour ;
Que dis-je ? Cette croix qui sur vous fut trouvée ,
Parure de l'enfance , avec soin conservée ,
Ce signe des chrétiens que l'art dérobe aux yeux ,
Sous ce brillant éclat d'un travail précieux ,
Cette croix , dont cent fois mes soins vous ont parée ,
Peut-être entre vos mains est-elle demeurée ,
Comme un gage secret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous aviez quitté.

Z A Y R E.

Je n'ai point d'autre preuve ; & mon cœur qui s'ignore ,
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre ?
La coutume , la loi plia mes premiers ans
A la religion des heureux musulmans.
Je le vois trop : les soins qu'on prend de notre enfance ,
Forment nos sentimens , nos mœurs , notre croyance.
J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux ,
Chrétienne dans Paris , musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout ; & la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères ,
Que l'exemple & le tems nous viennent retracer ,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.
Prisonnière , en ces lieux , tu n'y fus renfermée

Que lorsque ta raison, par l'âge confirmée ,
Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau ;
Pour moi des Sarrazins esclave en mon berceau ,
La foi de nos chrétiens me fut trop tard connue.
Contre elle cependant , loin d'être prévenue ,
Cette croix , je l'avoue , a souvent malgré moi
Saïsi mon cœur surpris de respect & d'effroi ;
J'osais l'invoquer même avant qu'en ma pensée ,
D'Orosmane en secret l'image fût tracée.
J'honore , je chéris ces charitables loix ,
Dont ici Nérestan me parla tant de fois ;
Ces loix , qui de la terre écartant les misères ,
Des humains attendris font un peuple de frères ;
Obligés de s'aimer, sans doute , ils sont heureux.

F A T I M E .

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contr'eux ?
A la loi musulmane à jamais asservie ,
Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie ;
Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

Z A Y R E .

Eh ! qui refuserait le présent de son cœur ?
De toute ma faiblesse il faut que je convienne ;
Peut-être sans l'amour j'aurais été chrétienne ;
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié :
Mais Orosmane m'aime , & j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Orosmane , & mon ame enivrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux sa grace , ses exploits ;
Songe à ce bras puissant , vainqueur de tant de rois ,
A cet aimable front que la gloire environne :

Je ne te parle point du sceptre qu'il me donne ,
Non , la reconnaissance est un faible retour ,
Un tribut offensant , trop peu fait pour l'amour .
Mon cœur aime Orosmane , & non son diadème ;
Chère Fatime , en lui je n'aime que lui-même .
Peut-être j'en crois trop un penchant si flatteur ;
Mais si le ciel sur lui déployant sa rigueur ,
Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie ,
Si le ciel sous mes loix eût rangé la Syrie ,
Ou mon amour me trompe , ou Zayre aujourd'hui
Pour l'élever à soi descendrait jusqu'à lui .

F A T I M E .

On marche vers ces lieux ; sans doute , c'est lui-même .

Z A Y R E .

Mon cœur , qui le prévient , m'annonce ce que j'aime .
Depuis deux jours , Fatime , absent de ce palais ,
Enfin mon tendre amour le rend à mes souhaits .

S C E N E I I .

O R O S M A N E , Z A Y R E , F A T I M E .

O R O S M A N E .

VERTUEUSE Zayre , avant que l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs & notre destinée ,
J'ai cru , sur mes projets , sur vous , sur mon amour ,
Devoir en musulman vous parler sans détour .
Les soudans qu'à genoux cet univers contemple ,
Leurs usages , leurs droits , ne sont point mon exemple ;

Je fais que notre loi , favorable aux plaisirs ,
Ouvre un champ sans limite à nos vastes desirs ;
Que je puis à mon gré , prodiguant mes tendresses ,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtresses ;
Et tranquille au ferraïl , dictant mes volontés ,
Gouverner mon pays du soin des voluptés ;
Mais la mollesse est douce , & sa fuite est cruelle.
Je vois autour de moi cent rois vaincus par elle ;
Je vois de Mahomet ces lâches successeurs ,
Ces califes tremblans dans leurs tristes grandeurs ,
Couchés sur les débris de l'autel & du trône ,
Sous un nom sans pouvoir languir dans Babylone :
Eux , qui seraient encor , ainsi que leurs aïeux ,
Maîtres du monde entier , s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme & la Syrie ,
Mais bientôt pour punir une secte ennemie ,
Dieu suscita le bras du puissant Saladin ;
Mon père , après sa mort , asservit le Jourdain ;
Et moi , faible héritier de sa grandeur nouvelle ,
Maître encor incertain d'un état qui chancelle ,
Je vois ces fiers chrétiens , de rapine altérés ,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés ;
Et lorsque la trompette , & la voix de la guerre ,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre ,
Je n'irai point en proie à de lâches amours ,
Aux langueurs d'un ferraïl abandonner mes jours.
J'atteste ici la gloire , & Zayre , & ma flamme ,
De ne choisir que vous pour maîtresse & pour femme ,
De vivre votre ami , votre amant , votre époux ,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.

Ne croyez pas non plus , que mon honneur confie
La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie ,
Du ferrail des foudans gardes injurieux ,
Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux.
Je fais vous estimer autant que je vous aime ,
Et sur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu , vous connaissez mon cœur.
Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur.
Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
Corromprait de mes jours la durée odieuse ,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais ,
Qu'avec ces sentimens que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime , Zayre ; & j'attends de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme ,
Je l'avouerai , mon cœur ne veut rien qu'ardemment ;
Je me croirais hâï d'être aimé faiblement.
De tous mes sentimens tel est le caractère.
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.
Si d'une égale amour votre cœur est épris ,
Je viens vous épouser , mais c'est à ce seul prix ;
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
Me rend infortuné , s'il ne vous rend heureuse.

Z A Y R E.

Vous , seigneur , malheureux ! Ah ! si votre grand cœur
A sur mes sentimens pu fonder son bonheur ,
S'il dépend en effet de mes flammes se cretes ,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes !
Ces noms chers & sacrés , & d'amant , & d'époux ,
Ces noms nous sont communs : & j'ai par-dessus vous
Ce plaisir si flatteur à ma tendresse extrême ,

De tenir tout , seigneur , du bienfaiteur que j'aime ;
 De voir que ses bontés font seules mes destins ,
 D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains ,
 De révéler , d'aimer un héros que j'admire.
 Oui , si parmi les cœurs soumis à votre empire ,
 Vos yeux ont discerné les hommages du mien ,
 Si votre auguste choix. . .

S C E N E I I I .

OROSMANE , ZAYRE , FATIME , CORASMIN.

C O R A S M I N

CET esclave chrétien ,
 Qui sur sa foi , seigneur , a passé dans la France.
 Revient au moment même , & demande audience.

F A T I M E

O ciel !

O R O S M A N E .

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas ?

C O R A S M I N .

Dans la première enceinte il arrête ses pas.
 Seigneur , je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître
 Dans ces augustes lieux un chrétien pût paraître.

O R O S M A N E .

Qu'il paraisse. En tous lieux , sans manquer de respect ,
 Chacun peut désormais jouir de mon aspect.
 Je vois avec mépris ces maximes terribles ,
 Qui font de tant de rois des tyrans invisibles.

SCENE

S C E N E I V .

OROSMANE , ZAYRE , FATIME , CORASMIN ,
NERESTAN.

R E S P E C T A B L E ennemi qu'estiment les chrétiens ,
Je reviens dégager mes sermens & les tiens ;
J'ai satisfait à tous , c'est à toi d'y souscrire ;
Je te fais apporter la rançon de Zayre ,
Et celle de Fatime , & des dix chevaliers ,
Dans les murs de Solyme illustres prisonniers.
Leur liberté par moi trop long-tems retardée ,
Quand je reparaitrais leur dut être accordée :
Sultan , tiens ta parole , il ne font plus à toi ,
Et dès ce moment même ils sont libres par moi.
Mais graces à mes soins , quand leur chaîne est brisée ,
A t'en payer le prix ma fortune épuisée ,
Je ne le cèle pas , m'ôte l'espoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste.
J'arraché des chrétiens à leur prison funeste ;
Je remplis mes sermens , mon honneur , mon devoir ,
Il me suffit : Je viens me mettre en ton pouvoir ;
Je me rends prisonnier , & demeure en otage.

O R O S M A N E .

Chrétien , je suis content de ton noble courage ;
Mais ton orgueil ici se ferait-flatté
D'effacer Orosmane en générosité ?
Reprends ta liberté , remporte tes richesses ,

A l'or de ces rançons joins mes justes largesses :
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder ,
Je t'en veux donner cent ; tu les peux demander.
Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie ,
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie ;
Qu'ils jugent en partant , qui méritait le mieux ,
Des Français , ou de moi , l'empire de ces lieux.
Mais parmi ces chrétiens que ma bonté délivre ,
Lusignan ne fut point réservé pour te suivre :
De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté ;
Son nom ferait suspect à mon autorité :
Il est du sang Français qui régnait à Solyme ;
On fait son droit au trône , & ce droit est un crime :
Du destin qui fait tout , tel est l'arrêt cruel :
Si j'eusse été vaincu , je serais criminel.
Lusignan dans les fers finira sa carrière ,
Et jamais du soleil ne verra la lumière.
Je le plains , mais pardonne à la nécessité
Ce reste de vengeance & de sévérité.
Pour Zayre , crois-moi , sans que ton cœur s'offense ,
Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance ;
Tes chevaliers Français , & tous leurs souverains ,
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

N E R E S T A N .

Qu'entends-je ? Elle naquit chrétienne.
J'ai pour la délivrer ta parole & la sienne ;
Et quand à Lusignan , ce vieillard malheureux ,
Pourrait-il ? . . .

OROSMANE.

Je t'ai dit , chrétien , que je le veux.

J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière ,
Se faisant estimer , commence à me déplaire :
Sors , & que le soleil levé sur mes états ,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

Nérestan sort.

FATIME.

O Dieu, secourez-nous.

OROSMANE.

Et vous, allez, Zayre,
Prenez dans le ferrail un souverain empire,
Commandez en sultane, & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

CORASMIN, que veut donc cet esclave infidèle ?
Il soupirait... ses yeux se sont tournés vers elle.
Les as-tu remarqués ?

CORASMIN.

Que dites-vous , seigneur ?
De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur ?

OROSMANE.

Moi , jaloux ! qu'à ce point ma fierté s'avilisse !
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice !
Moi , que je puisse aimer comme l'on fait haïr !

D ij

Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour seul ma maîtresse asservie ;
Cher Corasmin , je l'aime avec idolâtrie.
Mon amour est plus fort , plus grand que mes bienfaits.
Je ne suis point jaloux . . . si je l'étais jamais . . .
Si mon cœur ! . . Ah ! chassons cette importune idée.
D'un plaisir pur & doux mon ame est possédée.
Va , fais tout préparer pour ces momens heureux ,
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux soins de mon empire ,
Et le reste du jour fera tout à Zayre.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NERESTAN, CHATILLON.

○ CHATILLON.
 Brave Néréstan, chevalier généreux,
 Vous qui brisez les fers de tant de malheureux,
 Vous, sauveur des chrétiens qu'un Dieu sauveur envoie,
 Paraissez, montrez-vous, goûtez la douce joie,
 De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
 Baïser l'heureuse main qui nous délivre tous.
 Aux portes du ferrail en foule ils vous demandent ;
 Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,
 Et qu'unis à jamais sous notre bienfaiteur....

NERESTAN.

Illustre Châtillon, modérez cet honneur ;
 J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire ;
 J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON.

Sans doute ; & tout chrétien, tout digne chevalier,
 Pour sa religion se doit sacrifier ;
 Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,
 Consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.
 Heureux à qui le ciel a donné le pouvoir
 De remplir comme vous un si noble devoir !
 Pour nous, tristes jouets du sort qui nous opprime,

Nous malheureux Français, esclaves dans Solyme,
Oubliés dans les fers, où long-tems sans secours
Le père d'Osmane abandonna nos jours :
Jamais nos yeux sans vous ne reverraient la France.

N E R E S T A N .

Dieu s'est servi de moi, seigneur. Sa providence
De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triflore mélange altère ce bonheur !
Que de ce fier soudan la clémence odieuse
Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse !
Dieu me voit & m'entend ; il sait si dans mon cœur
J'avais d'autres projets que ceux de sa grandeur.
Je faisais tout pour lui : j'espérais de lui rendre
Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Naradin fit esclave avec moi ,
Lorsque les ennemis de notre auguste foi ,
Baignant de notre sang la Syrie enivrée ,
Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée :
Du ferrail des sultans sauvé par des chrétiens ,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens ,
Renvoyé dans Paris sur ma seule parole ,
Seigneur, je me flattais, espérance frivole !
De ramener Zayre à cette heureuse cour ,
Où Louis des vertus a fixé le séjour.
Déjà même la reine à mon zèle propice ,
Lui tendait de son trône une main protectrice.
Enfin lorsqu'elle touche au moment souhaité ,
Qui la tirait qu'sein de sa captivité ,
On la retient ... Que dis-je ... Ah ! Zayre elle - même ,
Oubliant les chrétiens , pour ce soudan qui l'aime ...

N'y pensons plus ... Seigneur , un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel ;
Des chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

C H A T I L L O N.

Je vous offre pour eux ma liberté , ma vie ;
Disposez-en, seigneur , elle vous appartient.

N E R E S T A N.

Seigneur , ce Lusignan , qu'à Solyme on retient ,
Ce dernier d'une race en héros si féconde ,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde ,
Ce héros malheureux de Bouillon descendu ,
Aux soupirs des chrétiens ne fera point rendu.

C H A T I L L O N.

Seigneur , s'il est ainsi , votre faveur est vaine :
Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne ,
Alors que dans les fers son chef est retenu ?
Lusignan , commé à moi , ne vous est pas connu.
Seigneur , remerciez ce ciel , dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naissance ,
Long-tems après ces jours à jamais détestés ,
Après ces jours de sang & de calamités ,
Où je vis sous le joug de nos barbares maîtres ,
Tomber ces murs sacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel ! si vous aviez vu ce temple abandonné ,
Du Dieu que nous servons le tombeau profané ,
Nos pères , nos enfans , nos filles & nos femmes ,
Aux pieds de nos autels expirans dans les flammes ,
Et notre dernier roi courbé du faix des ans ,
Massacré sans pitié sur ses fils expirans !
Lusignan , le dernier de cette auguste race ,

Dans ces momens affreux ranimant notre audace ,
Au milieu des débris des temples renversés ,
Des vainqueurs , des vaincus , & des morts entassés ,
Terrible , & d'une main reprenant cette épée ,
Dans le sang infidèle à tout moment trempée ;
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre sainte foi le signe redouté ,
Criant à haute voix , Français , foyez fidèles . . .
Sans doute en ce moment , le couvrant de ses ailes ,
La vertu du Très-Haut , qui nous sauve aujourd'hui ,
Applanissait sa route , & marchait devant lui ;
Et des tristes chrétiens la foule délivrée
Vint porter avec nous ses pas dans Césarée.
Là , par nos chevaliers , d'une commune voix ,
Lusignan fut choisi pour nous donner des loix.
O mon cher Néréstan ! Dieu qui nous humilie ,
N'a pas voulu sans doute , en cette courte vie ,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu ;
Vainement pour son nom nous avons combattu.
Ressouvenir affreux , dont l'horreur me dévore !
Jérusalem en cendre , hélas ! fumait encore ,
Lorsque dans notre asyle attaqués & trahis ,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis ,
La flamme , dont brûla Sion désespérée ,
S'étendit en fureur aux murs de Césarée ;
Ce fut-là le dernier de trente ans de revers ;
Là je vis Lusignan chargé d'indignes fers :
Insensible à sa chute , & grand dans ses misères ,
Il n'était attendri que des maux de ses frères.
Seigneur , depuis ce tems , ce père des chrétiens ,

Refferré loin de nous , blanchi dans ses liens ,
Gémit dans un cachot , privé de la lumière ,
Oublié de l'Asie , & de l'Europe entière.
Tel est son sort affreux ; & qui peut aujourd'hui ,
Quand il souffre pour nous , se voir heureux sans lui ?

N E R E S T A N .

Ce bonheur , il est vrai , ferait d'un cœur barbare.
Que je hais le destin qui de lui nous sépare !
Que vers lui vos discours m'ont sans peine entraîné !
Je connais ses malheurs , avec eux je suis né.
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre ;
Votre prison , la sienne , & Césarée en cendre ,
Sont les premiers objets , sont les premiers revers ,
Qui frappèrent mes yeux à peine encor ouverts.
Je sortais du berceau ; ces images sanglantes
Dans vos tristes récits me sont encor présentes.
Au milieu des chrétiens dans un temple immolés ,
Quelques enfans , seigneur , avec moi rassemblés ,
Arrachés par des mains de carnage fumantes ,
Aux bras ensanglantés de nos mères tremblantes ,
Nous fûmes transportés dans ce palais des rois ,
Dans ce même ferrail , seigneur , où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zayre ,
Qui depuis ... pardonnez si mon cœur en soupire ,
Qui depuis égarée en ce funeste lieu ,
Pour un maître barbare abandonna son Dieu.

C H A T I L L O N .

Telle est des musulmans la funeste prudence.
De leurs chrétiens captifs ils séduisent l'enfance ;
Et je bénis le ciel propice à nos desseins ,

Qui dans vos premiers ans vous sauva de leurs mains.
Mais, seigneur, après tout, cette Zayre même,
Qui renonce aux chrétiens pour le soudan qui l'aime,
De son crédit au moins nous pourrait secourir :
Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir ?
M'en croirez-vous ? Le juste, aussi-bien que le sage,
Du crime & du malheur fait tirer avantage.
Vous pourriez de Zayre employer la faveur
A fléchir Orosmane, à toucher son grand cœur,
A nous rendre un héros, que lui-même a dû plaindre,
Que sans doute il admire, & qui n'est plus à craindre.

N E R E S T A N.

Mais ce même héros, pour briser ses liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens ?
Et quand il le voudrait, est-il en ma puissance
D'obtenir de Zayre un moment d'audience ?
Croyez-vous qu'Orosmane y daigne consentir ?
Le ferrail à ma voix pourra-t-il se rouvrir ?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il espérer d'une femme infidelle,
A qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira sa honte écrite sur mon front ?
Seigneur, il est bien dur, pour un cœur magnanime,
D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime.
Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits sont rougir.

C H A T I L L O N.

Songez à Lusignan, songez à le servir.

N E R E S T A N.

Eh bien ! ... Mais quels chemins jusqu'à cette infidelle
Pourront... On vient à nous. Que vois-je ? ô ciel ! c'est elle.

S C E N E I I.

Z A Y R E , C H A T I L L O N , N E R E S T A N .

C'EST vous, digne Français, à qui je viens parler.
Le soudan le permet, cessez de vous troubler ;
Et rassurant mon cœur, qui tremble à votre approche,
Chassez de vos regards la plainte & le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous deux ;
Je souhaite & je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
Une affreuse prison renferma notre enfance ;
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers ,
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me fallut depuis gémir de votre absence ;
Le ciel porta vos pas aux rives de la France :
Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis ;
Un entretien plus libre alors m'était permis.
Esclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du soudan je vivais inconnue :
Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux empire ,
Y chercher la rançon de la triste Zayre :
Vous l'apportez : le ciel a trompé vos bienfaits ;
Loin de vous dans Solyme il m'arrête à jamais.
Mais quoi que ma fortune ait d'éclat & de charmes ,
Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes.
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir ,

Chérir de vos vertus le tendre souvenir,
Comme vous des humains soulager la misère .
Protéger les chrétiens , leur tenir lieu de mère :
Vous me les rendez chers , & ces infortunés ...

N E R E S T A N .

Vous , les protéger ! vous , qui les abandonnez !
Vous , qui des Lusignans foulant aux pieds la cendre ...

Z A Y R E .

Je la viens honorer , seigneur , je viens vous rendre
Le dernier de ce sang , votre amour , votre espoir :
Oui , Lusignan est libre , & vous l'allez revoir.

C H A T I L L O N .

O ciel ! nous reverrions notre appui , notre père !

N E R E S T A N .

Les chrétiens vous devraient une tête si chère !

Z A Y R E .

J'avais sans espérance osé la demander :
Le généreux soudan veut bien nous l'accorder ,
On l'amène en ces lieux .

N E R E S T A N .

Que mon ame est émue !

Z A Y R E .

Mes larmes malgré moi me dérobent sa vue.
Ainsi que ce vieillard j'ai languï dans les fers :
Qui ne fait compatir aux maux qu'on a soufferts ?

N E R E S T A N .

Grand Dieu ! que de vertu dans une ame infidelle !



SCENE III.

ZAYRE, LUSIGNAN , CHATILLON , NERESTAN ,
plusieurs esclaves chrétiens.

LUSIGNAN.
DU séjour du trépas quelle voix me rappelle ?
Suis-je avec des chrétiens ? ... Guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.

En s'effeçant.

Suis-je libre en effet ?

ZAYRE.

Oui , seigneur ; oui , vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez , vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens....

LUSIGNAN.

O jour ! ô douce voix !

Châtillon , c'est donc vous ? c'est vous que je revois !
Martyr , ainsi que moi , de la foi de nos pères ,
Le dieu que nous servons finit-il nos misères ?
En quels lieux sommes-nous ? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux ;
Du fils de Nocradin c'est le séjour profane.

ZAYRE.

Le maître de ces lieux , le puissant Orofmane ,
Sait connaître , seigneur , & chérir la vertu.
Ce généreux Français , qui vous est inconnu ,

En montrant Nérestan.

Par la gloire amené des rives de la France
Venait de dix chrétiens payer la délivrance ;
Le soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égarer son grand cœur.

L U S I G N A N.

Des chevaliers Français tel est le caractère ;
Leur noblesse en tout tems me fut utile & chère.
Trop digne chevalier, quoi ! vous passez les mers,
Pour soulager nos maux, & pour briser nos fers ?
Ah ! parlez, à qui dois-je un service si rare ?

N É R E S T A N.

Mon nom est Nérestan ; le sort long-tems barbare,
Qui dans les fers ici me mit presqu'en naissant ,
Me fit quitter bientôt l'empire du croissant.
A la cour de Louis, guidé par mon courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage ;
Ma fortune & mon rang sont un don de ce roi ,
Si grand par sa valeur, & plus grand par sa foi.
Je le suivis, seigneur, au bord de la Charante ,
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante ,
Cédant à nos efforts trop long-tems captivés ,
Satisfit en tombant aux lys qu'ils ont bravés.
Venez, prince, & montrez au plus grand des monarques.
De vos fers glorieux les vénérables marques.
Paris va révéler le martyr de la croix ,
Et la cour de Louis est l'asyle des rois.

L U S I G N A N.

Hélas ! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire ,
Je combattais, seigneur, avec Montmorenci ,

Mélu, Deſtaing , de Neſle , & ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
Vous voyez qu'au tombeau je ſuis prêt à deſcendre :
Je vais au roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai ſoufferts pour lui.
Vous , généreux témoins de mon heure dernière ,
Tandis qu'il en eſt tems , écoutez ma prière ,
Néreſtan , Châtillon , & vous . . . de qui les pleurs
Dans ces momens ſi chers honorent mes malheurs.
Madame , ayez pitié du plus malheureux père ,
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère ,
Qui répand devant vous des larmes que le tems
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille , trois fils , ma ſuperbe eſpérance ,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :
O mon cher Châtillon , tu dois t'en ſouvenir.

C H A T I L L O N .

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

L U S I G N A N .

Prifonnier avec moi dans Céſarée en flamme ,
Tes yeux virent périr mes deux fils & ma femme.

C H A T I L L O N .

Mon bras chargé de fers ne les put ſecourir.

L U S I G N A N .

Hélas ! & j'étais père , & je ne pus mourir !
Veillez du haut des cieux , chers enfans que j'implore ,
Sur mes autres enfans , s'ils ſont vivans encore.
Mon dernier fils , ma fille , aux chaînes réſervés ,
Par de barbares mains pour ſervir conſervés ,
Loin d'un père accablé , furent portés enſemble

Dans ce même ferrail où le ciel nous rassemble.

C H A T I L L O N .

Il est vrai , dans l'horreur de ce péril nouveau ,
Je tenais votre fille à peine en son berceau ;
Ne pouvant la sauver , seigneur , j'allais moi-même
Répandre sur son front l'eau sainte du baptême ,
Lorsque les Sarrazins de carnage fumans ,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglans.
Votre plus jeune fils , à qui les destinées
Avaient à peine encor accordé quatre années ,
Trop capable déjà de sentir son malheur ,
Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

N E R E S T A N .

De quel ressouvenir mon ame est déchirée !
A cet âge fatal j'étais dans Césirée :
Et tout couvert de sang , & chargé de liens ,
Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.

L U S I G N A N .

Vous... seigneur ! ... Ce ferrail éleva votre enfance ? ..

En les regardant.

Hélas ! de mes enfans auriez-vous connaissance ?
Ils seraient de votre âge , & peut-être mes yeux....
Quel ornement , madame , étranger en ces lieux ?
Depuis quand l'avez-vous ?

Z A Y R E .

Depuis que je respire ,
Seigneur... Eh quoi ! d'où vient que votre ame soupire ?

L U S I G N A N .

Ah ! daignez confier à mes tremblantes mains ...

ZAYRE.

Z A Y R E.

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints !
Seigneur, que faites-vous ?

L U S I G N A N.

O ciel ! ô providence !

Mes yeux ne trompez point ma timide espérance ;
Serait-il bien possible ? Oui, c'est elle ... Je vois
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi ,
Et qui de mes enfans ornait toujours la tête ,
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête :
Je revois . . . Je succombe à mon faiblissement.

Z A Y R E.

Qu'entens-je & quel soupçon m'agite en ce moment ?
Ah, seigneur !...

L U S I G N A N.

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes ,
Ne m'abandonnez pas, dieu qui voyez mes larmes ,
Dieu mort sur cette croix , & qui revis pour nous ,
Parle , achève , ô mon Dieu ! ce sont là de tes coups.
Quoi ! madame , en vos mains elle était demeurée ?
Quoi ! tous les deux captifs , & pris dans Césarée ?

Z A Y R E.

Oui , seigneur.

N E R E S T A N.

Se peut-il ?

L U S I G N A N.

Leur parole , leurs traits ,
De leur mère en effet sont les vivans portraits.
Oui , grand dieu , tu le veux , tu permets que je voie.
Dieu ; ranime mes sens trop faibles pour ma joie.

Madame... Nérestan... Soutiens-moi, Châtillon...
Nérestan, si je dois nommer encor ce nom,
Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse...

N É R E S T A N .

Oui, seigneur, il est vrai.

L U S I G N A N .

Dieu juste ! heureux momens !

N É R E S T A N *se jetant à genoux.*

Ah, seigneur ! ah, Zayre !

L U S I G N A N .

Approchez, mes enfans.

N É R E S T A N .

Moi, votre fils !

Z A Y R E .

Seigneur.

L U S I G N A N .

Heureux jour qui m'éclaire !

Ma fille ! mon cher fils ! embrassez votre père.

C H A T I L L O N .

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher !

L U S I G N A N .

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère & triste famille,
Mon fils, digne héritier... Vous... hélas ! vous ? ma fille !
Dissipez mes soupçons, ôtez moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune & la mienne,
Mon dieu qui me la rend, me la rends-tu chrétienne ?
Tu pleures, malheureuse, & tu baisses les yeux !

Tu te tais ! je t'entends ! ô crime ! ô justes cieux !

Z A Y R E.

Je ne puis vous tromper : sous les loix d'Orosmane . . .
Punissez votre fille . . . Elle était musulmane.

L U S I G N A N.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !
Ah, mon fils ! A ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple, & périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans ,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfans :
Et lorsque ma famille est par toi réunie ,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux . . . c'est ton père, c'est moi ,
C'est ma seul prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines ,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines :
C'est le sang de vingt rois , tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi ;
C'est le sang des martyrs . . . O fille encor trop chère !
Connais-tu ton destin ? fais-tu quelle est ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste & dernier fruit d'un malheureux amour ,
Je la vis massacrer par la main forcenée ,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux ,
T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes ,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes ,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois ,

En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs , vois ce temple envahi par tes maîtres :
Tout annonce le dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux , sa tombe est près de ce palais ;
C'est ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
C'est là que de sa tombe il rappella sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas , sans y trouver ton Dieu ;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père ,
Ton honneur qui te parle , & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras , & pleurer & frémir ;
Sur ton front pâlisant dieu met le repentir :
Je vois la vérité dans ton cœur descendue ;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
Et je reprens ma gloire & ma félicité ,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

N E R E S T A N .

Je revois donc ma sœur ? ... Et son ame ...

Z A Y R E .

Ah, mon père!

Cher auteur de mes jours , parlez , que dois-je faire ?

L U S I G N A N .

M'ôter par un seul mot , ma honte & mes ennuis ,
Dire , je suis chrétienne.

Z A Y R E .

Oui ... Seigneur ... Je le suis.

L U S I G N A N .

Dieu , reçois son aveu du sein de ton empire.



S C E N E I V.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN,
CORASMIN.

C O R A S M I N.

MADAME, le Soudan m'ordonne de vous dire,
Qu'a l'instant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils chrétiens sur-tout vous séparer.
Vous, Français, suivez-moi: de vous je dois répondre.

C H A T I L L O N.

Où sommes-nous, grand dieu! Quel coup vient nous
confondre?

L U S I G N A N.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

Z A Y R E.

Hélas, seigneur!

L U S I G N A N.

O vous que je n'ose nommer,
Jurez -moi de garder un secret si funeste.

Z A Y R E.

Je vous le jure.

L U S I G N A N.

Allez, le ciel fera le reste.

Fin du second Acte.

A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

O R O S M A N E , C O R A S M I N .

O R O S M A N E .

V O U S étiez , Corasmin trompé par vos alarmes ;
Non , Louis contre moi ne tourne point ses ar mes ;
Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le destin n'a point faits ;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie ,
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie ;
Et venir arroser , de leur sang odieux ,
Ces palmes que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaisseaux la mer de la Syrie.
Louis , des bords de Chypre , épouvante l'Asie ;
Mais j'apprends que ce roi s'éloigne de nos ports ;
De la féconde Egypte il menace les bords ;
J'en reçois à l'instant la première nouvelle.
Contre les Mamelus son courage l'appelle ;
Il cherche Mélédin , mon secret ennemi ;
Sur leurs divisions mon trône est affermi.
Je ne crains plus enfin l'Egypte , ni la France.
Nos communs ennemis cimentent ma puissance ;
Et prodigues d'un sang qu'ils devraient ménager ,
Prennent , en s'immolant , le soin de me venger .

Relâche ces chrétiens ; ami , je les délivre ;
Je veux plaire à leur maître , & leur permet de vivre ;
Je veux que sur la mer on les mène à leur roi ,
Que Louis me connaisse , & respecte ma foi .
Mène-lui Lusignan ; dis-lui que je lui donne
Celui que la naissance allie à sa couronne ,
Celui que par deux fois mon père avait vaincu ,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu .

CORASMIN.

Son nom cher aux chrétiens. . . .

OROSMANE.

Son nom n'est point à craindre.

CORASMIN.

Mais , seigneur , si Louis . . .

OROSMANE.

Il n'est plus tems de feindre.

Zayre l'a voulu ; c'est assez : & mon cœur ,
En donnant Lusignan , le donne à mon vainqueur .
Louis est peu pour moi , je fais tout pour Zayre ;
Nul autre sur mon cœur n'aurait pris cet empire .
Je viens de l'affliger , c'est à moi d'adoucir
Le déplaisir mortel quelle a dû ressentir ,
Quand , sur les faux avis des desseins de la France ,
J'ai fais à ces chrétiens un peu de violence .
Que dis-je ? Ces momens perdus dans mon conseil ,
Ont de ce grand hymen suspendu l'appareil :
D'une heure encor , ami , mon bonheur se diffère :
Mais j'emploierai du moins ce tems à lui complaire .
Zayre ici demande un secret entretien
Avec ce Nérestan , ce généreux chrétien . . .

C O R A S M I N .

Et vous avez seigneur encor cette indulgence ?

O R O S M A N E .

Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance ;
 Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus ;
 Zayre enfin de moi n'aura point un refus.
 Je ne m'en défends point ; je foule aux pieds pour elle
 Des rigueurs du ferrail la contrainte cruelle,
 J'ai méprisé ces loix , dont l'âpre austérité
 Fait d'une vertu triste une nécessité.
 Je ne suis point formé du sang Asiatique ;
 Né parmi les rochers au sein de la Torique ,
 Des Scythes mes yeux je garde la fierté ,
 Leurs mœurs , leurs passions , leur générosité :
 Je consens qu'en partant Nérestan la revoie ;
 Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.
 Après ce peu d'instans volés à mon amour ,
 Tous ses momens , ami , sont à moi sans retour.
 Vas , ce chrétien attend , & tu peux l'introduire.
 Presse son entretien , obéis à Zayre.

S C E N E I I .

C O R A S M I N , N E R E S T A N .

C O R A S M I N .

EN ces lieux , un moment , tu peux encor rester.
 Zayre à tes regards viendra se présenter.

S C E N E I I I.

N E R E S T A N *feul.*

EN quel état, ô ciel! en quels lieux je la laiffe!
O ma religion! ô mon père! ô tendresse!
Mais je la vois.

S C E N E I V.

Z A Y R E, N E R E S T A N.

N E R E S T A N.

MA sœur, je puis donc vous parler?
Ah! dans quel tems le ciel nous voulut rassembler!
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

Z A Y R E.

Dieu, Lufignan!

N E R E S T A N.

Il touche à fon heure dernière.
Sa joie en nous voyant, par de trop grands efforts,
De fes fens affaiblis a rompu les refforts,
Et cette émotion, dont fon ame est remplie,
A bientôt épuisé les fources de fa vie.
Mais pour comble d'horreurs, à ces derniers momens,
Il doute de fa fille, & de fes sentimens;
Il meurt dans l'amertume, & fon ame incertaine
Demande en foupirant fi vous êtes chrétienne.

Z A Y R E.

Quoi, je fuis votre sœur, & vous pouvez penser

Qu'à mon sang, à ma loi, j'aïlle ici renoncer ?

N E R E S T A N.

Ah, ma sœur ! cette loi n'est pas la votre encore ;
Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore ;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux,
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les cieux.
Jurez par nos malheurs, & par votre famille,
Par ces martyrs sacrés, de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

Z A Y R E.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
Par sa loi que je cherche, & que mon cœur ignore,
De vivre désormais sous cette sainte loi . . .
Mais mon cher frère . . . Hélas ! que veut-elle de moi ?
Que faut-il ?

N E R E S T A N.

Détester l'empire de vos maîtres,
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui né près de ces murs est mort ici pour nous ;
Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.
Est-ce à moi d'en parler ? Moins instruit que fidèle,
Je ne suis qu'un soldat, & je n'ai que du zèle.
Un pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux,
Vous apporter la vie, & déciller vos yeux.
Songez à vos sermens, & que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort & l'anathème.
Obtenez qu'avec lui je puisse revenir.
Mais à quel titre, ô ciel ! faut-il donc l'obtenir ?
A qui le demander dans ce ferrail profane ?

Vous, le sang de vingt rois, esclave d'Orosmane !
 Parente de Louis ! fille de Lusignan !
 Vous chrétienne, & ma sœur, esclave d'un soudan !
 Vous m'entendez ... Je n'ose en dire d'avantage :
 Dieu, nous reserviez-vous à ce dernier outrage ?

Z A Y R E.

Ah, cruel ! poursuivez, vous ne connaissez pas
 Mon secret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.
 Mon frère, ayez pitié d'une sœur égarée,
 Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée.
 Je suis chrétienne, hélas ! ... J'attends avec ardeur
 Cette eau sainte, cette eau, qui peut guérir mon cœur.
 Non, je ne serai point indigne de mon frère,
 De mes ayeux, de moi, de mon malheureux père.
 Mais parlez à Zayre, & ne lui cachez rien,
 Dites ... quelle est la loi de l'Empire chrétien ? ..
 Quel est le châtiment pour une infortunée,
 Qui loin de ses parens aux fers abandonnée,
 Trouvant chez un barbare un généreux appui,
 Aurait touché son ame, & s'unirait à lui ?

N E R E S T A N.

O ciel ! que dites-vous ! Ah ! la mort la plus prompte
 Devrait ...

Z A Y R E.

C'en est assez, frappe, & préviens ta honte.

N E R E S T A N.

Qui vous, ma sœur ?

Z A Y R E.

C'est moi que je viens d'accuser.

Orosmane m'adore ... & j'allais l'épouser.

N E R E S T A N .

L'épouser ! est-il vrai , ma sœur ? Est-ce vous-même ?
Vous , la fille des rois ?

Z A Y R E .

Frappe , dis-je ; je l'aime.

N E R E S T A N .

Opprobre malheureux du sang dont vous sortez ,
Vous demandez la mort , & vous la méritez :
Et si je n'écoutais que ta honte & ma gloire ,
L'honneur de ma maison , mon père , sa mémoire ,
Si la loi de ton Dieu , que tu ne connais pas ,
Si ma religion ne retenait mon bras ,
J'irais dans ce palais , j'irai au moment même ,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime ,
De son indigne flanc le plonger dans le tien ,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien .
Ciel ! tandis que Louis , l'exemple de la terre ,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre ,
Que pour venir bientôt , frappant des coups plus sûrs ,
Délivrer ton Dieu même , & lui rendre ces murs :
Zayre , cependant , ma sœur , son alliée ,
Au tyran d'un ferrail par l'hymen est liée ?
Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi ,
Qu'un Tartare est le dieu que sa fille a choisi ?
Dans un moment affreux , hélas ! ton père expire ,
En demandant à Dieu le salut de Zayre .

Z A Y R E .

Arrête , mon cher frère . . . arrête connais-moi ;
Peut-être que Zayre est digne encor de toi .
Mon frère , épargne-moi cet horrible langage ;

Ton courroux, ton reproche , est un plus grand outrage ,
 Plus sensible pour moi , plus dur que ce trépas ,
 Que je te demandais , & que je n'obtiens pas.
 L'état où tu me vois accable ton courage ;
 Tu souffres, je le vois ; je souffre d'avantage.
 Je voudrais que du ciel le babare secours ,
 De mon sang, dans mon cœur, eût arrêté le cours ;
 Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane ,
 Ce pur sang des chrétiens brûla pour Orosmane ,
 Le jour que de ta sœur Orosmane charmé ...
 Pardonnez-moi, chrétiens ; qui ne l'aurait aimé ?
 Il faisait tout pour moi ; son cœur m'avait choisie ;
 Je voyais sa fierté pour moi seule adoucie.
 C'est lui qui des chrétiens a ranimé l'espoir :
 C'est à lui que je dois le bonheur de te voir :
 Pardonne ; ton courroux, mon père, ma tendresse,
 Mes sermens , mon devoir, mes remords , ma faiblesse ,
 Me servent de supplice , & ta sœur en ce jour
 Meurt de son repentir plus que de son amour.

NERESTAN.

Je te blâme, & te plains ; crois-moi, la providence
 Ne te laissera point périr sans innocence :
 Je te pardonne, hélas ! ces combats odieux ;
 Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux :
 Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages ,
 Soutiendra ce roseau plié par les orages.
 Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé ,
 Entre un barbare & lui ton cœur soit partagé.
 Le baptême éteindra ces feux dont il soupire,
 Et tu vivras fidelle , ou périras martyre.

Achève donc ici ton serment commencé ;
 Achève, & dans l'horreur dont ton cœur est pressé,
 Promets au roi Louis , à l'Europe , à ton père ,
 Au Dieu qui déjà parle à ce cœur si sincère ,
 De ne point accomplir cet hymen odieux ,
 Avant que le pontife ait éclairé tes yeux ,
 Avant qu'en ma présence il te fasse chrétienne ,
 Et que Dieu par ses mains t'adopte & te soutienne.
 Le promets-tu Zayre ? . . .

Z A Y R E .

Oui , je te le promets :
 Rends-moi chrétienne & libre , à tout je me soumets.
 Vas , d'un père expirant , vas fermer la paupière ;
 Vas , je voudrais te suivre , & mourir la première.

N E R E S T A N .

Je pars, adieu, ma sœur, adieu : puisque mes vœux
 Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux ,
 Je reviendrai bientôt, par un heureux baptême ,
 T'arracher aux enfers, & te rendre à toi-même.

S C E N E V .

Z A Y R E seule.

ME voilà seule, ô Dieu ! que vais-je devenir ?
 Dieu , commande à mon cœur de ne te point trahir.
 Hélas ! suis-je en effet , ou française , ou sultane ?
 Fille du Lusignan , ou femme d'Orosmane ?
 Suis-je amante , ou chrétienne ? O sermens que j'ai faits ?
 Mon père , mon pays , vous ferez satisfaits.

Fatime ne vient point. Quoi ! dans ce trouble extrême ,
 L'univers m'abandonne ! on me laisse à moi-même !
 Mon cœur peut-il porter seul , & privé d'appui !
 Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui ?
 A ta loi , Dieu puissant , oui , mon ame est rendue ;
 Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
 Cher amant ! ce matin l'aurais-je pu prévoir ,
 Que je dusse aujourd'hui redouter de te voir ?
 Moi , qui de tant de feux justement possédée
 N'avais d'autre bonheur , d'autre soin , d'autre idée
 Que de t'entretenir , d'écouter ton amour ,
 Te voir , te souhaiter , attendre ton retour ?
 Hélas ! & je t'adore ; & t'aimer est un crime.

S C E N E V I.

Z A Y R E , O R O S M A N E.

O R O S M A N E.
PARAISSÉZ , tout est prêt ; le beau feu qui m'anime ,
 Ne souffre plus , madame , aucun retardement ;
 Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant ;
 Les parfums de l'encens remplissent la mosquée ;
 Du dieu de Mahomet la puissance invoquée
 Confirme mes sermens , & préside à mes feux.
 Mon peuple prosterné pour vous offre ses vœux.
 Tout tombe à vos genoux ; vos superbes rivales ,
 Qui disputaient mon cœur , & marchaient vos égales ,
 Heureuses de vous suivre , & de vous obéir ,
 Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.

Le trône, les festins, & la cérémonie,
Tout est prêt; commencez le bonheur de ma vie.

Z A Y R E.

Où suis-je, malheureuse, ô tendresse ! ô douleur !

O R O S M A N E.

Venez.

Z A Y R E.

Où me cacher ?

O R O S M A N E.

Que dites-vous ?

Z A Y R E.

Seigneur.

O R O S M A N E.

Donnez-moi votre main, daignez, belle Zayre....

Z A Y R E.

Dieu de mon père ! hélas ! que pourrai-je lui dire ?

O R O S M A N E.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !

Qu'il redouble ma flamme, & mon bonheur !...

Z A Y R E.

Hélas ?

O R O S M A N E.

Ce trouble à mes desirs vous rend encor plus chère ;

D'une vertu modeste il est le caractère.

Digne & charmant objet de ma constante foi ,

Venez, ne tardez plus.

Z A Y R E.

Fatime, soutiens-moi....

Seigneur.

O R O S M A N E.

O ciel ! eh quoi !

Z A Y R E.

Z A Y R E.

Seigneur, cet hyménée
Était un bien suprême à mon ame étonnée.
Je n'ai point recherché le trône & la grandeur.
Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon cœur !
Hélas ! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie ,
Et méprisant pour vous les trônes de l'Asie ,
Seule , & dans un désert auprès de mon époux ,
J'eusse pu sous mes pieds les fouler avec vous.
Mais ... seigneur ... ces chrétiens ...

O R O S M A N E.

Ces chrétiens ... Quoi ! madame ?
Qu'auraient donc de commun cette secte & ma flamme ?

Z A Y R E.

Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces momens sa vie & ses malheurs.

O R O S M A N E.

Eh bien ! quel intérêt si pressant & si tendre ,
A ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre ?
Vous n'êtes point chrétienne ; élevée en ces lieux ,
Vous suivez dès long-tems la foi de mes ayeux.
Un vieillard qui succombe au poids de ses années ,
Peut-il troubler ici vos belles destinées ?
Cette aimable pitié , qu'il s'attire de vous ,
Doit se perdre avec moi dans des momens si doux.

Z A Y R E.

Seigneur, si vous m'aimez , si je vous étais chère ...

O R O S M A N E.

Si vous l'êtes , ah dieu !

Z A Y R E .

Souffrez que l'on diffère . . .

Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés . . .

O R O S M A N E .

Que dites-vous ? ô ciel ! est-ce vous qui parlez ,
Zayre ?

Z A Y R E .

Je ne puis soutenir sa colère.

O R O S M A N E .

Zayre !

Z A Y R E . .

Il m'est affreux , seigneur , de vous déplaire ;
Excusez ma douleur . . . Non , j'oublie à la fois ,
Et tout ce que je suis , & tout ce que je dois .
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue .
Je ne puis . . . Ah ! souffrez que loin de votre vue ,
Seigneur , j'aie caché mes larmes , mes ennuis ,
Mes vœux , mon desespoir , & l'horreur où je suis .

Elle sort.

S C E N E V I I .

O R O S M A N E , C O R A S M I N .

O R O S M A N E .

Il demeure immobile , & sa langue glacée
Se refuse aux transports de mon ame offensée .
Est-ce à moi que l'on parle ? ai-je bien entendu ?
Est-ce moi qu'elle fuit ? ô ciel ! & qu'ai-je vu ?

Corasmin, quel est donc ce changement extrême ?
Je la laisse échapper ! je m'ignore moi-même.

C O R A S M I N.

Vous seul causez son trouble, & vous vous en plaignez.
Vous accusez, seigneur, un cœur où vous réglez.

O R O S M A N E.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur si sombre en ses regards écrite ?
Si c'était ce Français ! ... quel soupçon ! quelle horreur !
Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur !
Hélas ! je repoussais ma juste défiance :
Un barbare, un esclave, aurait cette insolence ?
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien,
Réduit à redouter un esclave chrétien ?
Mais parle, tu pouvais observer son visage
Tu pouvais de ses yeux entendre le langage :
Ne me déguise rien, mes feux sont - ils trahis ?
Apprend-moi mon malheur ... tu tremble ... tu frémis...
C'en est assez.

C O R A S M I N.

Je crains d'irriter vos alarmes.

Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes ;
Mais, seigneur, après tout, je n'ai rien observé
Qui doive ...

O R O S M A N E.

A cet affront, je ferais réservé ?

Non, si Zayre, ami, m'avait fait cette offense,
Elle eut avec plus d'art trompé ma confiance.
Le déplaisir secret de son cœur agité,
Si ce cœur est perfide, aurait - il éclaté ?

Ecoute , garde - toi de soupçonner Zayre.
Mais, dis - tu , ce Français gémit , pleure , soupire :
Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs ?
Qui fait si l'amour même entre dans ses douleurs ?
Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidèle ,
Qui demain pour jamais se va séparer d'elle ?

C O R A S M I N .

N'avez-vous pas , seigneur , permis , malgré nos loix ,
Qu'il jouît de sa vue une seconde fois ?
Qu'il revînt en ces lieux ?

O R O S M A N E .

Qu'il revînt ? lui ce traître ,
Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaître ?
Oui , je le lui rendrais , mais mourant , mais puni ,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi :
Déchiré devant elle , & ma main dégoûtante
Confondrait dans son sang le sang de son amante . . .
Excuse les transports de ce cœur offensé ;
Il est né violent , il aime , il est blessé.
Je connais mes fureurs , & je crains ma faiblesse ;
A des troubles honteux je sens que je m'abaisse .
Non , c'est trop sur Zayre arrêter un soupçon ;
Non , son cœur n'est point fait pour une trahison :
Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse
A souffrir des rigueurs , à gémir d'un caprice ,
A me plaindre , à reprendre , à redonner ma foi .
Les éclaircissémens sont indignes de moi .
Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire ;
Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zayre .
Allons , que le ferrail soit fermé pour jamais ;

Que la terreur habite aux portes du palais ;
 Que tout ressent ici le frein de l'esclavage.
 Des rois de l'Orient suivons l'antique usage.
 On peut pour son esclave , oubliant sa fierté ,
 Laisser tomber sur elle un regard de bonté ;
 Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse ;
 Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.
 Ce sexe dangereux , qui veut tout asservir ,
 S'il règne dans l'Europe , ici doit obéir.

Fin du troisieme acte.



A C T E I V

S C E N E P R E M I È R E.

Z A Y R E , F A T I M E .

Q U E je vous plains , madame , & que je vous admire !
C'est le dieu des chrétiens , c'est dieu qui vous inspire ;
Il donnera la force à vos bras languissans ,
De briser des liens si chers & si puissans .

Z A Y R E .

Eh ! pourrai-je achever ce fatal sacrifice ?

F A T I M E .

Vous demandez sa grace , il vous doit sa justice ;
De votre cœur docile il doit prendre le soin .

Z A Y R E .

Jamais de son appui je n'eus tant de besoin .

F A T I M E .

Si vous ne voyez plus votre auguste famille ,
Le dieu que vous servez vous adopte pour fille :
Vous êtes dans ses bras , il parle à votre cœur ;
Et quand ce saint pontife , organe du Seigneur ,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane . . .

Z A Y R E .

Ah ! j'ai porté la mort dans le sein d'Orosmane .
J'ai pu désespérer le cœur de mon amant !
Quel outrage , Fatime , & quel affreux moment !

Mon Dieu , vous l'ordonnez , j'eusse été trop heureuse.

F A T I M E.

Quoi ! vous regretteriez cette haine honteuse ,
Hasarder la victoire , ayant tant combattu ?

Z A Y R E.

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !
Non , tu ne connais pas ce que je sacrifie.
Cet amour si puissant , ce charme de ma vie ,
Dont j'espérais , hélas ! tant de félicité ,
Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.
Fatime , j'offre à Dieu mes blessures cruelles ;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux , où tu m'as dit qu'il choisit son séjour ;
Je lui crie en pleurant ; Ote-moi mon amour ,
Arrache-moi mes vœux , remplis-moi de toi-même ;
Mais , Fatime , à l'instant les traits de ce que j'aime ,
Ces traits chers & charmans , que toujours je revois ,
Se montrent dans mon ame entre le ciel & moi.
Eh bien , race des rois , dont le ciel me fit naître ,
Père , mère , chrétiens , vous , mon Dieu , vous , mon maître ,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui ,
Terminez donc mes jours , qui ne sont plus pour lui.
Que j'expire innocente , & qu'une main si chère ,
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière.
Ah ! que fait Orosmane ? Il ne s'informe pas ,
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas ,
Il me fuit , il me laisse , & je n'y peux survivre.

F A T I M E.

Quoi vous ! fille des rois , que vous prétendez fuivre ,
Vous dans les bras d'un Dieu , votre éternel appui ?

Z A Y R E.

Eh ! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui ?
Orosmane est-il fait pour être sa victime ?
Dieu pourrait-il haïr un cœur si magnanime ?
Généreux , bienfaisant , juste , plein de vertus ,
S'il était né chrétien , que serait-il de plus ?
Et plut à Dieu du moins que ce saint interprète ,
Ce ministre sacré , que mon ame souhaite ,
Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer !
Je ne fais ; mais enfin , j'ose encor espérer ,
Que ce Dieu , dont cent fois on m'a peint la clémence ,
Ne reprouverait point une telle alliance ;
Peut-être de Zayre en secret adoré ,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré ;
Peut-être en me laissant au trône de Syrie ,
Il soutiendrait par moi les chrétiens de l'Asie.
Fatime , tu le fais , ce puissant Saladin ,
Qui ravit à mon sang l'empire du Jourdain ,
Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence ,
Au sein d'une chrétienne il avait pris naissance.

F A T I M E.

Ah ! ne voyez-vous pas que pour vous consoler ...

Z A Y R E.

Laisse-moi ; je vois tout ; je meurs sans m'aveugler :
Je vois que mon pays ; mon sang , tout me condamne :
Que je suis Lusignan , que j'adore Orosmane ;
Que mes vœux , que mes jours à ses jours sont liés.
Je voudrais quelquefois me jeter à ses pieds ,
De tout ce que je suis faire un aveu sincère.

F A T I M E.

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
Expose les chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu, qui vous rappelle à lui.

Z A Y R E.

Ah ! si tu connaissais le grand cœur d'Orosmane !

F A T I M E.

Il est le protecteur de la loi musulmane ;
Et plus il vous adore, & moins il peut souffrir
Qu'on vous ose annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le pontife à vos yeux en secret va se rendre,
Et vous avez promis...

Z A Y R E.

Eh bien, il faut l'attendre.

J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret :
Hélas ! qu'à mon amant je le tais à regret !
Et pour comble d'horreur je ne suis plus aimée.

S C E N E I I.

OROSMANE, ZAYRE,

O R O S M A N E.

MADAME, il fut un tems où mon ame charmée,
Ecoutant sans rougir des sentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, madame, & votre maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être :
Vous ne m'entendrez point, amant faible & jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous ;

Cruellement bletlé , mais trop fier pour me plaindre ,
 Trop généreux , trop grand , pour m'abaisser à feindre ,
 Je viens vous déclarer , que le plus froid mépris
 De vos caprices vains fera le digne prix ,
 Ne vous préparez point à tromper ma tendresse ,
 A chercher des raisons , dont la flatteuse adresse ,
 A mes yeux éblouis colorant vos refus ,
 Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus ;
 Et qui craignant sur-tout qu'à rougir on l'expose ,
 D'un refus outrageant veut ignorer la cause.
 Madame , c'en est fait , une autre va monter
 Au rang que mon amour vous daignait présenter ;
 Une autre aura des yeux , & va du moins connaître
 De quel prix mon amour & ma main devaient être.
 Il pourra m'en coûter , mais mon cœur s'y résout.
 Apprenez qu'Orosmane est capable de tout ,
 Que j'aime mieux vous perdre , & loin de votre vue
 Mourir désespéré de vous avoir perdue ,
 Que de vous posséder , s'il faut qu'à votre foi
 Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.
 Allez , mes ayeux jamais ne reverront vos charmes.

Z A Y R E .

Tu m'as donc tout ravi , Dieu , témoin de mes larmes !
 Tu veux commander seul à mes sens éperdus . . .
 Eh bien , puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus ,
 Seigneur . . .

O R O S M A N E .

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne ,
 Que je vous adorai , que je vous abandonne ,
 Que je renonce à vous , que vous le desirez ,

Que sous une autre loi Zayre , vous pleurez ?

Z A Y R E.

Ah ! seigneur ! ah ! du moins gardez de jamais croire ,
Que du rang d'un soudan je regrette la gloire ;
Je fais qu'il faut vous perdre , & mon sort l'a voulu :
Mais , seigneur , mais mon cœur ne vous est pas connu.
Me punisse à jamais ce ciel qui me condamne ,
Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane !

O R O S M A N E.

Zayre , vous m'aimez !

Z A Y R E.

Dieu ! si je l'aime , hélas !

O R O S M A N E.

Quel caprice étonnant que je ne conçois pas !
Vous m'aimez ? Eh , pourquoi vous forcez-vous , cruelle ,
A déchirer le cœur d'un amant si fidele ?
Je me connaissais mal ; oui , dans mon désespoir ,
J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir .
Vas , mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste.
Zayre , que jamais la vengeance céleste
Ne donne à ton amant enchaîné sous ta loi ,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi !
Qui , moi ? que sur mon trône une autre fut placée !
Non , je n'en eus jamais la fatale pensée :
Pardonne à mon courroux , à mes sens interdits ,
Ces dédains affectés , & si bien démentis ;
C'est le seul déplaisir que jamais dans ta vie ,
Le ciel aura voulu que ta tendresse effuie.
Je t'aimerai toujours . . . Mais d'où vient que ton cœur ,
En partageant mes feux , différerait mon bonheur ?

Parle. Etait-ce un caprice ? Est-ce crainte d'un maître ,
 D'un soudan , qui pour toi veut renoncer à l'être ?
 Serait-ce un artifice ? Epargne-toi ce soin ;
 L'art n'est pas fait pour toi , tu n'en as pas besoin :
 Qu'il ne souille jamais le saint nœud qui nous lie !
 L'art le plus innocent tient de la perfidie.
 Je n'en connus jamais , & mes sens déchirés ,
 Pleins d'un amour si vrai. . .

Z A Y R E .

Vous me désespérez.

Vous m'êtes cher , sans doute , & ma tendresse extrême
 Est le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

O R O S M A N E .

O ciel ! expliquez-vous. Quoi ? toujours me troubler ?
 Se peut-il ? . . .

Z A Y R E .

Dieu puissant , que ne puis-je parler ?

O R O S M A N E .

Quel étrange secret me cachez-vous , Zayre ?
 Est-il quelque chrétien qui contre moi conspire ?
 Me trahit-on ? parlez.

Z A Y R E .

Eh ! peut-on vous trahir ?

Seigneur , entr'eux & vous , vous me verriez courir :
 On ne vous trahit point , pour vous rien n'est à craindre ;
 Mon malheur est pour moi , je suis la seule à plaindre.

O R O S M A N E .

Vous , à plaindre , grand dieu !

Z A Y R E .

Souffrez qu'à vos genoux

Je demande en tremblant une grace de vous.

O R O S M A N E.

Une grace ! ordonnez , & demandez ma vie.

Z A Y R E.

Plut au ciel qu'à vos jours la mienne fut unie !

Orosmane . . . seigneur . . . permettez qu'aujourd'hui,

Seule , loin de vous-même , & toute à mon ennui ,

D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune ,

Je cache à votre oreille une plainte importune

Demain tous mes secrets vous seront révélés.

O R O S M A N E.

De quelle inquiétude , ô ciel , vous m'accablez !

Pouvez-vous ? . . .

Z A Y R E.

Si pour moi l'amour vous parle encore ,

Ne me refusez pas la grace que j'implore.

O R O S M A N E.

Eh bien , il faut vouloir tout ce que vous voulez ;

J'y consens ; il en coûte à mes sens défolés.

Allez , souvenez-vous que je vous sacrifie

Les momens les plus beaux , les plus chers de ma vie.

Z A Y R E.

En me parlant ainsi , vous me percez le cœur.

O R O S M A N E.

Eh bien , vous me quittez , Zayre ?

Z A Y R E.

Hélas , seigneur !



S C E N E I I I .

O R O S M A N E , C O R A S M I N .

O R O S M A N E .

A H ! c'est trop tôt chercher ce solitaire asyle ,
C'est trop tôt abuser de ma bonté facile ;
Et plus j'y pense , ami , moins je puis concevoir
Le sujet si caché de tant de désespoir.
Quoi donc ! par ma tendresse élevée à l'empire ,
Dans le sein du bonheur , que son ame désire ,
Près d'un amant quelle aime , & qui brûle à ses pieds ,
Ses yeux remplis d'amour , de larmes sont noyés.
Je suis bien indigné de voir tant de caprices.
Mais moi-même après tout eus-je moins d'injustices ?
Ai-je été moins coupable à ses yeux offensés ?
Est-ce à moi de me plaindre ? On m'aime , c'est assez.
Il me faut expier , par un peu d'indulgence ,
De mes transports jaloux l'injurieuse offense.
Je me rends , je le vois , son cœur est sans détours ;
La nature naïve anime ses discours.
Elle est dans l'âge heureux où règne l'innocence ;
A sa sincérité je dois ma confiance.
Elle m'aime sans doute ; oui , j'ai lu devant toi ,
Dans ses yeux attendris , l'amour qu'elle a pour moi ;
Et son ame éprouvant cette ardeur qui me touche ,
Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche.
Qui peut avoir un cœur assez traître , assez bas ,
Pour montrer tant d'amour , & ne le sentir pas ?

SCENE IV.

OROSMANE , CORASMIN , MELEDOR.

MELEDOR.

CETTE lettre, seigneur, à Zayre adressée,
Par vos gardes saisie, & dans mes mains laissée...

OROSMANE.

Donne... qui la portait?... Donne.

MELEDOR.

Un de ces chrétiens,
Dont vos bontés, seigneur, ont brisé les liens :
Au ferrail, en secret, il allait s'introduire ;
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas ! que vais-je lire ?
Laisse-nous... Je frémis.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

CETTE lettre, seigneur,
Pourra vous éclaircir, & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah ! lisons ; ma main tremble, & mon âme étonnée
Prévoit que ce billet contient ma destinée.
Lisons... « Chère Zayre, il est tems de nous voir :

» Il est vers la mosquée une secrète issue,
 » Où vous pouvez sans bruit, & sans être apperçue,
 » Tromper vos surveillans, & remplir notre espoir :
 » Il faut tout hasarder ; vous connaissez mon zèle :
 » Je vous attends ; je meurs, si vous n'êtes fidèle.
 Eh bien, cher Corasmin, que dis-tu ?

C O R A S M I N.

Moi, seigneur ?

Je fais épouvanté de ce comble d'horreur.

O R O S M A N E.

Tu vois comme on me traite.

C O R A S M I N.

O trahison horrible !

Seigneur, à cet affront vous êtes insensible ?
 Vous, dont le cœur tantôt, sur un simple soupçon,
 D'une douleur si vive a reçu le poison ?
 Ah ! sans doute l'horreur d'une action si noire
 Vous guérit d'une amour qui blessait votre gloire.

O R O S M A N E.

Cours chez elle à l'instant, vas, vole, Corasmin :
 Montre-lui cet écrit... Quelle tremble... & soudain
 De cent coups de poignard que l'infidelle meure.
 Mais avant de frapper... Ah ! cher ami, demeure,
 Demeure, il n'est pas tems. Je veux que ce chrétien
 Devant elle amené... non... je ne veux plus rien...
 Je me meurs... Je succombe à l'excès de ma rage.

C O R A S M I N.

On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

O R O S M A N E.

Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur ?

Ce

Ce secret qui pesait à son infame cœur !
 Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue ,
 Elle veut quelque tems se soustraire à ma vue.
 Je me fais cet effort, je la laisse sortir ;
 Elle part en pleurant ... & c'est pour me trahir.
 Quoi, Zayre !

CORASMIN.

Tout sert à redoubler son crime.
 Seigneur, n'en soyez pas l'innocente victime ,
 Et de vos sentimens rappelant la grandeur ...

OROSMANE.

C'est là ce Nérestan , ce héros plein d'honneur ,
 Ce chrétien si vanté, qui remplissait Solyme
 De ce faste imposant de sa vertu sublime !
 Je l'admirais moi-même, & mon cœur combattu
 S'indignait qu'un chrétien m'égalât en vertu.
 Ah! qu'il va me payer sa fourbe abominable.
 Mais Zayre ; Zayre est cent fois plus coupable.
 Une esclave chrétienne, & que j'ai pu laisser
 Dans les plus vils emplois languir sans l'abaisser !
 Une esclave ! Elle fait ce que j'ai fait pour elle.
 Ah malheureux !

CORASMIN.

Seigneur, si vous souffrez mon zèle ,
 Si parmi les horreurs qui doivent vous troubler ,
 Vous vouliez

OROSMANE.

Oui, je veux la voir & lui parler.
 Allez, volez, esclave, & m'amenez Zayre.

C O R A S M I N.

Hélas ! en cet état que pourrez-vous lui dire ?

O R O S M A N E.

Je ne fais , cher ami , mais je prétends la voir.

C O R A S M I N.

Ah ! seigneur , vous allez , dans votre désespoir ,
Vous plaindre , menacer , faire couler ses larmes.
Vos bontés contre vous lui donneront des armes ;
Et votre cœur séduit , malgré tous vos soupçons ,
Pour la justifier cherchera des raisons.
M'en croirez-vous ? cachez cette lettre à sa vue.
Prenez pour la lui rendre une main inconnue.
Par-là , malgré la fraude & les déguisemens ,
Vos yeux démêleront ses secrets sentimens ,
Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

O R O S M A N E.

Pense-tu qu'en effet Zayre me trahisse?...
Allons , quoi qu'il en soit , je vais tenter mon sort ,
Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de son côté pousser la perfidie.

C O R A S M I N.

Seigneur , je crains pour vous ce funeste entretien ;
Un cœur tel que le votre . . .

O R O S M A N E.

Ah ! n'en redoute rien.

A son exemple , hélas ! ce cœur ne saurait feindre.
Mais j'ai la fermeté de savoir me contraindre :
Oui , puisqu'elle m'abaisse à connaître un rival . . .
Tiens , reçois ce billet à tous trois si fatal :

Vas, choisis pour le rendre un esclave fidele,
Mets en de sûres mains cette lettre cruelle ;
Vas, cours . . . Je ferai plus, j'éviterai ses yeux ;
Qu'elle n'approche pas . . . C'est elle, justes cieux !

SCENE VI.

OROSMANE, ZAYRE, CORASMIN.

S EIGNEUR, ZAYRE.
vous m'étonnez ; quelle raison soudaine,
Quel ordre si pressant près de vous me ramène ?

OROSMANE.

Eh bien, madame, il faut que vous m'éclaircissiez :
Cet ordre est important plus que vous ne croyez ;
Je me suis consulté . . . Malheureux l'un par l'autre ,
Il faut régler d'un mot & mon sort & le votre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon sceptre à vos genoux ,
Mes bienfaits, mon respect, mes soins , ma confiance ,
Ont arraché de vous quelque reconnaissance.
Votre cœur par un maître attaqué chaque jour ,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre ame, avec vous , il est tems que je lise ;
Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise.
Jugez-vous : répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma sincérité.
Si de quelqu'autre amour l'invincible puissance
L'emporte sur mes soins , ou même les balance ,
Il faut me l'avouer , & dans ce même instant ,

Ta grace est dans mon cœur ; prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore :
Songe que je te vois, que je te parle encore ,
Que ma foudre à ta voix pourra se détourner ,
Que c'est le seul moment où je peux pardonner.

Z A Y R E.

Vous, seigneur ! vous osez me tenir ce langage ?
Vous, cruel ! . . . Apprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver ,
S'il ne vous aimait pas, est né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeste flamme ;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame ,
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier ,
La honte où je descends de me justifier.
J'ignore si le ciel, qui m'a toujours trahie ,
A destiné pour vous ma malheureuse vie.
Quoi qu'il puisse arriver , je jure par l'honneur ,
Qui non moins que l'amour est gravé dans mon cœur ,
Je jure que Zayre à foi-même rendue ,
Des rois les plus puissans , détesterait la vue ;
Que tout autre, après vous, me ferait odieux.
Voulez-vous plus savoir, & me connaître mieux ?
Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proie ,
Ce cœur désespéré devant vous se déploie ?
Sachez donc qu'en secret il pensait malgré lui ,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui ;
Qu'il soupirait pour vous avant que vos tendresses
Vinssent justifier mes naissantes faiblesses ;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds ,
Qu'il vous aimait enfin, lorsque vous m'ignoriez ;

Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître.
J'en atteste le ciel, que j'offense peut-être;
Et si j'ai mérité son éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE.

Quoi ? des plus tendres feux sa bouche encor m'affure !
Quel excès de noirceur ! Zayre !... ah la parjure !
Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main ?

ZAYRE.

Que dites-vous ? Quel trouble agite votre sein ?

OROSMANE.

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez ?

ZAYRE.

Votre bouche

Peut-elle me parler avec ce ton farouche,
D'un feu si tendrement déclaré chaque jour ?
Vous me glacez de crainte, en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez ?

ZAYRE.

Vous pouvez douter de ma tendresse !

Mais encor une fois quelle fureur vous presse ?
Quels regards effrayans vous me lancez ! hélas !
Vous doutez de mon cœur ?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.

Allez, rentrez, madame.



S C E N E V I I .

O R O S M A N E , C O R A S M I N .

O R O S M A N E .

A M I , fa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie ;
Tranquille dans le crime , & fauffe avec douceur ,
Elle a jufques au bout foutenu fa noirceur .
As-tu trouvé l'esclave ? as-tu fervi ma rage ?
Connaîtrai-je à la fois fon crime & mon outrage ?

C O R A S M I N .

Oui , je viens d'obéir ; mais vous ne pouvez pas
Soupirer désormais pour fes traîtres appas :
Vous la verrez fans doute avec indifférence ,
Sans que le repentir fuccède à la vengeance ,
Sans que l'amour fur vous en repouffe les traits .

O R O S M A N E .

Corasmin , je l'adore encor plus que jamais .

C O R A S M I N .

Vous ? ô ciel ! vous ?

O R O S M A N E .

Je vois un rayon d'efpérance .

Cet odieux chrétien , l'élève de la France ,
Est jeune , impatient , léger , préfumptueux ,
Il peut croire aifément fes téméraires vœux :
Son amour indiscret , & plein de confiance ,
Aura de fes foupirs hafardé l'insolence :
Un regard de Zayre aura pu l'aveugler :

Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler :
 Il croit qu'il est aimé ; c'est lui seul qui m'offense ;
 Peut-être ils ne sont point tous deux d'intelligence :
 Zayre n'a point vu ce billet criminel ,
 Et j'en croyais trop tôt mon déplaisir mortel.
 Corasmin , écoutez . . . Dès que la nuit plus sombre
 Aux crimes des mortels viendra prêter son ombre
 Si-tôt que ce chrétien , chargé de mes bienfaits ,
 Nérestan , paraîtra sous les murs du palais ,
 Ayez soin qu'à l'instant la garde le saisisse ,
 Qu'on prépare pour lui le plus honteux supplice ,
 Et que chargé de fers il me soit présenté.
 Laissez , sur-tout , laissez Zayre en liberté.
 Tu vois mon cœur , tu vois à quel excès je l'aime.
 Ma fureur est plus grande , & j'en tremble moi-même.
 J'ai honte des douleurs où je me suis plongé ;
 Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé !

Fin du quatrieme acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

O R O S M A N E, C O R A S M I N, un esclave.

O R O S M A N E.
 O N l'a fait avertir, l'ingrate va paraître.
 Songe que dans tes mains est le sort de ton maître;
 Donne-lui le billet de ce traître chrétien;
 Rends-moi compte de tout, examine-la bien.
 Porte-moi sa réponse. On approche . . . c'est elle.

A Corasmin.

Viens, d'un malheureux prince ami tendre & fidele ,
 Viens m'aider à cacher ma rage & mes ennuis.

S C E N E I I.

Z A Y R E, F A T I M E, l'esclave.

Z A Y R E.
 E H qui peut me parler dans l'état où je suis ?
 A tant d'horreurs, hélas ! qui pourra me soustraire ?
 Le ferrail est fermé ! dieu ! si c'était mon frère !
 Si la main de ce dieu, pour soutenir ma foi ,
 Par des chemins cachés, le conduisait vers moi ?
 Quel esclave inconnu se présente à ma vue ?

L' E S C L A V E.

Cette lettre en secret à mes mains parvenue,
Pourra vous assurer de ma fidélité.

Z A Y R E.

Donne.

Elle lit.

F A T I M E à part pendant que Zayre lit.

Dieu tout-puissant, éclate en ta bonté,
Fais descendre ta grace en ce séjour profane,
Arrache ma princesse au barbare Orosmane.

Z A Y R E à Fatime.

Je voudrais te parler.

F A T I M E à l'esclave

Allez, retirez-vous.

On vous rappellera, foyez prêt, laissez-nous.

S C E N E I I I.

Z A Y R E , F A T I M E.

L I S ce billet : hélas ! dis-moi ce qu'il faut faire ;
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.

F A T I M E.

Dites plutôt, madame, aux ordres éternels
D'un dieu qui vous demande aux pieds des ses autels.
Ce n'est point Nérestan, c'est dieu qui vous appelle.

Z A Y R E.

Je le fais, à sa voix je ne suis point rebelle,
J'en ai fait le serment : mais puis-je m'engager,

Moi , les chrétiens, mon frère , en un si grand danger ?

F A T I M E .

Ce n'est point leur danger dont vous êtes troublée ,
Votre amour parle seul à votre ame ébranlée.

Je connais votre cœur ; il penserait comme eux ,
Il hasarderait tout , s'il n'était amoureux.

Ah ! connaissez du moins l'erreur qui vous engage.

Vous tremblez d'offenser l'amant qui vous outrage.

Quoi ! ne voyez-vous pas toutes ses cruautés ,

Et l'ame d'un tartare , à travers ses bontés ?

Ce tigre encor farouche au sein de sa tendresse ,

Même en vous adorant , menaçait sa maîtresse . . .

Et votre cœur encor ne s'en peut détacher ?

Vous soupirez pour lui ?

Z A Y R E .

Qu'ai-je à lui reprocher ?

C'est moi qui l'offensais , moi qu'en cette journée

Il a vu souhaiter ce fatal hyménée ;

Le trône était tout prêt , le temple était paré ,

Mon amant m'adorait , & j'ai tout différé.

Moi , qui devais ici trembler sous sa puissance ,

J'ai de ses sentimens bravé la violence ;

J'ai soumis son amour , il fait ce que je veux ,

Il m'a sacrifié ses transports amoureux.

F A T I M E .

Ce malheureux amour , dont votre ame est blessée ,

Peut-il en ce moment remplir votre pensée ?

Z A Y R E .

Ah ! Fatime , tout sert à me désespérer ;

Je fais que du ferrail rien ne peut me tirer :

Je voudrais des chrétiens voir l'heureuse contrée,
 Quitter ce lieu funeste à mon ame égarée ;
 Et je sens qu'à l'instant , prompte à me démentir ,
 Je fais des vœux secrets pour n'en jamais sortir.
 Quel état ! quel tourment ! Non, mon ame inquiète
 Ne fait ce qu'elle doit , ni ce qu'elle souhaite ;
 Une terreur affreuse est tout ce que je sens.
 Dieu , détourne de moi ces noirs pressentimens ;
 Prends soin de nos chrétiens , & veille sur mon frère ;
 Prends soin , du haut des cieux , d'une tête si chère.
 Oui , je le vais trouver , je lui vais obéir :
 Mais dès que de Solyme il aura pu partir ,
 Par son absence alors à parler enhardie ,
 J'apprends à mon amant le secret de ma vie :
 Je lui dirai le culte où mon cœur est lié.
 Il lira dans ce cœur ; il en aura pitié.
 Mais dussai-je au supplice être ici condamnée ,
 Je ne trahirai point le sang dont je suis née.
 Vas , tu peux amener mon cher frère en ces lieux.
 Rappelle cet esclave.

S C E N E I V.

Z A Y R E , *seule.*

○ Dieu de mes ayeux ,
 Dieu de tous mes parens , de mon malheureux père ,
 Que ta main me conduise , & que ton œil m'éclaire !

S C E N E V.

Z A Y R E , l'esclave.

A L L E Z dire au chrétien, qui marche sur vos pas
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.

A part.

Allons, rassure-toi, malheureuse Zayre!

S C E N E V I.

O R O S M A N E , C O R A S M I N , l'esclave.

O R O S M A N E .
Q U E ces momens, grand dieu, sont lents pour ma fureur!

A l'esclave.

Eh bien ! que t'a-t-on dit ? Réponds, parle ?

L' E S C L A V E .

Seigneur ,

On n'a jamais senti de si vives alarmes.

Elle a pâli , tremblé , ses yeux versaient des larmes ;

Elle m'a fait sortir , elle m'a rappelé ,

Et d'une voix tremblante , & d'un cœur tout troublé ,

Près de ces lieux , seigneur , elle a promis d'attendre

Celui qui cette nuit à ses yeux doit se rendre.

O R O S M A N E .

*A l'esclave.**A Corasmin.*

Allez , il me suffit. Ote-toi de mes yeux ,

Laissez- moi : tout mortel me devient odieux.
Laisse-moi seul, te dis-je , à ma fureur extrême.
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCENE VII.

OROSMANE *seul.*

Où suis-je ? ô ciel, où suis-je ? où portais-je mes vœux ?
Zayre, Nérestan . . . couple ingrat, couple affreux,
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je respire,
Ce jour souillé par vous . . . Misérable Zayre,
Tu ne jouiras pas . . . Corasmin , revenez.

SCENE VIII.

OROSMANE. CORASMIN.

AH ! trop cruel ami, quoi vous m'abandonnez ?
Venez ; a-t-il paru , ce rival , ce coupable ?

CORASMIN.

Rien ne paraît encor .

OROSMANE.

O nuit ! nuit effroyable !

Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits ?
Zayre ! . . . l'infidelle . . . après tant de bienfaits !
J'aurais d'un œil ferein, d'un font inaltérable,
Contemplé de mon rang la chute épouvantable :

J'aurais su , dans l'horreur de la captivité ,
Conserver mon courage & ma tranquillité ;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime ! . . .

C O R A S M I N .

Eh ! que prétendez-vous dans cette horreur extrême ?
Quel est votre dessein ?

O R O S M A N E .

N'entends-tu pas des cris ?

C O R A S M I N .

Seigneur . . .

O R O S M A N E .

Un bruit affreux a frappé mes esprits.

On vient.

C O R A S M I N .

Non , jusqu'ici nul mortel ne s'avance ;
Le ferrail est plongé dans un profond silence ;
Tout dort ; tout est tranquille , & l'ombre de la nuit . . .

O R O S M A N E .

Hélas ! le crime veille , & son horreur me suit.
A ce coupable excès porter sa hardiesse !
Tu ne connaissais pas mon cœur & ma tendresse ,
Combien je t'adorais ! quels feux ! Ah , Corasmin !
Un seul de ses regards aurait fait mon destin.
Je ne puis être heureux , ni souffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui , cours . . . Ah , la cruelle !

C O R A S M I N .

Est-ce vous qui pleurez ? vous , Orosmane ? ô cieux !

O R O S M A N E .

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon fort , tu vois la honte où je me livre :

Mais ces pleurs sont cruels , & la mort va les suivre :
Plains Zayre, plains-moi ; l'heure approche, ces pleurs
Du sang qui va couler sont les avant coureurs.

CORASMIN

Ah ! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémis de mes souffrances,
Frémis de mon amour , frémis de mes vengeances.
Approche, viens, j'entends ... je ne me trompe pas..

CORASMIN.

Sous les murs du palais quelqu'un porte ses pas.

OROSMANE.

Vas saisir Nérestan , vas, dis-je qu'on l'enchaîne ;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

SCENE IX.

OROSMANE, ZAYRE & FATIME, *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.*

V IENS, Fatime. ZAYRE.

OROSMANE.

Qu'entends-je ! est-ce là cette voix ,
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois ?
Cette voix qui trahit un feu si légitime ?
Cette voix infidelle, & l'organe du crime ?
Perfide ! ... vengeons-nous ... quoi ! c'est elle ? ô destin !

Il tire son poignard.

Zayre ! ah Dieu ! ... ce fer échappe de ma main. .

Z A Y R E à *Fatime.*

C'est ici le chemin, viens, soutiens mon courage.

F A T I M E.

Il va venir.

O R O S M A N E.

Ce mot me rend toute ma rage.

Z A Y R E.

Je marche en frissonnant, mon cœur est éperdu ...

Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu?

O R O S M A N E *courant à Zayre.*

C'est moi que tu trahis; tombé à mes pieds, parjure.

Z A Y R E *tombant dans la coulisse.*

Je me meurs, ô mon Dieu!

O R O S M A N E.

J'ai vengé mon injure.

Otons nous de ces lieux. Je ne puis ... Qu'ai-je fait ? ...

Rien que de juste ... Allons, j'ai puni son forfait.

Ah ! voici son amant que mon destin m'envoie ,

Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joie.

S C E N E D E R N I E R E.

O R O S M A N E, Z A Y R E, N E R E S T A N, C O R A S M I N,
F A T I M E, esclaves.

O R O S M A N E.

A P P R O C H E, malheureux, qui vient de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher ;
Méprisable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'ame d'un traître ;

Tu

Tu m'imposais ici pour me déshonorer.
 Vas, le prix en est prêt ; tu peux t'y préparer.
 Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
 Et ton ingratitude, & l'horreur que tu causes.
 Avez vous ordonné son supplice ?

CORASMIN.

Oui, seigneur

OROSMANE.

Il commence déjà dans le fond de ton cœur.
 Tes yeux cherchent par-tout ; & demande encore
 La perfide qui t'aime, & qui me déshonore.
 Regarde, elle est ici.

NERESTAN.

Que dis-tu ? Quelle erreur.

OROSMANE.

Regarde-là, te dis-je.

NERESTAN.

Ah ! que vois-je ? Ah, ma sœur !
 Zayre ! . . Elle n'est plus ! Ah, monstre ! Ah, jour horrible !

OROSMANE.

Sa sœur ! Qu'ai-je entendu ? Dieu, serait-il possible ?

NERESTAN.

Barbare, il est trop vrai : viens épuiser mon flanc
 Du reste infortuné de cet auguste sang.
 Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux père,
 Il venait dans mes bras d'achever sa misère,
 Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
 La volonté dernière, & les derniers adieux ;
 Je venais, dans un cœur trop faible & trop sensible,
 Rappeller des chrétiens le culte incorruptible.

Hélas ! elle offensait notre Dieu , notre loi ;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

O R O S M A N E .

Zayre ! . . . Elle m'aimait ? Est-il bien vrai , Fatime ?
Sa sœur ? . . . J'étais aimé ?

F A T I M E .

Cruel voilà son crime.

Tigre altéré de sang , tu viens de massacrer
Celle qui malgré soi constante à t'adorer ,
Se flattait , espérait que le Dieu de ses pères
Recevrait le tribut de ses larmes sincères ;
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux ,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas ! à cet excès son cœur l'avait trompée ;
De cet espoir trop tendre elle était occupée ;
Tu balançais son Dieu dans son cœur alarmé.

O R O S M A N E .

Tu m'en as dit assez. O ciel ! j'étais aimé !
Vas , je n'ai pas besoin d'en savoir d'avantage . . .

N E R E S T A N .

Cruel ! qu'attends-tu donc pour assouvir ta rage ?
Il ne reste que moi de ce sang glorieux ,
Dont ton père & ton bras ont inondé ces lieux ;
Rejoins un malheureux à sa triste famille ,
Au héros dont tu viens d'assassiner la fille.
Tes tourmens sont-ils prêts ? Je puis braver tes coups ;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la soif de mon sang , qui toujours te dévore ,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour , souviens-toi des chrétiens ,

Dont tu m'avais juré de briser les liens ;
 Dans sa férocité ton cœur impitoyable ,
 De ce trait généreux serait il bien capable ?
 Parle ; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE *allant vers le corps de Zayre.*
 Zayre !

CORASMIN.

Hélas ! seigneur , où portez-vous vos pas ?
 Rentrez , trop de douleur de votre ame s'empare.
 Souffrez que Néréstan

NÉRÉSTAN.

Qu'ordonnes-tu , barbare ?

OROSMANE *après une longue pause.*
 Qu'on détache ses fers. Ecoutez , Corasmin ,
 Que tous ses compagnons soient délivrés soudain.
 Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largesses ;
 Comblés de mes bienfaits , chargés de mes richesses ,
 Jusqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais , Seigneur

OROSMANE.

Obéis , & ne réplique pas ;
 Vole , & ne trahis point la volonté suprême
 D'un soudan qui commande , & d'un ami qui t'aime ;
 Vas , ne perds point de tems , fors , obéis ...

à Néréstan

Et toi ,

Guerrier infortuné , mais moins encor que moi ,
 Quitte ces lieux sanglans , remporte en ta patrie
 Cet objet que ma rage a privé de la vie.

H ij

Ton roi , tous tes chrétiens , apprenant tes malheurs ,
N'en parleront jamais sans répandre des pleurs.
Mais si la vérité par toi se fait connaître ,
En détestant mon crime , on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard , que mon bras égaré
A plongé dans un sein qui dut m'être sacré ;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse
A la plus digne femme , à la plus vertueuse ,
Dont le ciel ait formé les innocens appas ;
Dis-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes états ;
Dis-leur que dans son sang cette main s'est plongée ;
Dis que je l'adorais ; & que je l'ai vengée. *Il se tue.*

Aux siens.

Respectez ce héros , & conduisez ses pas.

N E R E S T A N.

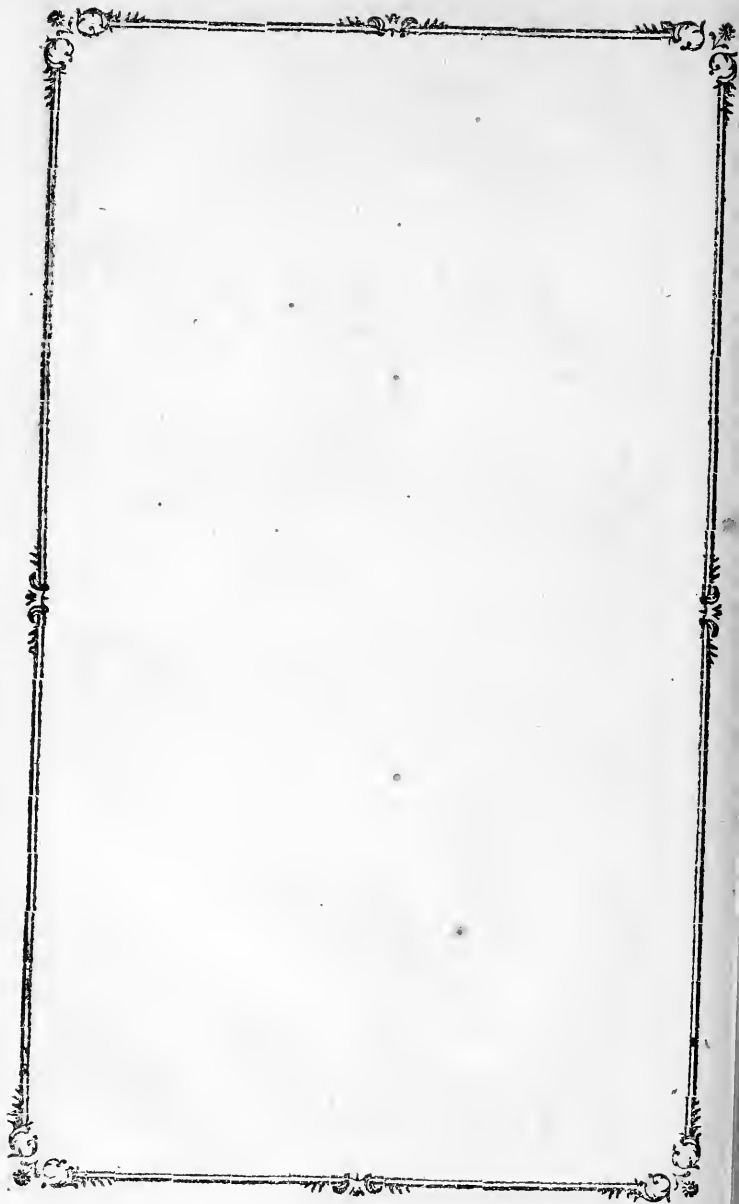
Guide-moi , Dieu puissant , je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne ,
Et que dans mon malheur ce soit moi qui te plaigne ?

Fin du cinquieme & dernier acte.



A L Z I R E ,
O U
LES A M É R I C A I N S ,
T R A G É D I E .


Représentée pour la premiere fois le 27 Janvier 1736.



E P I T R E

A MADAME LA MARQUISE
DU CHASTELET.

MADAME,

UEL faible hommage pour vous , qu'un de ces ouvrages de poésie , qui n'ont qu'un tems , qui doivent leur mérite à la faveur passagère du public , & à l'illusion du théâtre , pour tomber ensuite dans la foule & dans l'obscurité !

Qu'est-ce en effet qu'un roman mis en action & en vers , devant celle qui lit les ouvrages de géométrie avec la même facilité que les autres lisent les romans ; devant celle qui n'a trouvé dans *Locke* , ce sage précepteur du genre humain , que ses propres sentimens & l'histoire de ses pensées ; enfin aux yeux d'une personne , qui née pour les agrémens , leur préfère la vérité ?

Mais , madame , le plus grand génie , & sûrement le plus desirable , est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux-arts. Ils sont tous la nourriture & le plaisir de l'ame : y en a-t-il dont on doive se priver ? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher , & que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir , qui fait se fortifier avec *Locke* , s'éclairer avec *Clarke* & *Newton* ,

s'élever dans la lecture de *Cicéron* & de *Bossuet* , s'embellir par les charmes de *Virgile* & du *Tasse* !

Tel est votre génie , madame ; il faut que je ne craigne point de le dire , quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre sexe & de votre rang , à croire qu'on s'ennoblit encor en perfectionnant sa raison , & que l'esprit donne des graces.

Il a été un tems en France , & même dans toute l'Europe , où les hommes pensaient déroger , & les femmes sortir de leur état , en osant s'instruire. Les uns ne se croyaient nés que pour la guerre , ou pour l'oïfiveté ; & les autres , que pour la coquetterie.

Le ridicule même que *Molière* & *Despréaux* ont jeté sur les femmes savantes , a semblé dans un siècle poli , justifier les préjugés de la barbarie. Mais *Molière* , ce législateur dans la morale & dans les bienséances du monde , n'a pas assurément prétendu , en attaquant les femmes savantes , se moquer de la science & de l'esprit. Il n'en a joué que l'abus & l'affectation ; ain si que dans son *Tartuffe* , il a diffamé l'hypocrisie ; & non pas la vertu.

Si , au lieu de faire une satire contre les femmes , l'exact , le solide , le laborieux , l'élégant *Despréaux* avait consulté les femmes de la cour les plus spirituelles , il eût ajouté à l'art & au mérite de ses ouvrages si bien travaillés , des graces & des fleurs , qui leur eussent encor donné un nouveau charme. En vain , dans sa satire des femmes , il a voulu couvrir de ridicule une dame qui avait appris l'astronomie , il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans , que si *Boileau* vivait encor , lui qui osait se moquer d'une femme de condition , parce qu'elle voyait en secret *Roberval* & *Sauveur* , serait obligé de respecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des *Maupertuis* , des *Réaumur* , des *Mairan* , des *Dufay* , & des *Clairaut* ; de tous ces véritables savans , qui n'ont pour objet qu'une science utile , & qui en la rendant agréable , la rendent insensiblement nécessaire a notre nation. Nous sommes au tems , j'ose le dire , où il faut qu'un poëte soit philosophe , & où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier siècle les Français apprirent à arranger des mots. Le siècle des choses est arrivé. Telle qui lisait autrefois *Montagne*, l'*Astrée*, & les contes de la reine de Navarre, était une savante. Les *Deshoulière* & les *Dacier* , illustres dans différens genres , sont venues depuis. Mais votre sexe a encor tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fit pour elles le livre charmant des *Mondes*, & les *Dialogues sur la lumière* qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes*.

Il est vrai , qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de son état pour cultiver les sciences , serait condamnable , même dans ses succès ; mais , madame , le même esprit qui mène à la connaissance de la vérité , est celui qui porte à remplir ses devoirs. La reine d'Angleterre , l'épouse de *George II.* qui a servi de médiatrice entre les deux plus grands métaphysiciens de l'Europe , *Clarke* & *Leibnitz* , & qui pouvait les juger , n'a pas négligé pour cela un moment les soins de reine , de femme & de mère.

Christine, qui abandonna le trône pour les beaux-arts, fut au rang des grands rois, tant qu'elle régna. La petite-fille du grand *Condé*, dans laquelle on voit revivre l'esprit de son ayeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie ?

Vous, madame, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les princes, vous faites aux lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles font votre occupation dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus ; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de soin que vous l'avez acquis. Continuez, madame, à chérir, à oser cultiver les sciences, quoique cette lumière, long-tems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits, doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle est devenue publique ?

Eh ! pourquoi rougir de son mérite ? L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel empire. On souhaite aux arts la protection des souverains : celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus ?

Permettez-moi de dire encor, qu'une des raisons, qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, & c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous consumons notre vie dans la culture des arts. Nous en faisons les instrumens de notre fortune ; c'est

une espèce de profanation. Je suis fâché qu'*Horace* dise de lui :

(1) *L'indigence est le dieu qui m'inspira des vers.*

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la satire (si j'ose m'exprimer ainsi) déshonorent parmi les hommes une profession, qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi, madame, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai souvent répétées, de *Cicéron*, ce consul Romain qui fut le père de la patrie, de la liberté & de l'éloquence. (2) « Les lettres forment la » jeunesse, & font les charmes de l'âge avancé. » La prospérité en est plus brillante. L'adversité » en reçoit des consolations ; & dans nos ma- » sons, dans celles des autres, dans les voya- » ges, dans la solitude, en tout tems, en tous » lieux, elles font la douceur de notre vie. »

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes ; mais à présent, madame, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il est possible, de passer auprès de vous le reste de ma vie, dans le sein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous sacrifiez dans votre jeunesse les plai-

(1) --- Paupertas impulit audax
Ut versus facerem.--
Horat. Epist. Libr. II. Epist. 2,
vers. 51.

(2) *Studia adolescentiam alunt,*
senectutem oblectant, secundas

res ornant, adversis perfrugium
ac solatium præbent ; delectant
domi, non impediunt foris, per-
noctant nobiscum, peregrinan-
tur, rusticantur.

firs faux , mais enchanteurs du monde ; enfin pour être à portée de dire un jour avec *Lucrèce*, ce poète philosophe dont les beautés & les erreurs vous sont si connues :

(1) Heureux , qui retiré dans le temple des sages ,
Voit en paix sous ses pieds se former les orages ,
Qui contemple de loin les mortels insensés ,
De leur joug volontaire esclaves empressés ,
Inquiets , incertains du chemin qu'il faut suivre ,
Sans penser , sans jouir , ignorant l'art de vivre ,
Dans l'agitation consumant leurs beaux jours ,
Poursuivant la fortune & rampant dans les cours !
O vanité de l'homme ! ô faiblesse ! ô misère !

Je n'ajouterai rien à cette longue épître , touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler , madame , après avoir parlé de vous ? Tout ce que je puis dire , c'est que je l'ai composée dans votre maison & sous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous , y mettant de la nouveauté , de la vérité & de la vertu. J'ai essayé de pein-

(1) *Sed nil dulcius est , benè quàm munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena ;
Despicere undè queas alios , passimque videre ,
Errare , atque viam palanteis quærere vitæ ;
Certare ingenio , contendere nobilitate ;
Noctes atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes , rerumque potiri.
O miseras hominum mentes ! ô pectora cæca !*

dre (1) ce sentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien & qui pardonne le mal, ces sentimens tant recommandés par les sages de l'antiquité, & épurés dans notre religion, ces vrais loix de la nature, toujours si mal suivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaissez ceux qui le défigurent encor. Puisse le public, d'autant plus sévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes!

Puisse au moins cet hommage, que je vous rends, madame, périr moins vite que mes autres écrits! Il serait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis avec un profond respect, &c.

(1) Tout cela n'était pas un vain compliment, comme la plupart des épîtres dédicatoires. L'auteur passa en effet vingt ans de sa vie à cultiver, avec cette dame illustre, les belles-lettres

& la philosophie; & tant qu'elle vécut, il refusa constamment de venir auprès d'un souverain qui le demandait, comme on le voit par plusieurs lettres insérées dans cette collection.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

ON a tâché dans cette tragédie , toute d'invention & d'une espèce assez neuve , de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Etre fidèle à quelques pratiques inutiles , & infidèle aux vrais devoirs de l'homme : faire certaines prières , & garder ses vices : jeûner , mais haïr , cabaler , persécuter ; voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères , de leur faire du bien & de leur pardonner le mal. Tel est *Gusman* au moment de sa mort ; tel *Alvarès* dans le cours de sa vie ; tel j'ai peint *Henri IV.* même au milieu de ses faiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant : on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le desir du bonheur des hommes , l'horreur de l'injustice & de l'oppression ; & c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi la *Henriade* s'est soutenue malgré les efforts de quelques Français jaloux , qui ne voulaient pas absolument que la France eût un

poème épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs, qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes ; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espèce, & d'un déchaînement cruel, par lequel un homme était opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelque un de ces postes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. Non, lui répondit-on ; c'est un citoyen obscur, retiré, qui vit plus avec *Virgile* & *Locke* qu'avec ses compatriotes, & dont la figure n'est pas plus connue de quelques-uns de ses ennemis, que du graveur qui a prétendu graver son portrait. C'est l'auteur de quelques pièces qui vous ont fait verser des larmes, & de quelques ouvrages dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté qui y règne. Ceux qui le calomnient ; ce sont des hommes pour la plupart plus obscurs que lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, & qui le persécuteront jusqu'à sa mort, uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné. Cet étranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, & quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses contemporains & de ses compatriotes

tes ce que l'on peut espérer des étrangers & de la postérité. Il est bien cruel , bien honteux pour l'esprit humain , que la littérature soit infectée de ces haines personnelles , de ces cabales , de ces intrigues , qui devraient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en se déchirant mutuellement ? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser , le plus beau partage des hommes , devienne une source de ridicule , & que les gens d'esprit , rendus souvent par leurs querelles le jouet des fots , soient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres.

Virgile , Varius , Pollion , Horace , Tibulle , étaient amis ; les monumens de leur amitié subsistent , & apprendront à jamais aux hommes , que les esprits supérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie , ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus ? Ces hommes sur qui l'univers avait les yeux , qui avaient à se disputer l'admiration de l'Asie , de l'Afrique , de l'Europe , s'aimaient pourtant & vivaient en frères ; & nous , qui sommes renfermés sur un si petit théâtre , nous dont les noms à peine connus dans un coin du monde , passeront bientôt comme nos modes , nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation , qui hors de notre petit horizon ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un tems de disette ; nous avons peu , nous nous l'arrachons. *Virgile & Horace* ne se disputaient rien , parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On

On a imprimé un livre , *de morbis artificum : des maladies des artistes*. La plus incurable est cette jalousie & cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant , c'est que l'intérêt a souvent plus de part encor que l'envie à toutes ces petites brochures satiriques dont nous sommes inondés. On demandait , il n'y a pas long-tems , à un homme qui avait fait je ne fais quelle mauvaise brochure contre son ami & son bienfaiteur , pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude ? il répondit froidement : il faut que je vive. (1)

De quelque source que partent ces ouvrages , il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits , ne doit jamais répondre aux critiques ; car si elles sont bonnes , il n'a autre chose à faire qu'à se corriger ; & si elles sont mauvaises , elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la fable de *Boccalini*. « Un voyageur , dit-il , était importuné dans son » chemin du bruit des cigales ; il s'arrêta pour les » tuer ; il n'en vint pas à bout , & ne fit que s'écarter de sa route. Il n'avait qu'à continuer paisiblement son voyage ; les cigales seraient mortes » d'elles-mêmes au bout de huit jours. »

Il faut toujours que l'auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier , *se ipsum deferere turpissimum est*. On fait que ceux qui n'ont pas d'esprit pour attaquer nos ouvrages , calomnient nos personnes ; quelque honteux qu'il soit de leur

(1) Ce fut l'abbé Guiot des Fontaines , qui fit cette réponse à monsieur le comte

d'Argenson , depuis secrétaire d'état de la guerre.

répondre , il le ferait quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt libelles d'homme sans religion ; & une des belles preuves qu'on en a apportées , c'est que dans *Œdipe* , *Jocaste* dit ces vers :

» Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ,
» Notre crédulité fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche , sont aussi raisonnables , pour le moins que ceux qui ont imprimé , que la *Henriade* dans plusieurs endroits *sentait bien son sémipélagien*. On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion , parce que c'est le dernier refuge des calomnieurs. Comment leur répondre ? Comment s'en consoler , sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes , qui depuis *Socrate* jusqu'à *Descartes* ont effuyé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une seule question : Je demande , qui a le plus de religion , où le calomnieur qui persécute , ou le calomnié qui pardonne ?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui ; je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satirique , & il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de *Radamiste* & d'*Electre* , qui par ces deux ouvrages m'inspira le premier le desir d'entrer quelque tems dans la même carrière : ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ses pièces ; il fait qu'il

n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié.

J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux beaux-arts qu'à mes écrits : sensible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractère de génie , je regarde un grand poète , un bon musicien , un bon peintre , un sculpteur habile (s'il a de la probité) comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens, qui voudront s'appliquer aux lettres, trouveront en moi un ami ; plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentimens ; quiconque a vécu avec moi fait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie , je n'en dirai rien. Refuter des critiques est un vain amour-propre ; confondre la calomnie est un devoir.



ACTEURS.

D. GUSMAN, gouverneur du Pérou.

D. ALVARÈS, père de Gusman, ancien gouverneur.

ZAMORE, souverain d'une partie du Potoze.

MONTEZE, souverain d'une autre partie.

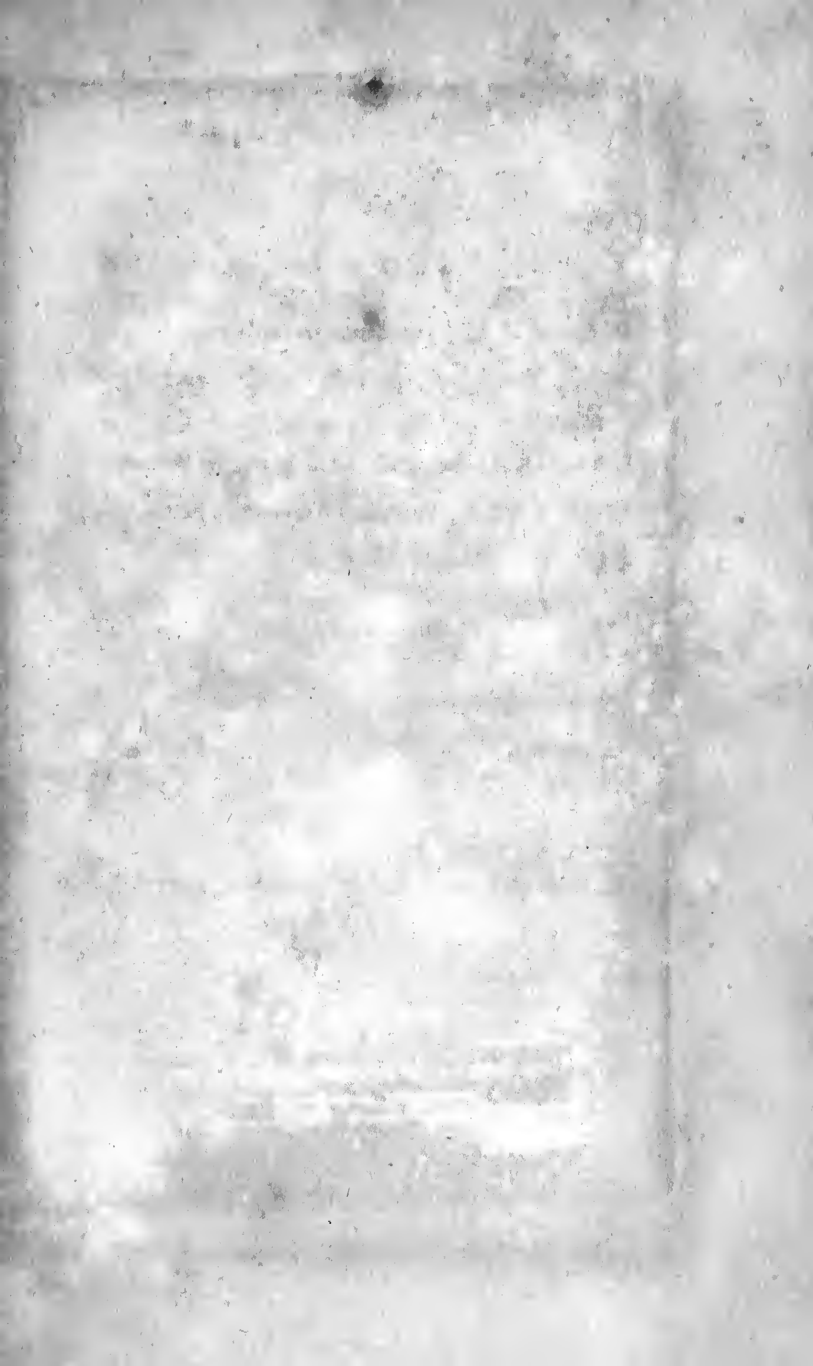
ALZIRE, fille de Monteze.

EMIRE, }
CEPHALE, } suivantes d'Alzire.

Officiers Espagnols.

Américains.

La scène est dans la salle de Los-Reyes, autrement Lima.





Quoi donc, les vrais Chrétiens auraient tant de Vertu!

l'auteur de l'éc.

ALZIRE,
O U
LES AMERICAINS,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALVARES, GUSMAN.

ALVARES.

DU conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le prince , & le Dieu que je sers ,
Sur la riche moitié d'un nouvel univers :
Gouvernez cette rive en malheurs trop féconde ,
Qui produit les trésors & les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains,
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique ;

Je montrai le premier au peuple du Mexique (1)
 L'appareil inoui, pour ces mortels nouveaux,
 De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux.
 Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'ourse,
 Les vainqueurs Castillans (2) ont dirigé ma course;
 Heureux si j'avais pu, pour fruit de mes travaux,
 En mortel vertueux changer tous ces héros!
 Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
 Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,
 Et j'ai pleuré long-tems sur ces tristes vainqueurs,
 Que le ciel fit si grand, sans les rendre meilleurs.
 Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
 Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
 S'ils vous ont vu régir sous d'équitables loix,
 L'empire du Potoze & la ville des rois.

G U S M A N.

J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère;
 Dans ces climats brûlans j'ai vaincu sous mon père;
 Je dois de vous encor apprendre à gouverner,
 Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

A L V A R E S.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
 Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
 Je suis las du pouvoir; c'est assez si ma voix
 Parle encor au conseil, & règle vos exploits.
 Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,

(1) L'expédition du Mexique se fit en 1517, & celle du Pérou en 1525. Ainsi *Alvarès* a pu aisément les voir. *Los-Reyes*, lieu de

la scène fut bâti en 1535.

(2) On fait quelles cruautés *Fernand Cortez* exerça au Mexique, & *Pizarro* au Pérou.

Méritent peu , mon fils , qu'on veuille être leurs maître.
Je consacre à mon Dieu , négligé trop long-tems ,
De ma caducité les restes languissans.
Je ne veux qu'une grace , elle me sera chère ;
Je l'attends comme ami , je la demande en père
Mon fils , remettez-moi ces esclaves obscurs ,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs :
Songez que ce grand jour doit être un jour propice ,
Marqué par la clémence , & non par la justice.

G U S M A N.

Quand vous priez un fils , seigneur , vous commandez ;
Mais daignez voir au moins ce que vous hasardez .
D'une ville naissante encor mal assurée
Au peuple Américain nous défendons l'entrée :
Empêchons , croyez-moi , que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux ;
Que méprisant nos loix , & prompt à les enfreindre ,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble , & n'apprenne à nous voir ,
Qu'armés de la vengeance , ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage ,
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage ;
Soumis au châtiment , fier dans l'impunité ,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir , en un mot , périt par l'indulgence ,
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je fais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur ,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur :
Mais le reste du monde , esclave de la crainte ,
A besoin qu'on l'opprime , & sert avec contrainte.

Les dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux. (1)

A L V A R E S.

Ah ! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques !
Les pouvez-vous aimer, ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choisi pour régner désormais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix ?
Vos yeux ne sont-ils pas affouvis des ravages,
Qui de ce continent dépeuplent les rivages ?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant tropique,
Et le nom de l'Europe, & le nom catholique ?
Ah ! Dieu nous envoyait, par un contraire choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses loix ;
Et nous de ces climats destructeurs implacables,
Nous & d'or & de sang toujours insatiables,
Déferteurs de ses loix qu'il fallait enseigner,
Nous égorgéons ce peuple, au lieu de le gagner.
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre,
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur ;
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur :
Fléaux du nouveau-monde, injustes, vains, avarés,
Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.
L'Américain farouche en sa simplicité,
Nous égale en courage, & nous passent en bonté.

(1) On immolait quelquefois des hommes en Amérique ; mais il n'y a presque au-

cun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible superstition.

Hélas ! si comme vous il était sanguinaire ,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié, qu'ils m'ont sauvé le jour ?
Avez-vous oublié, que près de ce séjour ,
Je me vis entouré par ce peuple en furie ,
Rendu cruel enfin par notre barbarie ?
Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur sort.
J'étais seul, sans secours, & j'attendais la mort :
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper , embrassa mes genoux.
« Alvarès, me dit-il, Alvarès, est-ce vous ?
» Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire :
» Vivez, aux malheureux servez long-tems de père :
» Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner ,
» Du moins par cet exemple apprenne à pardonner.
» Allez, la grandeur d'ame est ici le partage
» Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.
Et bien, vous gémissiez : je sens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut & s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainsi que votre père.
Ah ! si la cruauté vous était toujours chère ,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir ,
A la fille des rois de ces tristes contrées,
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées ?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses concitoyens ?
Ou bien attendez-vous que ses cris & ses larmes
De vos sévères mains fassent tomber les armes ?

G U S M A N.

Eh bien, vous l'ordonnez, je brise leurs liens ;
J'y consens ; mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens ;
Ainsi le veut la loi : quitter l'idolâtrie ,
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie :
A la religion gagnons-les à ce prix :
Commandons aux cœurs même, & forçons les esprits.
De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne aux pieds des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi ,
Tremblent sous un seul Dieu, comme sous un seul roi.

A L V A R E S.

Ecoutez-moi, mon fils ; plus que vous je desiré ,
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire ,
Que le ciel & l'Espagne y soient sans ennemis ;
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne ,
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

G U S M A N.

Je me rends donc, seigneur, & vous l'avez voulu ,
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu :
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche :
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puisque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don, de tout persuader ,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire contre moi par mes feux enhardie ,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, & plus que je ne veux ;
Mais enfin je ne peux, même en voulant lui plaire ,

De mon cœur trop altier fléchir le caractère ;
Et rampant sous ses loix , esclave d'un coup d'œil ,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.
Vous seul , vous pouvez tout sur le père d'Alzire ;
En un mot , parlez-lui pour la dernière fois ;
Qu'il commande à sa fille , & force enfin son choix.
Daignez . . . Mais c'en est trop , je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

A L V A R E S.

C'en est fait. J'ai parlé , mon fils , & sans rougir.
Monteze a vu sa fille , il l'aura su fléchir.
De sa famille auguste en ces lieux prisonnière,
Le ciel a par mes soins consolé la misère.
Pour le vrai dieu Monteze a quitté ses faux dieux.
Lui-même de sa fille a décillé les yeux.
De tout ce nouveau monde Alzire est le modèle,
Les peuples incertains fixent les yeux sur elle ;
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs ;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs ;
La foi doit y jeter ses racines profondes ;
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains , qui détestent nos loix ,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois ,
Vont d'un esprit moins fier , & d'un cœur plus facile ,
Sous votre joug heureux baisser un front docile ;
Et je verrai , mon fils , grace à ces doux liens ,
Tous les cœurs désormais Espagnols & chrétiens.
Monteze vient ici. Mon fils , allez m'attendre
Aux autels , où sa fille avec lui va se rendre.

SCENE II.

ALVARES, MONTEZE.

EH bien ! votre sagesse & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté ?

MONTEZE.

Père des malheureux , pardonne si ma fille ,
Dont Gusman détruisit l'empire & la famille ,
Semble éprouver encor un reste de terreur ,
Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma patrie ,
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie.
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix ;
Tes mœurs nous ont appris à révéler tes loix.
C'est par toi que le ciel à nous s'est fait connaître.
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.
Sous le fer Castillan ce monde est abattu ;
Il cède à la puissance , & nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur dieu même haïssable :
Nous détestions ce dieu qu'annonça leur fureur ;
Nous l'aimions dans toi seul , il s'est peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne , & Monteze , & ma fille.
Instruits par tes vertus , nous sommes ta famille.
Sers-lui long-tems de père , ainsi qu'à nos états.
Je la donne à ton fils , je la mets dans ses bras ;
Le Pérou , le Potoze , Alzire , est sa conquête :
Vas dans ton temple auguste en ordonner la fête :

Vas , je crois voir des cieux les peuples éternels
Descendre de leur sphère , & se joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille , elle va reconnaître ,
Dans le fier Dom Gusman , son époux & son maître.

A L V A R E S.

Ah ! puisqu'enfin mes mains ont put former ces nœuds ,
Cher Monteze , au tombeau je descends trop heureux.
Toi , qui nous découvris ces immenses contrées ,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées.
Dieu des chrétiens , préside à ces vœux solennels ,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels ;
Descends , attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu , je vais presser cet heureux hyménée :
Adieu , je vous devrai le bonheur de mon fils.

S C E N E I I I.

M O N T E Z E , *seul.*

D I E U , destructeur des dieux que j'avais trop servis ,
Protège de mes ans la fin dure & funeste.
Tout me fut enlevé , ma fille ici me reste ;
Daigne veiller sur elle , & conduire son cœur.

S C E N E I V.

M O N T E Z E , A L Z I R E.

M O N T E Z E.
Ma fille , il en est tems , consens à ton bonheur ;
Ou plutôt , si ta foi , si ton cœur me seconde ,

Par ta félicité fais le bonheur du monde :
Protège les vaincus commande à nos vainqueurs ,
Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs :
Remonte au rang des rois , du sein de la misère ;
Tu dois à ton état plier ton caractère :
Prends un cœur tout nouveau ; viens , obéis , suis-moi ,
Et renais Espagnole en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs , Alzire , ils outragent ton père.

A L Z I R E .

Tout mon sang est à vous : mais si je vous suis chère ,
Voyez mon désespoir , & lisez dans mon cœur.

M O N T E Z E .

Non , je ne veux plus voir ta honteuse douleur.
J'ai reçu ta parole , il faut qu'on l'accomplisse.

A L Z I R E .

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.
Mais quel tems , justes cieux , pour engager ma foi !
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi ,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des enfans du soleil le redoutable empire.
Que ce jour est marqué par des signes affreux !

M O N T E Z E .

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé , l'ouvrage de nos prêtres ,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

A L Z I R E .

Au même jour , hélas ! le vengeur de l'état ,
Zamore , mon espoir , périt dans le combat ,
Zamore , mon amant , choisi pour votre gendre.

M O N T E Z E .

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre ;

Les morts dans le tombeau n'exigent point ta foi ;
Porte , porte aux autels un cœur maître de foi ;
D'un amour insensé pour des cendres éteintes ,
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entière à la loi des chrétiens ;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens :
Il t'appelle aux autels , il règle ta conduite ;
Entend sa voix.

A L Z I R E.

Mon père , où m'avez-vous réduite !
Je fais ce qu'est un père , & quel est son pouvoir.
M'immoler quand il parle est mon premier devoir ;
Et mon obéissance a passé les limites ,
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux.
Mon cœur changé par vous abandonna ses dieux.
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées.
Devant ce dieu nouveau , comme nous abaissées.
Mais vous , qui m'assuriez , dans mes troubles cruels ,
Que la paix habitait aux pieds de ses autels ,
Que sa loi , sa morale , & consolante & pure ,
De mes sens désolés guérirait la blessure ,
Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce dieu vient déchirer mon cœur.
Il y porte une image à jamais renaissante ;
Zamore vit encor au cœur de son amante.
Condamnez , s'il le faut , ces justes sentimens ,
Ce feu victorieux de la mort & du tems ,
Cet amour immortel ordonné par vous-même ;
Unissez votre fille au fier tyran qui m'aime ;

Mon pays le demande, il le faut , j'obéis :
Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis ;
Tremblez , vous qui d'un dieu m'annoncez la vengeance ,
Vous qui me condamnez d'aller en sa présence ,
Promettre à cet époux , qu'on me donne aujourd'hui ,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

M O N T E Z E.

Ah , que dis-tu , ma fille ? épargne ma vieillesse ;
Au nom de la nature , au nom de ma tendresse ,
Par nos destins affreux , que ta main peut changer ,
Par ce cœur paternel , que tu viens d'outrager ,
Ne rend point de mes ans la fin trop douloureuse.
Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse ?
Joui de mes travaux ; mais crains d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
Ta carrière nouvelle , aujourd'hui commencée ,
Par la main du devoir est à jamais tracée.
Ce monde gémissant te presse d'y courir ,
Il n'espère qu'en toi : voudrais-tu le trahir ?
Apprends à te dompter.

A L Z I R E .

Faut-il apprendre à feindre ?

Quelle science, hélas !



S C E N E V.

G U S M A N , A L Z I R É.

G U S M A N ,

J'AI sujet de me plaindre ,
Que l'on oppose encor à mes empressements
L'offensante lenteur de ces retardemens.
J'ai suspendu ma loi , prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.
Ils sont en liberté ; mais j'aurais à rougir ,
Si ce faible service eût pu vous attendrir.
J'attendais encor moins de mon pouvoir suprême ;
Je voulais vous devoir à ma flamme , à vous-même :
Et je ne pensais pas , dans mes vœux satisfaits ,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

A L Z I R É.

Que puisse seulement la colère céleste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste !
Vous voyez quel effroi me trouble & me confond ;
Il parle dans mes yeux , il est peint sur mon front.
Tel est mon caractère : & jamais mon visage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser pourrait trahir sa foi :
C'est un art de l'Europe : il n'est pas fait pour moi.

G U S M A N .

Je vois votre franchise ; & je sais que Zamore
Vit dans votre mémoire , & vous est cher encore.

Ce cacique (1) obstiné, vaincu dans les combats,
 S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
 Vivant je l'ai dompté, mort doit-il être à craindre ?
 Cessez de m'offenser, & cessez de le plaindre ;
 Votre devoir, mon nom, mon cœur en sont blessés ;
 Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

A L Z I R E .

Ayez moins de colère, & moins de jalousie ;
 Un rival au tombeau doit causer peu d'envie.
 Je l'aimai, je l'avoue, & tel fut mon devoir.
 De ce monde opprimé Zamore était l'espoir.
 Sa foi me fut promise, il eut pour moi des charmes,
 Il m'aima : son trépas me coute encor des larmes.
 Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,
 Jugez de ma constance, & connaissez mon cœur ;
 Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
 Méritez, s'il se peut, un cœur aussi fidèle.

S C E N E V I.

G U S M A N *seul.*

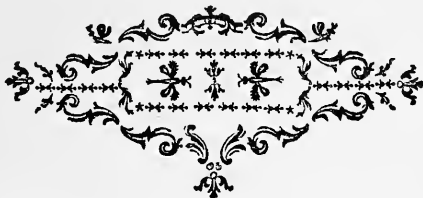
SON orgueil, je l'avoue, & sa sincérité,
 Etonne mon courage, & plaît à ma fierté.
 Allons, ne souffrons pas que cette humeur altière
 Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.

(1) Le mot propre est *Inca* :
 mais les Espagnols accoutu-
 més dans l'Amérique septen-
 trionale au titre de *Cacique*,

le donnèrent d'abord à tous
 les souverains du Nouveau-
 Monde.

La grossière nature , en formant ses appas ,
Lui laisse un cœur sauvage , & fait pour ces climats.
Le devoir fléchira son courage rebelle ;
Ici tout m'est soumis , il ne reste plus qu'elle ;
Que l'hymen en triomphe ; & qu'on ne dise plus ,
Qu'un vainqueur & qu'un maître effuya des refus.

Fin du premier Acte.



A C T E I I .

S C E N E P R E M I E R E .

Z A M O R E , Américains.

Z A M O R E .
A MRS de qui l'audace , aux mortels peu commune ,
 Renaît dans les dangers , & croît dans l'infortune ;
 Illustres compagnons de mon funeste sort ,
 N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort ?
 Vivrons-nous sans servir Alzire & la patrie ,
 Sans ôter à Gusman sa détestable vie ,
 Sans punir , sans trouver cet insolent vainqueur ,
 Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur ?
 Dieux impuissans ! dieux vains de nos vastes contrées !
 A des dieux ennemis vous les avez livrées :
 Et six cents Espagnols ont détruit sous leurs coups
 Mon pays , & mon trône , & vos temples , & vous.
 Vous n'avez plus d'autels , & je n'ai plus d'empire ;
 Nous avons tout perdu , je suis privé d'Alzire.
 J'ai porté mon courroux , ma honte & mes regrets
 Dans les sables mouvans , dans le fond des forêts ;
 De la zone brûlante , & du milieu du monde ,
 L'astre du jour (1) a vu ma course vagabonde ,

(1) L'astronomie , la géographie , la géométrie étaient cultivées au Pérou. On traçait des

lignes sur des colonnes pour
 marquer les équinoxes & les
 solstices.

Jusqu'aux lieux où cessant d'éclairer nos climats ,
Il ramène l'année , & revient sur ses pas.
Enfin votre amitié , vos soins , votre vaillance
A mes vastes desirs ont rendu l'espérance ;
Et j'ai cru satisfaire , en cet affreux séjour ,
Deux vertus de mon cœur , la vengeance & l'amour.
Nous avons rassemblé des mortels intrépides ,
Eternels ennemis de nos maîtres avides ;
Nous les avons laissés dans ces forêts errans ,
Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans.
J'arrive , on nous saisit : une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laisse sortir ,
Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
Amis , où sommes-nous ? Ne pourra-t-on m'instruire ,
Qui commande en ces lieux , quel est le sort d'Alzire ?
Si Monteze est esclave , & voit encor le jour ?
S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour ?
Chers & tristes amis du malheureux Zamore ,
Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore ?

U N A M E R I C A I N.

En des lieux différens , comme toi mis aux fers ,
Conduits en ce palais par des chemins divers ,
Etrangers , inconnus chez ce peuple farouche ,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné , digne d'un meilleur sort ,
Du moins si nos tyrans ont résolu ta mort ,
Tes amis avec toi , prêts à cesser de vivre ,
Sont dignes de t'aimer , & dignes de te suivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre , il n'est rien sous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux ;
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie ,
Mais laisser en mourant des fers à sa patrie ,
Périr sans se venger , expirer par les mains
De ces brigands d'Europe , & de ces assassins ,
Qui de sang enyvres , de nos trésors avides ,
De ce monde usurpé désolateurs perfides ,
Ont osé me livrer à des tourmens honteux ,
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux ;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime ,
Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même ,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur ;
Cette mort est affreuse , & fait frémir d'horreur.

SCENE II.

ALVARES , ZAMORE , Américains.

SOYEZ libres , vivez. ALVARES.

ZAMORE.

Ciel ! que viens-je d'entendre !

Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre ?
Quel vieillard , ou quel dieu vient ici m'étonner ?
Tu parais Espagnol , & tu fais pardonner !
Es-tu roi ? Cette ville est-elle en ta puissance ?

ALVARES.

Non ; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel est donc ton destin , vieillard trop généreux ?

ALVARES.

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh , qui peut t'inspirer cette auguste clémence ?

ALVARES.

Dieu , ma religion , & la reconnaissance.

ZAMORE.

Dieu ? ta religion ? Quoi ces tyrans cruels ,
Monstres défaltérés dans le sang des mortels ,
Qui dépeuplent la terre , & dont la barbarie
En vaste solitude a changé ma patrie ,
Dont l'infame avarice est la suprême loi ,
Mon père, ils n'ont donc pas le même dieu que toi ?

ALVARES.

Ils ont le même dieu , mon fils ; mais ils l'outragent :
Nés sous la loi des saints , dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir ;
Tu connais leurs forfaits , mais connais mon devoir.
Le soleil par deux fois a d'un tropique à l'autre
Eclairé dans sa marche & ce monde & le nôtre ,
Depuis que l'un des tiens , par un noble secours ,
Maître de mon destin , daigna sauver mes jours.
Mon cœur dès ce moment partagea vos misères ;
Tous vos concitoyens sont devenus mes frères ;
Et je mourrais heureux si je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE.

A ses traits , à son âge , à sa vertu suprême ,

C'est lui , n'en doutons point , c'est Alvarès lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas ?

A L V A R E S .

Que me dit-il ? Approche. O ciel ! ô providence !
C'est lui , voilà l'objet de ma reconnaissance.
Mes yeux , mes tristes yeux affaiblis par les ans ,
Hélas ! avez-vous pu le chercher si long-tems ?
Mon bienfaiteur ! mon fils (1), parle , que dois-je faire ?
Daigne habiter ces lieux , & je t'y fers de père.
La mort a respecté ces jours que je te dois ,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

Z A M O R E .

Mon père , ah ! si jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle !
Crois-moi , cet univers aujourd'hui désolé ,
Au-devant de leur joug sans peine aurait volé.
Mais autant que ton ame est bienfaisante & pure ,
Autant leur cruauté fait frémir la nature :
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre , & tout ce que je veux ,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Monteze a fini la misère ;
Si le père d'Alzire hélas ! tu vois les pleurs ,
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

A L V A R E S .

Ne cache point tes pleurs , cesse de t'en défendre :
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.

(1) Il l'embrasse.

Malheur aux cœurs ingrats , & nés pour les forfaits ,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais !
Apprend que ton ami plein de gloire & d'années ,
Coule ici près de moi ses douces destinées.

Z A M O R E.

Le verrai-je ?

A L V A R E S.

Oui ; crois-moi , puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à penser , à vivre comme lui !

Z A M O R E.

Quoi ! Montez ! dis-tu ?

A L V A R E S.

Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche ,
Du sort qui nous unit , de ces heureux liens ,
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils , dans l'excès de ma joie ,
Ce bonheur inoui que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment ; mais c'est pour te servir ,
Et pour ferrer les nœuds qui vont tous nous unir.

S C E N E I I I.

Z A M O R E , Américains.

Z A M O R E.
DES cieux enfin sur moi la bonté se déclare ;
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarès est un dieu , qui parmi ces pervers

Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils : ce fils fera mon frère ;
Qu'il soit digne , s'il peut , d'un si vertueux père.
O jour ! ô doux espoir à mon cœur éperdu !
Monteze , après trois ans , tu vas m'être rendu.
Alzire , chère Alzire , ô toi que j'ai servie ,
Toi pour qui j'ai tout fait , toi l'ame de ma vie ,
Serais-tu dans ces lieux ? hélas ! me gardes-tu
Cette fidélité , la première vertu ?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance ?

S C E N E I V .

M O N T E Z E , Z A M O R E , Américains.

C H E R M o n t e z e , est-ce toi que je tiens dans mes bras ?
Revois ton cher Zamore échappé du trépas ,
Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre ;
Revois ton tendre ami , ton allié , ton gendre.
Alzire est-elle ici ? parle , quel est son sort ?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

M O N T E Z E .

Cacique malheureux ! sur le bruit de ta perte ,
Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte.
Nous te redemandions à nos cruels destins ,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.
Tu vis ; puisse le ciel te rendre un fort tranquille !

Puissent tous nos malheurs finir dans cet asile !
Zamore , ah ! quel dessein t'a conduit en ces lieux ?

Z A M O R E.

La soif de me venger , toi , ta fille , & mes dieux.

M O N T E Z E.

Que dis-tu ?

Z A M O R E.

Souviens-toi du jour épouvantable ,
Où ce fier Espagnol , terrible , invulnérable ,
Renversa , détruisit , jusqu'en leurs fondemens ,
Ces murs que du soleil ont bâti les enfans (1) ;
GUSMAN était son nom. Le destin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que son nom & son crime.
Ce nom , mon cher Monteze , à mon cœur si fatal ,
Du pillage & du meurtre était l'affreux signal.
A ce nom , de mes bras on m'arracha ta fille ;
Dans un vile esclavage on traîna ta famille :
On démolit ce temple , & ces autels chéris ,
Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils :
On me traîna vers lui ; dirai-je à quel supplice ,
A quels maux me livra sa barbare avarice ,
Pour m'arracher ces biens par lui déshés ,
Idole de son peuple , & que je foule aux pieds !
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affaiblir les injures :
Je viens après trois ans d'assembler des amis ,
Dans leur commune haine avec nous affermis :

(1) Les Péruviens , qui
avaient leurs fables comme
les peuples de notre conti-

nent , croyaient que leur pre-
mier Inca , qui bâtit Cuzco ,
était fils du soleil.

Ils sont dans nos forêts , & leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs , ou venger l'Amérique.

M O N T E Z E .

Je te plains ; mais hélas ! où vas-tu t'emporter ?
Ne cherche point la mort , qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis , & leurs armes fragiles ,
Des habitans des eaux dépouilles inutiles ,
Ces marbres impuissans en sabres façonnés ,
Ces soldats presque nuds & mal disciplinés ,
Contre ces fiers géans , ces tyrans de la terre ,
De fer étincelans , armés de leur tonnerre ,
Qui s'élancent sur nous , aussi prompts que les vents ,
Sur des monstres guerriers pour eux obéissans ?
L'univers a cédé ; cédon , mon cher Zamore.

Z A M O R E .

Moi fléchir , moi ramper , lorsque je vis encore !
Ah , Monteze , crois-moi , ces foudres , ces éclairs ,
Ce fer , dont nos tyrans sont armés & couverts ,
Ces rapides coursiers , qui sous eux font la guerre ,
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre.
Je les vois d'un œil fixe , & leur ose insulter ;
Pour les vaincre il suffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté , qui seule a fait ce monde esclave ,
Subjuge qui la craint , & cède à qui la brave.
L'or , ce poison brillant qui naît dans nos climats ,
Attire ici l'Europe , & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains : les cieux , pour nous avares
On fait ce don funeste à des mains plus barbares ;
Mais pour venger enfin nos peuples abattus ,
Le ciel , au-lieu de fer , nous donna des vertus.

Je combats pour Alzire , & je vaincrai pour elle.

M O N T E Z E.

Le ciel est contre toi : calme un frivole zèle.

Les tems sont trop changés.

Z A M O R E.

Que peux-tu dire , hélas ?

Les tems sont-ils changés , si ton cœur ne l'est pas ?

Si ta fille est fidelle à ses vœux , à sa gloire ?

Si Zamore est présent encor à sa mémoire ?

Tu détournes les yeux , tu pleures , tu gémis !

M O N T E Z E.

Zamore infortuné !

Z A M O R E.

Ne suis-je plus ton fils ?

Nos tyrans ont flétri ton ame magnanime ;

Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

M O N T E Z E.

Je ne suis point coupable , & tous ces conquérans ,

Ainsi que tu le crois , ne sont point des tyrans.

Il en est que le ciel guida dans cet empire ,

Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire ;

Qui nous ont apporté de nouvelles vertus ,

Des secrets immortels , & des arts inconnus ,

La science de l'homme , un grand exemple à suivre ,

Enfin , l'art d'être heureux , de penser & de vivre.

Z A M O R E.

Que dis-tu ? quelle horreur ta bouche ose avouer ?

Alzire est leur esclave , & tu peux les louer !

M O N T E Z E.

Elle n'est point esclave.

ZAMORE.

Ah ! Montez ! ah ! mon père !

Pardonne à mes malheurs , pardonne à ma colère ;
Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels :
Oui , tu me l'as promise aux pieds des immortels ;
Ils ont reçu sa foi , son cœur n'est point parjure.

MONTEZE.

N'atteste point ces dieux , enfans de l'imposture ,
Ces fantômes affreux , que je ne connais plus ;
Sous le dieu que j'adore ils sont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi , ta religion ? quoi , la loi de nos pères ?

MONTEZE.

J'ai connu son néant , j'ai quitté ses chimères.
Puisse le Dieu des dieux , dans ce monde ignoré ,
Manifester son être à ton cœur éclairé !
Puisse-tu mieux connaître , ô malheureux Zamore !
Les vertus de l'Europe , & le Dieu qu'elle adore !

ZAMORE.

Quelles vertus ! cruel ! les tyrans de ces lieux
T'ont fait esclaves en tout , t'ont arraché tes dieux ?
Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse ?
Alzire a-t-elle encor imité ta faiblesse ?
Garde-toi...

MONTEZE.

Vas , mon cœur , ne se reproche rien ;
Je dois bénir mon sort , & pleurer sur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi , tu dois pleurer sans doute.
Prends pitié des tourmens que ton crime me coûte ;

Prends pitié de ce cœur enivré tour-à-tour
Du zèle pour mes dieux, de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire ;
Viens, conduis-moi vers elle, & qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir.
Crains de porter Zamore au dernier désespoir ;
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie...

S C E N E V.

MONTEZE, ZAMORE, gardes.

UN GARDE à *Monteze*.

SEIGNEUR, on vous attend pour la cérémonie.

M O N T E Z E.

Je vous fuis.

Z A M O R E.

Ah ! cruel, je ne te quitte pas.

Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas ?
Monteze...

M O N T E Z E.

Adieu ; crois-moi, fuis de ce lieu funeste.

Z A M O R E.

Dût m'accabler ici la colère céleste,
Je te suivrai.

M O N T E Z E.

Pardonne à mes soins paternels.

aux gardes.

Gardes, empêchez-les de me suivre aux autels.

Des payens , élevés dans les loix étrangères ,
 Pourraient de nos chrétiens profaner les mystères :
 Il ne m'appartient pas de vous donner des loix :
 Mais Gusman vous l'ordonne , & parle par ma voix.

S C E N E V I.

Z A M O R E , Américains.

QU'AI-JE entendu ? Gusman ! ô trahison ! ô rage !
 O comble des forfaits ! lâche & dernier outrage !
 Il servirait Gusman ! l'ai-je bien entendu ?
 Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu ?
 Alzire , Alzire aussi sera-t-elle coupable ?
 Aura-t-elle fucé ce poison détestable ,
 Apporté parmi nous par ces persécuteurs ,
 Qui poursuivent nos jours & corrompent nos mœurs ?
 Gusman est donc ici ? que résoudre & que faire ?

U N A M É R I C A I N .

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
 Celui qui t'a sauvé , ce vieillard vertueux ,
 Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
 Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduise.
 Sortons , allons tenter notre illustre entreprise :
 Allons tout préparer contre nos ennemis ,
 Et sur-tout n'épargnons qu'Alvarès & son fils.
 J'ai vu de ces remparts l'étrangère structure ,
 Cet art nouveau pour nous , vainqueur de la nature ;

Ces

Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airain grondans sur les remparts,
Ces pièges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnans qu'ils font, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas ! nos citoyens enchaînés en ces lieux
Servent à cimenter cet asile odieux ;
Ils dressent d'une main dans les fers avilie,
Ce siège de l'orgueil & de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs ;
Eux-mêmes ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte & de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglans,
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirans.
Partons, & revenons, sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des dieux.
Connaissions, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop long-tems fonda sur l'ignorance.

Z A M O R E.

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, & sentir mes fureurs !
Pussions-nous de Gusman punir la barbarie !
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie !
Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains, qu'il meure, & c'est assez ;
Qu'il meure... mais hélas ! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, & nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit.

Alvarès disparaît , Montez nous trahir.
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhore ;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis , quels accens remplissent ce séjour ?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour ;
J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare ;
Quelle fête , ou quel crime est-ce donc qu'il prépare ?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir ,
Si je puis vous sauver , ou s'ils nous faut périr.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE *seule.*

MANES de mon amant, j'ai donc trahi ma foi !
 C'en est fait , & Gusman règne à jamais sur moi !
 L'Océan, qui s'élève entre nos hémisphères ,
 A donc mis entre nous d'impuissantes barrières ;
 Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux ,
 Et déjà nos sermens sont écrits dans les cieux !
 O toi, qui me poursuis, ombre chère & sanglante ,
 A mes sens désolés ombre à jamais présente ,
 Cher amant , si mes pleurs, mon trouble, mes remords ,
 Peuvent percer ta tombe, & passer chez les morts ;
 Si le pouvoir d'un dieu fait survivre à sa cendre
 Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle & tendre,
 Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir ,
 Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir.
 Il fallait m'immoler aux volontés d'un père ,
 Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère,
 A tant de malheureux , aux larmes des vaincus ,
 Au soins de l'univers, hélas ! où tu n'es plus.
 Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
 Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée ;
 Souffre un joug imposé par la nécessité ;
 Permits ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

SCENE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

EH bien ! veut-on toujours ravir à ma présence
Les habitans des lieux si chers à mon enfance ?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux ,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

EMIRE.

Ah ! plutôt de Gusman redoutez la furie ,
Craignez pour ces captifs , tremblez pour la patrie.
On nous menace , on dit qu'à notre nation
Ce jour fera le jour de la destruction.
On déploie aujourd'hui l'étendart de la guerre ;
On allume ces feux enfermés sous la terre ;
On assemble déjà le sanglant tribunal ;
Montez est appelé dans ce conseil fatal ;
C'est tout ce que j'ai su.

ALZIRE.

Ciel, qui m'avez trompée !

De quel étonnement je demeure frappée !
Quoi ! presqu'entre mes bras , & du pied de l'autel ,
Gusman contre les miens lève son bras cruel !
Quoi ! j'ai fait le serment du malheur de ma vie !
Serment , qui pour jamais m'avez assujettie !
Hymen , cruel hymen ! sous quel astre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds ?



SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.
MADAME, un des captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en secret demande à se jeter.

ALZIRE.
Ah ! qu'avec assurance il peut se présenter !
Sur lui, sur ses amis, mon ame est attendrie :
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi ! faut-il qu'un seul demande à me parler ?

CEPHANE.
Il a quelques secrets, qu'il veut vous révéler.
C'est ce même guerrier, dont la main tutelaire
De Gusman votre époux sauva, dit-on, le père.

EMIRE.
Il vous cherchait, madame, & Monteze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachait à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame enveloppée,

CEPHANE.
On lisait sur son front le trouble & les douleurs.
Il vous nommait, madame, & répandait des pleurs ;
Et l'on connaît assez par ses plaintes secrettes,
Qu'il ignore, & le rang, & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.
Quel éclat, chère Emire ! & quel indigne rang !
Ce héros malheureux peut-être est de mon sang ;

De ma famille au moins il a vu la puissance ;
Peut-être de Zamore il avait connaissance.
Qui fait , si de sa perte il ne fut pas témoin ?
Il vient pour m'en parler : ah quel funeste soin !
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure ;
Il va percer mon cœur , & rouvrir ma blessure.
Mais n'importe , qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas ! dans ce palais arrosé de mes larmes ,
Je n'ai point encor eu de moment sans alarmes.

S C E N E IV.

A L Z I R E , Z A M O R E , E M I R E .

M Z A M O R E .
EST-ELLE enfin rendue ? Est-ce elle que je vois ?

A L Z I R E .

Ciel ! tels étaient ses traits , sa démarche , sa voix.

Elle tombe entre les bras de sa confidente.

Zamore ... Je succombe ; à peine je respire.

Z A M O R E .

Reconnais ton amant.

A L Z I R E .

Zamore aux pieds d'Alzire !

Est-ce une illusion ?

Z A M O R E .

Non ; je revis pour toi ;

Je réclame à tes pieds tes sermens & ta foi.

O moitié de moi-même ! idole de mon ame !

Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme,
Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés ?

A L Z I R E.

O jours ! ô doux momens d'horreur empoisonnés !
Cher & fatal objet de douleur & de joie !
Ah ! Zamore , en quel tems faut-il que je te voie ?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

Z A M O R E.

Tu gémis & me vois !

A L Z I R E.

Je t'ai revu trop tard.

Z A M O R E.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras ,
M'enlevèrent mes dieux , mon trône & tes appas.
Sais-tu que ce Gusman , ce destructeur sauvage ,
Par des tourmens sans nombre éprouva mon courage ?
Sais-tu que ton amant , à ton lit destiné ,
Chère Alzire , aux bourreaux se vit abandonné ?
Tu frémis. Tu ressens le courroux qui m'enflamme.
L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
Un dieu sans doute , un dieu , qui préside à l'amour ,
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide ;
Tu n'es point devenu Espagnole & perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux ;
Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes : vengeons-nous ; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui tu dois te venger, tu dois punir le crime ;
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu ? Quoi, tes vœux ! quoi, ta foi !

ALZIRE.

Frappe ; je suis indigne & du jour & de toi.

ZAMORE.

Ah Montez ! ah cruel ! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il osé t'apprendre une action si noire ?

Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner ?

ZAMORE.

Non, mais parle : aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien ! vois donc l'abyme où le sort nous engage :
Voi le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire !

ALZIRE.

Ce Gusman...

ZAMORE.

Grand dieu !

ALZIRE.

Ton affassin,

Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui ?

ALZIRE.

Mon père, Alvarès, ont trompé ma jeunesse ;

Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante , aux autels des chrétiens ,
Vient presque sous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté , mes dieux , mon amant , ma patrie :
Au nom de tous les trois , arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur , il vole au-devant de tes coups.

Z A M O R E.

Alzire , est-il bien vrai ? Gusman est ton époux !

A L Z I R E.

Je pourrais t'alléguer , pour affaiblir mon crime ,
De mon père sur moi le pouvoir légitime ;
L'erreur où nous étions , mes regrets , mes combats ,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas :
Que des chrétiens vainqueurs esclave infortunée ,
La douleur de ta perte à leur dieu m'a donnée ;
Que je t'aimai toujours , que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux , qui t'ont mal défendu.
Mais je ne cherche point , je ne veux point d'excuse ,
Il n'en est point pour moi , lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis , il me suffit. Je t'ai manqué de foi ;
Tranche mes jours affreux , qui ne sont plus pour toi.
Quoi ! tu ne me vois point d'un œil impitoyable ?

Z A M O R E.

Non , si je suis aimé , non , tu n'es point coupable :
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur ?

A L Z I R E.

Quand Monteze , Alvarès , peut-être un dieu vengeur ,
Nos chrétiens , ma faiblesse , au temple m'ont conduite ,
Sure de ton trépas , à cet hymen réduite ,
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels ,

J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.
 Nos peuples, nos tyrans, tous ont su que je t'aime;
 Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même;
 Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
 Je te le dis encor pour la dernière fois.

Z A M O R E.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue !
 Tu me serais ravie aussi-tôt que rendue !
 Ah ! si l'amour encor te parlait aujourd'hui !...

A L Z I R E.

O ciel ! c'est Gusman même, & son père avec lui.

S C E N E V.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, suite.

T A L V A R E S à son fils.
 Tu vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.
 à Zamore.

O toi ! jeune héros, toi par qui je respire,
 Viens, ajoute à ma joie, en cet auguste jour ;
 Viens avec mon cher fils partager mon amour.

Z A M O R E.

Qu'entends-je ? lui, Gusman ! lui, ton fils, ce barbare ?

A L Z I R E.

Ciel ! détourne les coups que ce moment prépare.

A L V A R E S.

Dans quel étonnement...

Z A M O R E.

Quoi ! le ciel a permis

Que ce vertueux père eût cet indigne fils ?

G U S M A N. à *Zamore*.

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie ?

Sais-tu bien qui je fuis ?

Z A M O R E.

Horreur de ma patrie !

Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits ,

Connais-tu bien *Zamore*, & vois-tu tes forfaits ?

G U S M A N.

Toi !

A L V A R E S.

Zamore !

Z A M O R E.

Oùi , lui-même , à qui ta barbarie

Voulut ôter l'honneur , & crut ôter la vie ;

Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux ,

Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.

Ravisseur de nos biens , tyran de notre empire ,

Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire :

Achève , & de ce fer , trésor de tes climats ,

Prévien mon bras vengeur , & prévien ton trépas.

La main , la même main , qui t'a rendu ton père ,

Dans ton sang odieux pourrait venger la terre (1) !

Et j'aurais les mortels & les dieux pour amis ,

En révéant le père , & punissant le fils.

(1) Père doit rimer avec terre , parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai , que le mot *paon* n'a jamais rimé avec *phaon* , quoique l'ortogra-

phe soit la même ; & le mot *en-core* rime très-bien avec *abhorre* , quoiqu'il n'y ait que *r* à l'un & qu'il y ait *rr* à l'autre. La poésie est faite pour l'oreille : un usage contraire ne ferait qu'une pédanterie ridicule & déraisonnable.

ALVARES à *Gusman*.

De ce discours, ô ciel, que je me sens confondre !
Vous sentez-vous coupable , & pouvez-vous répondre ?

G U S M A N.

Répondre à ce rebelle , & daigner m'avilir ,
Jusqu'à le réfuter , quand je le dois punir !
Son juste châtiment , que lui-même il prononce ,
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

A Alzire.

Madame , votre cœur doit vous instruire assez
A quel point en secret ici vous m'offensez ;
Vous , qui , sinon pour moi , du moins pour votre gloire ,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire ;
Vous , dont les pieux encor outragent votre époux ;
Vous , que j'aimais assez pour en être jaloux.

A L Z I R E.

A Gusman *A Alvarès*

Cruel ! Et vous , seigneur ! mon protecteur , son père :
A Zamore.

Toi ! jadis mon espoir en un tems plus prospère ,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié ,
Et frémissez tous trois d'horreur & de pitié.

En montrant Zamore.

Voici l'amant , l'époux , que me choisit mon père ,
Avant que je connusse un nouvel hémisphère ,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de son trépas perdit cet univers.
Je vis tomber l'empire où régnaient mes ancêtres ;
Tout changea sur la terre , & je connus des maîtres.
Mon père infortuné , plein d'ennuis & de jours ,

Au dieu que vous servez eut à la fin recours :
 C'est ce dieu des chrétiens , que devant vous j'atteste ;
 Ses autels sont témoins de mon hymen funeste ;
 C'est aux pieds de ce dieu qu'un horrible serment
 Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
 Je connais mal peut-être une loi si nouvelle ;
 Mais j'en crois ma vertu qui parle aussi haut qu'elle.
 Zamore , tu m'es cher , je t'aime , je le dois ;
 Mais après mes sermens je ne puis être à toi.
 Toi , Gusman , dont je suis l'épouse & la victime ,
 Je ne suis point à toi , cruel , après ton crime.
 Qui des deux osera se venger aujourd'hui ?
 Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui ?
 Toujours infortunée , & toujours criminelle ,
 Perfide envers Zamore , à Gusman infidelle ,
 Qui me délivrera , par un trépas heureux ,
 De la nécessité de vous trahir tous deux ?
 Gusman , du sang des miens ta main déjà rougie ,
 Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
 De l'hymen , de l'amour il faut venger les droits.
 Punis une coupable , & sois juste une fois.

G U S M A N.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence ,
 Que ma bonté trahie oppose à votre offense :
 Mais vous le demandez , & je vais vous punir ;
 Votre supplice est prêt , mon rival va périr.
 Holà , soldats.

A L Z I R E.

Cruel !

ALVARES.

Mon fils, qu'allez-vous faire ?

Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
 Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois !
 L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois !
 Ah mes fils ! de ce nom ressentez la tendresse ;
 D'un père infortuné regardez la vieillesse,
 Et du moins ...

SCENE VI.

ALVARES, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE,
 D. ALONZE, *officier Espagnol.*

ALONZE.

PARAISSÉZ, seigneur, & commandez ;
 D'armes & d'ennemis ces champs sont inondés :
 Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
 Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
 Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs,
 A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
 Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent ;
 De leurs cris redoublés les échos retentissent ;
 En bataillons ferrés ils mesurent leurs pas ,
 Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissaient pas ;
 Et ce peuple autrefois, vil fardeau de la terre,
 Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer.
 Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.

Héros de la castille , enfans de la victoire ,
Ce monde est fait pour vous , vous l'êtes pour la gloire ,
Eux pour porter vos fers , vous craindre & vous servir.

Z A M O R E ,

Mortel égal à moi , nous faits pour obéir ?

G U S M A N .

Qu'on l'entraîne.

Z A M O R E .

Ofes-tu ? tyran de l'innocence ,
Ofes-tu me punir d'une juste défense ?

Aux Espagnols qui l'entourent

Etes-vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer ?
Et teints de notre sang , faut-il vous invoquer !

G U S M A N .

Obéissez.

A L Z I R E .

Seigneur !

A L V A R E S .

Dans ton courroux sévère ,
Songe au moins , mon cher fils , qu'il a sauvé ton père.

G U S M A N .

Seigneur , je songe à vaincre , & je l'appris de vous ;
J'y vole , adieu.



SCENE VII.

ALVARES, ALZIRE.

*ALZIRE se jetant à genoux.***S**EIGNEUR, j'embrasse vos genoux.

C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vengez, seigneur, vengez, sur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie;
Hélas ! peut-on deux fois se donner dans sa vie ?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour :
Zamore est vertueux ; vous lui devez le jour.
Pardonnez... ; je succombe à ma douleur mortelle.

ALVARES.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore & toi ; je ferai ton appui ;
Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille :
Non, tu n'es plus à toi ; fais mon sang, fais ma fille ;
Gusman fut inhumain, je le fais, j'en frémiss ;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils ;
Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas, que n'êtes-vous le père de Zamore ?

Fin du troisième acte.

ACTE

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

A L V A R E S , G U S M A N.

MÉRITEZ donc, mon fils, un si grand avantage.
 Vous avez triomphé du nombre & du courage;
 Et de tous les vengeurs de ce triste univers,
 Une moitié n'est plus, & l'autre est dans vos fers.
 Ah! n'ensanglantez point le prix de la victoire,
 Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
 Je vais sur les vaincus étendant mes secours,
 Consoler leur misère, & veiller sur leurs jours.
 Vous, songez cependant qu'un père vous implore;
 Soyez homme & chrétien, pardonnez à Zamore.
 Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs?
 Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

G U S M A N.

Ah! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie:
 Mais laissez un champ libre à ma juste furie:
 Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
 Comment lui pardonner? le barbare est aimé.

A L V A R E S.

Il en est plus à plaindre.

G U S M A N

A plaindre ! lui , mon père !

Ah ! qu'on me plaigne ainsi , la mort me sera chère.

A L V A R E S.

Quoi , vous joignez encor à cet ardent courroux
La fureur des soupçons , ce tourment des jaloux ?

G U S M A N.

Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie ?
Quoi ! ce juste transport dont mon ame est saisie,
Ce triste sentiment plein de honte & d'horreur ,
Si légitime en moi , trouve en vous un censeur !
Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée !

A L V A R E S.

Mélez moins d'amertume à votre destinée ;
Alzire a des vertus , & loin de les aigrir ,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conserve la rudesse ;
Il résiste à la force , il cède à la souplesse ,
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

G U S M A N.

Moi que je flatte encor l'orgueil de sa beauté ?
Que sous un front serein déguisant mon outrage ,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage ?
Ne devriez-vous pas , de mon honneur jaloux ,
Au-lieu de le blâmer , partager mon courroux ?
J'ai déjà trop rougi d'épouser une esclave ,
Qui m'ose dédaigner , qui me hait , qui me brave ,
Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur ,
Et que j'aime , en un mot , pour comble de malheur.

ALVARES.

Ne vous repentez point d'un amour légitime :
Mais fachez le régler ; tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien,
Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN.

Eh ! que pourrait un fils refuser à son père ?
Je veux bien pour un tems suspendre ma colère ;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVARES.

Je ne veux que du tems.

Il sort.

GUSMAN *seul.*

Quoi n'être point vengé ?

Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés !
Que vois-je ! Alzire ! ô ciel !

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'EST moi, c'est ton épouse ;
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse ,
Qui n'a pu te chérir , qui t'a dû révérer ,
Qui te plaint , qui t'outrage , & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur , soit faiblesse ,

M ij

Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse :
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner : ton épouse a l'audace
De s'adresser à toi pour demander sa grace.
J'ai cru que Dom Gusman, tout fier, tout rigoureux ;
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense :
Une telle vertu séduirait plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau tu vas changer la mienne ;
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage ;
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs ;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple & formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure :
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

G U S M A N.

Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les loix, connaissez-les, madame.
Etudiez nos mœurs, avant de les blâmer.
Ces mœurs sont vos devoirs ; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée ;

De vous respecter plus, & de n'oser jamais
 Me prononcer le nom d'un rival que je hais ;
 D'en rougir la première , d'attendre en silence
 Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
 Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux ,
 S'il peut vous pardonner , est assez généreux.
 Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible ,
 Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

S C E N E I I I.

A L Z I R E , E M I R E.

V OUS voyez qu'il vous aime , on pourrait l'attendrir.

A L Z I R E.

S'il m'aime, il est jaloux ; Zamore va périr :
 J'affaïnais Zamore en demandant sa vie.
 Ah ! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux servie ?
 Pourras-tu le sauver ? Vivra-t-il loin de moi ?
 Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

E M I R E.

L'or qui les séduit tous vient d'éblouir sa vue.
 Sa foi , n'en doutez point , sa main vous est vendue.

A L Z I R E.

Ainsi, graces aux cieus, ces métaux détestés
 Ne servent pas toujours à nos calamités.
 Ah ! ne perds point de tems : tu balances encore !

E M I R E.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore ?

Alvarés aurait-il assez peu de crédit ?
Et le conseil enfin

A L Z I R E .

Je crains tout : il suffit.

Tu vois de ces tyrans la fureur despotique ,
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique ,
Qu'ils en sont nés les rois ; & Zamore à leurs yeux ,
Tout souverain qu'il fût , n'est qu'un séditieux .
Conseil de meurtriers ! Gusman ! peuple barbare !
Je préviendrai les coups que votre main prépare .
Ce soldat ne vient point : qu'il tarde à m'obéir !

E M I R E .

Madame , avec Zamore il va bientôt venir ;
Il court à la prison . Déjà la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre .
Fatigués de carnage & de sang enivrés ,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés .

A L Z I R E .

Allons , que ce soldat nous conduise à la porte :
Qu'on ouvre la prison , que l'innocence en sorte .

E M I R E .

Il vous prévient déjà ; Céphane le conduit :
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit ,
Votre gloire est perdue , & cette honte extrême

A L Z I R E .

Va , la honte serait de trahir ce que j'aime .
Cet honneur étranger , parmi nous inconnu ,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu :
C'est l'amour de la gloire , & non de la justice ,
La crainte du reproche , & non celle du vice .

Je fus instruite , Emire , en ce grossier climat ,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur , & c'est lui qui m'ordonne
De sauver un héros que le ciel abandonne.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE, un soldat.

ALZIRE.
TOUT est perdu pour toi ; tes tyrans sont vainqueurs :
Ton supplice est tout prêt : si tu ne fuis , tu meurs.
Pars , ne perds point de tems , prend ce soldat pour guide.
Trompons des meurtriers l'espérance homicide ;
Tu vois mon désespoir , & mon saisissement.
C'est à toi d'épargner la mort à mon amant ,
Un crime à mon époux , & des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle , & la nuit te seconde ;
Prends pitié de ton sort , & laisse-moi le mien.

ZAMORE.
Esclave d'un barbare , épouse d'un chrétien ,
Toi qui m'as tant aimé , tu m'ordonnes de vivre !
Eh bien , j'obéirai : mais oses-tu me suivre ?
Sans trône , sans secours , au comble du malheur ,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadème.

ALZIRE.
Ah ! qu'était-il sans toi ? qu'ai-je aimé que toi-même ?
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers ?
Mon ame va te suivre au fond de tes déserts.

Je vais seule en ces lieux , où l'horreur me consume ,
Languir dans les regrets , sécher dans l'amertume ,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi ,
D'être au pouvoir d'un autre , & de brûler pour toi.
Pars , emporte avec toi mon bonheur & ma vie ;
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant ensemble & ma gloire à sauver.
Tous deux me sont sacrés ; je les veux conserver.

Z A M O R E .

Ta gloire ! Quelle est donc cette gloire inconnue ?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue ?
Quoi ces affreux sermens , qu'on vient de te dicter ,
Quoi ! ce temple chrétien que tu dois détester ,
Ce Dieu , ce destructeur des dieux de mes ancêtres ,
T'arrachent à Zamore , & te donnent des maîtres ?

A L Z I R E .

J'ai promis ; il suffit : il n'importe à quel dieu.

Z A M O R E .

Ta promesse est un crime ; elle est ma perte ; adieu.
Périssent tes sermens , & le Dieu que j'abhorre !

A L Z I R E .

Arrête. Quels adieux , arrête cher Zamore !

Z A M O R E .

Gusman est ton époux !

A L Z I R E .

Plains-moi , sans m'outrager.

Z A M O R E .

Songe à nos premiers nœuds.

A L Z I R E .

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non , tu trahis , cruelle , un feu si légitime.

ALZIRE.

Non ; je t'aime à jamais ; & c'est un nouveau crime.

Laisse-moi mourir seule : ôte-toi de ces lieux.

Quel désespoir horrible étincelle en tes yeux ?

Zamore

ZAMORE.

C'en est fait.

ALZIRE.

Où vas-tu ?

ZAMORE.

Mon courage

De cette liberté va faire un digne usage.

ALZIRE.

Tu n'en saurais douter , je péris si tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs ?

Laisse-moi , l'heure fuit , le jour vient , le tems presse :

Soldat , guide mes pas.

SCENE V.

ALZIRE , EMIRE.

ALZIRE.

JE succombe , il me laisse :

Il part , que va-t-il faire ! O moment plein d'effroi !

Gusman ! Quoi c'est donc lui que j'ai quitté pour toi !

Emire , suis tes pas , vole , & reviens m'instruire ,
S'il est en sûreté , s'il faut que je respire .

Va voir si ce soldat nous sert ou nous trahit .

(*Emire sort.*)

Un noir pressentiment m'afflige & me saisit ;
Ce jour , ce jour pour moi ne peut être qu'horrible .
O toi ! Dieu des chrétiens , Dieu vainqueur & terrible !
Je connais peu tes loix . Ta main du haut des cieux
Perce à peine un nuage épais sur mes yeux ;
Mais si je suis à toi , si mon amour t'offense ,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance .
Grand Dieu ! conduis Zamore au milieu des déserts ;
Ne ferais-tu le Dieu que d'un autre univers ?
Les seuls Européens sont-ils nés pour te plaire ?
Es-tu tyran d'un monde , & de l'autre le père ?
Les vainqueurs , les vaincus , tous ces faibles humains ,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains .
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée ?
J'entends nommer Zamore . O ciel ! on m'a trompée .
Le bruit redouble ; on vient . Ah ! Zamore est perdu .

S C E N E V I .

A L Z I R E , E M I R E .

A L Z I R E .
CHERE Emire , est-ce toi ? qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vu ?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible .

E M I R E .

Ah ! n'espérez plus rien : sa perte est infaillible .

Des armes du soldat, qui conduisait ses pas,
 Il a couvert son front, il a chargé son bras.
 Il s'éloigne : à l'instant, le soldat prend la fuite ;
 Votre amant au palais court & se précipite.
 Je le suis en tremblant, parmi nos ennemis,
 Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
 Dans l'horreur de la nuit, des morts & du silence.
 Au palais de Gusman, je le vois qui s'avance :
 Je l'appellais en vain de la voix & des yeux :
 Il m'échappe, & soudain j'entends des cris affreux ;
 J'entends dire, qu'il meure, on court, on vole aux armes.
 Retirez-vous, madame, & fuyez tant d'alarmes :
 Rentrez.

ALZIRE.

Ah ! chère Emire, allons le secourir.

EMIRE.

Que pouvez-vous, madame, ô ciel !

ALZIRE.

Je peux mourir.

SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, D. ALONZE, gardes.

ALONZE.

A MES ordres secrets, madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

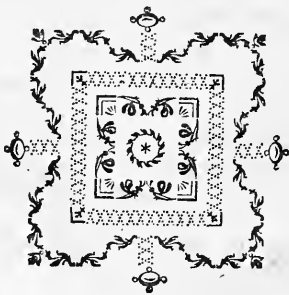
Que me dis-tu, barbare, & que viens-tu m'apprendre ?
 Qu'est devenu Zamore ?

A L O N G E .

En ce moment affreux ,
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me suivre.

A L Z I R E .

O fort ! ô vengeance trop forte ?
Cruels , quoi , ce n'est point la mort que l'on m'apporte ?
Quoi Zamore n'est plus ! & je n'ai que des fers !
Tu gémis , & tes yeux de larmes sont couverts !
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine ?
Viens , si la mort m'attend , viens , j'obéis sans peine.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE, gardes.

ALZIRE.

PREPAREZ-vous pour moi vos supplicès cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels ?
Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes destins affreux flotter l'incertitude ?
On m'arrête, on me garde, on ne s'informe pas,
Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes gardes pâlisent.
Tout s'émeut à ce nom ; ces monstres en frémissent.

SCENE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH mon père !

MONTEZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits.

Voilà de ton amour les exécrables fruits.

Hélas ! nous demandions la grace de Zamore ;

Alvarès avec moi daignait parler encore :

Un foldat à l'inftant fe préfente à nos yeux ;
C'était Zamore même , égaré , furieux.
Par ce déguifement la vue étoit trompée ;
A peine entre fes mains j'apperçois une épée.
Entrer , voler vers nous , s'élançer fur Guſman ,
L'attaquer , le frapper , n'eſt pour lui qu'un moment.
Le ſang de ton époux rejaillit ſur ton père.
Zamore au même inſtant dépouillant ſa colère ,
Tombe aux pieds d'Alvarès , & tranquille , ſoumis ,
Lui préſentant ce fer , teint du ſang de ſon fils ,
J'ai fait ce que j'ai dû , j'ai vengé mon injure ,
Fais ton devoir , dit-il , & venge la nature.
Alors il ſe proſterne , attendant le trépas.
Le père tout ſanglant ſe jette entre mes bras ;
Tout ſe réveille , on court , on s'avance , on s'écrie ,
On vole à ton époux , on rappelle ſa vie ;
On arrête ſon ſang , on preſſe le ſecours
De cet art inventé pour conſerver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton ſupplice.
Du meurtre de ſon maître il te croit la complice...

A L Z I R E .

Vous pourriez !...

M O N T E Z E .

Non , mon cœur ne t'en ſoupçonne pas.
Non , le tien n'eſt pas fait pour de tels attentats ;
Capable d'une erreur , il ne l'eſt point d'un crime ;
Tes yeux s'étoient fermés ſur le bord de l'abyme.
Je le ſouhaite ainſi , je le crois , cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner ; tu vas perdre la vie

Dans l'horreur du supplice & dans l'ignominie;
Et je retourne enfin, par un dernier effort ,
Demander au conseil & ta grace & ma mort.

A L Z I R E.

Ma grace ! à mes tyrans ! les prier ! vous , mon père ?
Osez vivre & m'aimer , c'est ma seule prière.
Je plains Gusman ; son sort a trop de cruauté :
Et je le plains sur-tout de l'avoir mérité.
Pour Zamore il n'a fait que venger son outrage ;
Je ne peux excuser ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver , je ne m'en défends pas.
Il mourra Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

M O N T E Z E.

O ciel ! inspire-moi : j'implore ta clémence.

Il sort.

S C E N E I I I.

A L Z I R E *seule.*

O Ciel ! anéanti ma fatale existence.
Quoi , ce Dieu que je fers me laisse sans secours !
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours.
Ah ! j'ai quitté des dieux , dont la bonté facile
Me permettait la mort , la mort mon seul asile.
Eh , quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux ,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
Quoi , du calice amer d'un malheur si durable
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable ?
Ce corps vil & mortel est-il donc si sacré ,
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré ?

Ce peuple de vainqueurs armé de son tonnerre ,
 A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre ?
 D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc ?
 Et moi je ne pourrai disposer de mon sang ?
 Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
 Ce que sur l'univers il permet à sa rage ?
 Zamore va mourir dans des tourmens affreux ,
 Barbares !

S C E N E I V .

Z A M O R E enchainé , A L Z I R E , gardes.

C Z A M O R E .
 'EST ici qu'il faut périr tous deux.

Sous l'horrible appareil de sa fausse justice ,
 Un tribunal de sang te condamne au supplice.
 Gusman respire encor ; mon bras désespéré
 N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré.
 Il vit pour achever le malheur de Zamore ;
 Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore ;
 Nous périrons ensemble à ses yeux expirans ;
 Il va goûter encor le plaisir des tyrans.
 Alvarès doit ici prononcer de sa bouche
 L'abominable arrêt de ce conseil farouche.
 C'est moi qui t'ai perdue ; & tu péris pour moi.

A L Z I R E .

Va , je ne me plains plus ; je mourrai près de toi.
 Tu m'aimes , c'est assez ; béni ma destinée ,
 Béni le coup affreux qui rompt mon hyménée :

Songe

Songe que ce moment , où je vais chez les morts ,
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
Libre par mon supplice , à moi-même rendue ,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.
L'appareil de la mort élevé pour nous deux ,
Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers vœux.
C'est-là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume , en ce funeste sort ,
C'est d'entendre Alvarès prononcer notre mort.

Z A M O R E.

Ah ! le voici ; les pleurs inondent son visage.

A L Z I R E.

Qui de nous trois , ô ciel , a reçu plus d'outrage ?
Et que d'infortunés le sort assemble ici !

S C E N E V.

ALZIRE , ZAMORE , ALVARES , gardes.

Z A M O R E.

J'ATTENDS la mort de toi ; le ciel le veut ainsi ;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre ;
Parle sans te troubler , comme je vais t'entendre ;
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts ,
L'assassin de ton fils , & l'ami d'Alvarès.
Mais que t'a fait Alzire ? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie ?
Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur :
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur ?

Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste !
Dans le sang innocent ta main va se baigner !

A L Z I R E .

Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner.
Epouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre ,
Que loin de le trahir je l'aurais su défendre.
J'ai respecté ton fils, & ce cœur gémissant
Lui conserva sa foi, même en le haïssant.
Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta seule opinion fera ma renommée.
Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien ,
Je dédaigne le reste, & ne demande rien.
Zamore va mourir , il faut bien que je meure ;
C'est tout ce que j'attends, & c'est toi que je pleure.

A L V A R E S .

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse & d'horreur !
L'assassin de mon fils est mon libérateur.
Zamore ! ... oui , je te dois des jours que je déteste ;
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste ...
Je suis père, mais homme ; & malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
La voix de tes bienfaits est encor entendue.

Et toi qui fus ma fille , & que dans nos malheurs ,
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs ,
Va, ton père est bien loin de joindre à ses souffrances
Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois , par des coups inouis ,
Et mon libérateur , & ma fille , & mon fils.

Le conseil vous condamne : il a dans sa colère
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
Je n'ai point refusé ce ministère affreux . . .
Et je viens le remplir, pour vous sauver tous deux.
Zamore , tu peux tout.

Z A M O R E

Je peux sauver Alzire ?

Ah , parle , que faut-il ?

A L V A R E S.

Croire un dieu qui m'inspire.

Tu peux changer d'un mot & son sort & le tien ;
Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.
Cette loi , que n'a guère un saint zèle a dictée ,
Du ciel en ta faveur y semble être apportée.
Le dieu qui nous apprend lui-même à pardonner ,
De son ombre à nos yeux saura t'environner :
Tu vas des Espagnols arrêter la colère ;
Ton sang sacré pour eux est le sang de leur frère :
Les traits de la vengeance , en leurs mains suspendus ,
Sur Alzire & sur toi ne se tourneront plus.
Je réponds de sa vie , ainsi que de la tienne ;
Zamore , c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette faible voix ;
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel ; pour me payer du sang dont tu me prives ,
Un père infortuné demande que tu vives .
Rends-toi chrétien comme elle , accorde-moi ce prix
De ses jours , & des tiens , & du sang de mon fils.

Z A M O R E à Alzire.

Alzire , jusques-là chérirons-nous la vie ?

La rachéterions-nous par mon ignominie ?
Quitterai-je mes dieux pour le dieu de Gusman ?

A Alvarès.

Et toi , plus que ton fils feras-tu mon tyran ?
Tu veux qu'Alzire meure , ou que je vive en traître !
Ah ! lorsque de tes jours je me suis vu le maître ,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix ,
Parle , aurais-tu quitté les dieux de ton pays ?

A L V A R E S .

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce dieu , seul être que j'adore ,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien ,
Tout aveugle qu'il est , digne d'être chrétien.

Z A M O R E .

Dieux ! quel genre inoui de trouble & de supplice ;
Entre quels attentats faut-il que je choisisse ?

A Alzire.

Il s'agit de tes jours : il s'agit de mes dieux.
Toi , qui m'oses aimer , ose juger entr'eux.
Je m'en remets à toi ; mon cœur se flatte encore ,
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

A L Z I R E .

Ecoute. Tu fais trop qu'un père infortuné
Disposa de ce cœur , que je t'avais donné ;
Je reconnus son dieu : tu peux de ma jeunesse
Accuser , si tu veux , l'erreur ou la faiblesse.
Mais des loix des chrétiens mon esprit enchanté ,
Vit chez eux , ou du moins , crut voir la vérité ;
Et ma bouche abjurant les dieux de ma patrie ,
Par mon ame en secret ne fut point démentie.

Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans son cœur ,
C'est le crime d'un lâche , & non pas une erreur :
C'est trahir à la fois , sous un masque hypocrite ,
Et le dieu qu'on préfère , & le dieu que l'on quitte :
C'est mentir au ciel même , à l'univers , à foi.
Mourons , mais en mourant fois digne encor de moi ;
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle ,
Ta probité te parle , il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponse : il vaut mieux expirer ,
Et mourir avec toi , que se déshonorer.

ALVARES.

Cruel , ainsi tous deux vous voulez votre perte !
Vous bravez ma bonté , qui vous était offerte.
Ecoutez , le tems presse : & ces lugubres cris.....

SCÈNE VI.

ALVARES , ZAMORE , ALZIRE , ALONZE ,
Américains , Espagnols.

ALONZE.

ON amène à vos yeux votre malheureux fils.
Seigneur , entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait , une troupe en furie ,
S'empresant près de lui , vient se rassasier
Du sang de son épouse & de son meurtrier.

SCENE DERNIERE.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE,
Américains, soldats.

CRUELS, sauvez Alzire, & pressez mon supplice.

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVARES.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur !

ZAMORE à *Gusman*.

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur ?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore ;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN à *Zamore*.

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :
Je dois un autre exemple, & je viens le donner.

A Alvarès.

Le ciel qui veut ma mort, & qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment, m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs ; le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire.
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait jusqu'au moment, qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre : il est juste : & ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie,
Le bonheur m'aveugla, l'amour m'a détrompé :

Je pardonne à la main par qui dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux ; seul j'y commande encore :
Seul je puis faire grâce , & la fais à Zamore.
Vis , superbe ennemi , sois libre , & te souviens ,
Quel fut & le devoir , & la mort d'un chrétien.

A Montezé qui se jette à ses pieds.

Montezé , Américains , qui futes mes victimes ,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique , apprenez à ses rois ,
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des loix.

A Zamore.

Des dieux , que nous servons , connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance ;
Et le mien , quand ton bras vient de m'assassiner ,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

A L V A R E S.

Ah , mon fils ! tes vertus égalent ton courage.

A L Z I R E.

Quel changement , grand dieu ! quel étonnant langage !

Z A M O R E.

Quoi , tu veux me forcer moi-même au repentir !

G U S M A N.

Je veux plus , je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée ,
Et par mes cruautés , & par mon hyménée.
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez sans me hair , gouvernez vos états ,
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire ,
De mon nom , s'il se peut , bénissez la mémoire.

A Alvarès.

Daignez servir de père à ces époux heureux :

Que du ciel par vos soins le jour luise sur eux !
Aux clartés des chrétiens si son ame est ouverte ,
Zamore est votre fils , & répare ma perte.

Z A M O R E .

Je demeure immobile , égaré , confondu ;
Quoi donc , les vrais chrétiens auraient tant de vertu !
Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême ,
Je commence à le croire , & la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié , la constance , la foi ;
Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi :
Tant de vertu m'accable , & son charme m'attire.
Honteux d'être vengé , je t'aime & je t'admire.

Il se jette à ses pieds.

A L Z I R E ,

Seigneur , en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire en ce moment voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore & vous mon ame déchirée ,
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable , & mes tristes erreurs...

G U S M A N .

Tout vous est pardonné , puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois , approchez-vous mon père ,
Vivez long-tems heureux , qu'Alzire vous soit chère.
Zamore , sois chrétien ; je suis content , je meurs.

A L V A R E S à Monteze.

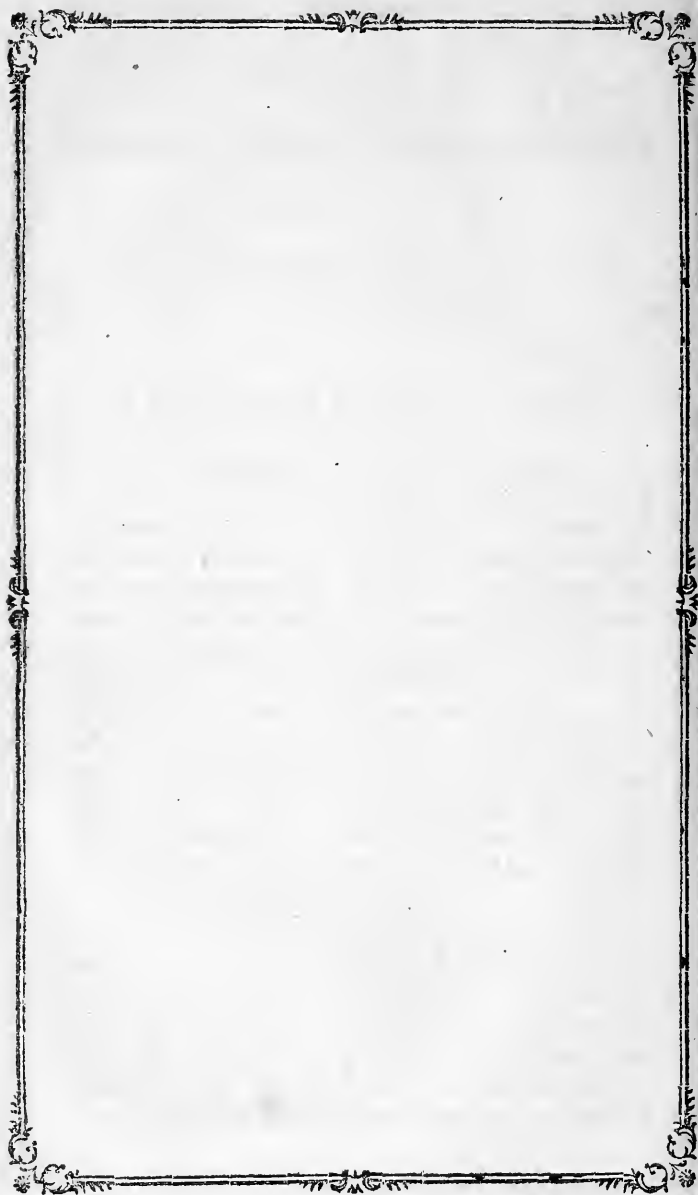
Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet , s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu , qui frappe & qui pardonne.

Fin du cinquième & dernier acte.

M É R O P E ,

T R A G É D I E .

Représentée en 1743 , le 20 Février.



L E T T R E

DU PERE DE TOURNEMINE ,

J É S U I T E ,

A U P E R E B R U M O Y ,

sur la tragédie de MEROPE.

JE vous renvoie, mon révérend père, *Mérove*, ce matin à huit heures. Vous vouliez l'avoir dès hier au soir ; j'ai pris le tems de la lire avec attention. Quelques succès que lui donne le goût inconstant de Paris, elle passera jusqu'à la postérité, comme une de nos tragédies les plus parfaites, comme un modèle de tragédie. *Aristote*, ce sage législateur du théâtre, a mis ce sujet au premier rang des sujets tragiques. *Euripide* l'avait traité ; & nous apprenons d'*Aristote*, que toutes les fois qu'on représentait sur le théâtre de l'ingénieuse Athènes le *Cresphonte* d'*Euripide*, ce peuple accoutumé aux chefs-d'œuvres tragiques, était frappé, saisi, transporté d'une émotion extraordinaire. Si le goût de Paris ne s'accorde pas avec celui d'Athènes, Paris aura tort sans doute. Le *Cresphonte* d'*Euripide* est perdu : Monsieur de *Voltaire* nous le rend. Vous, mon père, qui nous avez donné en français *Euripide*, tel qu'il charmait la Grèce, avez reconnu dans la *Mérove* de notre

illustre ami , la simplicité , le naturel , le pathétique d'*Euripide*. Monsieur de *Voltaire* a conservé la simplicité du sujet ; il l'a débarrassé non-seulement d'épisodes superflus , mais encor de scènes inutiles. Le péril d'*Egiste* occupe seul le théâtre. L'intérêt croît de scène en scène jusqu'au dénouement , dont la surprise est ménagée , préparée avec beaucoup d'art. On l'attend du petit-fils d'*Alcide*. Tout se passe sur le théâtre comme il se passa dans Mésène. Les coups de théâtre ne sont point des situations forcées , dont le merveilleux choque la vraisemblance ; ils naissent du sujet ; c'est l'événement historique vivement représenté. Peut-on n'être pas touché , enlevé , dans la scène où *Narbas* arrive au moment que *Mérope* va immoler son fils qu'elle croit venger ? Dans la scène où elle ne peut sauver son fils d'une mort inévitable qu'en le faisant connaître au tyran ? Le cinquième acte égale ou surpasse le peu de cinquièmes actes excellens qu'on a vus sur le théâtre. Tout se passe hors du théâtre ; & l'auteur a transporté , ce semble , toute l'action sur le théâtre avec un art admirable. La narration d'*Isménie* n'est pas de ces narrations étudiées , hors d'œuvre , où l'esprit brille à contretems , qui ralentissent l'action , qui dégénèrent en fadeur ; elle est toute action. Le trouble d'*Isménie* peint le tumulte qu'elle raconte. Je ne parle point de la versification ; le poète , admirable versificateur , s'est surpassé ; jamais sa versification ne fut plus belle & plus claire. Tous ceux qu'un zèle raisonnable anime contre la corruption des mœurs , qui souhaitent la réformation du théâtre , qui voudraient qu'imitateurs

exacts des Grecs, que nous avons surpassé dans plusieurs perfections de la poésie dramatique, nous eussions plus de soin d'atteindre à sa véritable fin, de rendre le théâtre, comme il peut l'être, une école des mœurs : tous ceux qui pensent si raisonnablement doivent être charmés de voir un aussi grand poète, un poète aussi accrédité que le fameux *Voltaire*, donner une tragédie sans amour.

Il n'a point hasardé imprudemment une entreprise si utile : aux sentimens de l'amour, il substitue des sentimens vertueux qui n'ont pas moins de force. Quelque prévenu qu'on soit pour les tragédies dont l'amour forme l'intrigue, il est cependant vrai, (& nous l'avons souvent remarqué,) que les tragédies qui ont le plus réussi ne doivent pas leurs succès aux scènes amoureuses. Au contraire, tous les connaisseurs habiles soutiennent que la galanterie romanesque a dégradé notre théâtre, & aussi nos meilleurs poètes. Le grand *Corneille* l'a senti : il souffrait avec peine la servitude où le réduisait le mauvais goût dominant : n'osant encore bannir du théâtre l'amour, il en a banni l'amour heureux ; il ne lui a permis ni bassesse ni faiblesse ; il l'a élevé jusqu'à l'héroïsme, aimant mieux passer le naturel, que de s'abaisser à un naturel trop tendre & contagieux.

Voilà, mon révérend père, le jugement que votre illustre ami demande ; je l'ai écrit à la hâte, c'est une preuve de ma déférence ; mais l'amitié paternelle, qui m'attache

à lui depuis son enfance , ne m'a point aveuglé.
Faites passer jusqu'à lui ce que je vous écris.
J'ai l'honneur d'être avec les sentimens que
vous connaissez , mon cher ami , mon cher
fils , la gloire de votre père entièrement à
vous ,

Tournemine , jésuite.

Ce vingt-trois de décembre 1738.



L E T T R E

A MONSIEUR LE MARQUIS
S C I P I O N M A F F E I ,
AUTEUR DE LA MÉROPE ITALIENNE ,

& de beaucoup d'autres ouvrages célèbres.

M O N S I E U R ,

C EUX dont les Italiens modernes , & les autres peuples , ont presque tout appris , les Grecs & les Romains adressaient leurs ouvrages , sans la vaine formule d'un compliment , à leurs amis & aux maîtres de l'art. C'est à ces titres que je vous dois l'hommage de la *Méropé* française.

Les Italiens , qui ont été les restaurateurs de presque tous les beaux-arts , & les inventeurs de quelques-uns , furent les premiers qui sous les yeux de *Léon X.* firent renaître la tragédie ; & vous êtes le premier , monsieur , qui dans ce siècle où l'art des *Sophocles* commençait à être amolli par des intrigues d'amour , souvent étrangères au sujet , ou avili par d'indignes bouffonneries qui déshonoraient le goût de votre ingénieuse nation ; vous êtes le premier , dis-je , qui avez eu le courage & le talent de donner une tra-

gédie sans galanterie , une tragédie digne des beaux jours d'Athènes , dans laquelle l'amour d'une mère fait toute l'intrigue , & où le plus tendre intérêt naît de la vertu la plus pure.

La France se glorifie d'*Athalie* : c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre ; c'est celui de la poésie , c'est de toutes les pièces qu'on joue , la seule où l'amour ne soit pas introduit ; mais aussi elle est soutenue par la pompe de la religion , & par cette majesté de l'éloquence des prophètes. Vous n'avez point eu cette ressource , & cependant vous avez fourni cette longue carrière de cinq actes , qui est si prodigieusement difficile à remplir sans épisodes.

J'avoue que votre sujet me paraît beaucoup plus intéressant & plus tragique que celui d'*Athalie* ; & si notre admirable *Racine* a mis plus d'art , de poésie & de grandeur dans son chef-d'œuvre , je ne doute pas que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le précepteur d'*Alexandre* , (il faut de tels précepteurs aux rois ,) *Aristote* , cet esprit si étendu , si juste & si éclairé dans les choses qui étaient alors à la portée de l'esprit humain , *Aristote* , dans sa poétique immortelle , ne balance pas à dire que la reconnaissance de *Mérope* & de son fils étaient le moment le plus intéressant de toute la scène grecque. Il donnait à ce coup de théâtre la préférence sur toutes les autres. *Plutarque* dit que les Grecs , ce peuple si sensible , frémissaient de crainte que le vieillard , qui devait arrêter le bras de *Mérope* , n'arrivât pas assez tôt. Cette pièce , qu'on jouait de son tems , & dont il nous reste très-peu de fragmens , lui paraissait la plus touchante de toutes les tragédies d'*Euripide* ;

pide; mais ce n'était pas seulement le choix du sujet qui fit le grand succès d'*Euripide*, quoiqu'en tout genre le choix soit beaucoup.

Il a été traité plusieurs fois en France, mais sans succès; peut-être les auteurs voulurent charger ce sujet si simple d'ornemens étrangers. C'était la *Vénus* toute nue de *Praxitèle*, qu'ils cherchaient à couvrir de clinquant. Il faut toujours beaucoup de tems aux hommes pour leur apprendre qu'en tout ce qui est grand on doit revenir au naturel & au simple.

En 1641, lorsque le théâtre commençait à fleurir en France, & à s'élever même fort au-dessus de celui de la Grèce, par le génie de *P. Corneille*, le cardinal de *Richelieu*, qui cherchait toute sorte de gloire, & qui avait fait bâtir la salle des spectacles du palais-royal, pour y représenter des pièces dont il avait fourni le dessein, y fit jouer une *Méropé* sous le nom de *Téléphonte*. Le plan est, à ce qu'on croit, entièrement de lui. Il y avait une centaine de vers de sa façon; le reste était de *Colletet*, de *Bois-Robert*, de *Desmarêts* & de *Chapelain*; mais toute la puissance du cardinal de *Richelieu* ne pouvait donner à ces écrivains le génie qui leur manquait. Il n'avait peut-être pas lui-même celui du théâtre, quoiqu'il en eût le goût; & tout ce qu'il pouvait & devait faire, c'était d'encourager le grand *Corneille*.

M. Gilbert, résident de la célèbre reine *Christine*, donna en 1743 sa *Méropé*, aujourd'hui non moins connue que l'autre. *Jean de la Chapelle*, de l'académie française, auteur d'une

Cléopâtre, jouée avec quelque succès, fit représenter la *Mérope* en 1683. Il ne manqua pas de remplir sa pièce d'un épisode d'amour. Il se plaint d'ailleurs, dans la préface, de ce qu'on lui reprochait trop de merveilleux. Il se trompait; ce n'était pas ce merveilleux qui avait fait tomber son ouvrage; c'était en effet le défaut de génie, & la froideur de la versification: car voilà le grand point, voilà le vice capital qui fait périr tant de poèmes. L'art d'être éloquent en vers est de tous les arts le plus difficile & le plus rare. On trouvera mille génies qui sauront arranger un ouvrage, & le versifier d'une manière commune; mais le traiter en vrais poètes, c'est un talent qui est donné à trois ou quatre hommes sur la terre.

Au mois de Décembre 1701, M. de la Grange fit jouer son *Amasis*, qui n'est autre chose que le sujet de *Mérope*, sous d'autres noms: la galanterie règne aussi dans cette pièce, & il y a beaucoup plus d'incidens merveilleux que dans celle de *la Chapelle*; mais aussi elle est conduite avec plus d'art, plus de génie, plus d'intérêt; elle est écrite avec plus de chaleur & de force, cependant elle n'eût pas d'abord un succès éclatant, & *habent sua fata libelli*. Mais depuis elle a été rejouée avec de très-grands applaudissemens, & c'est une des pièces dont la représentation a fait le plus de plaisir au public.

Avant & après *Amasis*, nous avons eu beaucoup de tragédies sur des sujets à-peu-près semblables, dans lesquels une mère va venger la mort de son fils sur son propre fils même, & le

reconnaît dans l'instant qu'elle va le tuer. Nous étions même accoutumés à voir sur notre théâtre cette situation frappante, mais rarement vraisemblable, dans laquelle un personnage vient un poignard à la main pour tuer son ennemi, tandis qu'un autre personnage arrive dans l'instant même, & lui arrache le poignard. Ce coup de théâtre avait fait réussir, du moins pour un tems, le *Camma* de *Thomas Corneille*.

Mais de toutes les pièces dont je vous parle, il n'y en a aucune qui ne soit chargée d'un petit épisode d'amour, ou plutôt de galanterie, car il faut que tout se plie au goût dominant. Et ne croyez pas, monsieur, que cette malheureuse coutume, d'accabler nos tragédies d'un épisode inutile de galanterie, soit due à *Racine*, comme on le lui reproche en Italie. C'est lui, au contraire, qui a fait ce qu'il a pu pour réformer en cela le goût de la nation. Jamais chez lui la passion de l'amour n'est épisodique; elle est le fondement de toutes les pièces: elle en forme le principal intérêt. C'est la passion la plus théatrale de toutes, la plus fertile en sentimens, la plus variée: elle doit être l'ame d'un ouvrage de théâtre, ou en être entièrement bannie. Si l'amour n'est pas tragique, il est insipide; & s'il est tragique, il doit régner seul. Il n'est pas fait pour la seconde place. C'est *Rotrou*, c'est le grand *Corneille* même, il le faut avouer, qui en créant notre théâtre l'ont presque toujours défiguré par ces amours de commande, par ces intrigues galantes, qui n'étant point de vraies passions, ne sont point dignes du théâtre; & si vous deman-

O ij

dez pourquoi on joue si peu de pièces de *Pierre Corneille*, n'en cherchez point ailleurs la raison; c'est que dans la tragédie d'*Othon*,

Othon à la princesse a fait un compliment,
Plus en homme d'esprit qu'en véritable amant.
Il suivait pas à pas un effort de mémoire,
Qu'il était plus aisé d'admirer que de croire.
Camille semblait même assez de cet avis;
Elle aurait mieux goûté des discours moins suivis...
Dis-moi donc lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il été content? a-t-elle été facile?

C'est que dans *Pompée*, l'inutile *Cléopâtre* dit
que *César*

Lui trace des soupirs, & d'un stile plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit son captif.

C'est que *César* demande à *Antoine*,
S'il a vu cette reine adorable?

Et qu'*Antoine* répond :

Oui, seigneur, je l'ai vue, elle est incomparable.

C'est que dans *Sertorius*, le vieux *Sertorius* même
est amoureux à la fois par politique & par goût,
& dit :

J'aime ailleurs; à mon âge il sied si mal d'aimer,
Que je le cache même à qui m'a su charmer,
Et que d'un front ridé les replis jaunissans
Ne font pas un grand charme à captiver les sens.

C'est que dans *Œdipe*, *Thésée* débute par dire à *Dirce* :

Quelque ravagé affreux qu'étaie ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

Enfin, c'est que jamais un tel amour ne fait verser de larmes ; & quand l'amour n'émeut pas, il refroidit.

Je ne vous dis ici, monsieur, que ce que tous les connoisseurs, les véritables gens de goût, se disent tous les jours en conversation ; ce que vous avez entendu plusieurs fois chez moi ; enfin ce qu'on pense, & ce que personne n'ose encor imprimer. Car vous savez comment les hommes sont faits ; ils écrivent presque tous contre leur propre sentiment, de peur de choquer le préjugé reçu. Pour moi, qui n'ai jamais mis dans la littérature aucune politique, je vous dis hardiment la vérité, & j'ajoute, que je respecte plus *Cornille*, & que je connais mieux le grand mérite de ce père du théâtre, que ceux qui le louent au hasard de ses défauts.

On a donné une *Méropé* sur le théâtre de Londres en 1731. Qui croirait qu'une intrigue d'amour y entrât encor ? Mais depuis le règne de *Charles II.* l'amour s'était emparé du théâtre d'Angleterre, & il faut avouer qu'il n'y a point de nation au monde qui ait peint si mal cette passion. L'amour ridiculement amené & traité de même, est encor le défaut le moins monstrueux de la *Méropé* anglaise. Le jeune *Egiste*, tiré de sa prison par une fille d'honneur amoureuse de lui, est

conduit devant la reine, qui lui présente une coupe de poison & un poignard, & qui lui dit: Si tu n'avales le poison, ce poignard va servir à tuer ta maîtresse. Le jeune homme boit, & on l'emporte mourant. Il revient au cinquième acte annoncer froidement à *Méropé*, qu'il est son fils, & qu'il a tué le tyran. *Méropé* lui demande comment ce miracle s'est opéré? Un amie de la fille d'honneur, répond-t-il avait mis du jus de pavot, au-lieu de poison, dans la coupe. Je n'étais qu'endormi quand on m'a cru mort: j'ai appris, en m'éveillant, que j'étais votre fils, & sur le champ j'ai tué le tyran. Ainsi finit la tragédie.

Elle fut sans doute mal reçue: mais n'est-il pas bien étrange qu'on l'ait représentée? N'est-ce pas une preuve que le théâtre anglais n'est pas encor épuré? Il semble que la même cause, qui prive les anglais du génie de la peinture & de la musique, leur ôte aussi celui de la tragédie. Cette isle, qui a produit les plus grands philosophes de la terre n'est pas aussi fertile pour les beaux-arts; & si les Anglais ne s'appliquent sérieusement à suivre les préceptes de leurs excellens citoyens, *Addisson* & *Pope*, ils n'approcheront pas des autres peuples en fait de goût & de littérature.

Mais tandis que le sujet de *Méropé* était ainsi défiguré dans une partie de l'Europe, il y avait long-tems qu'il était traité en Italie selon le goût des anciens. Dans ce seizième siècle, qui sera fameux dans tous les siècles, le comte de *Torcelli* avait donné sa *Méropé* avec des chœurs. Il paraît que si M. de la Chapelle a outré tous les défauts du théâtre français, qui font l'air romanesque,

l'amour inutile , & les épisodes ; & que si l'auteur anglais a poussé à l'excès la barbarie , l'indécence & l'absurdité , l'auteur italien avait outré les défauts des Grecs , qui sont le vuide d'action , & la déclamation. Enfin , monsieur , vous avez évité tous ces écueils , vous qui avez donné à vos compatriotes des modèles en plus d'un genre : vous leur avez donné dans votre *Mérope* l'exemple d'une tragédie simple & intéressante.

J'en fus saisi dès que je la lus : mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux sur le mérite des étrangers ; au contraire , plus je suis bon citoyen , plus je cherche à enrichir mon pays des trésors qui ne sont point nés dans son sein. Mon envie de traduire votre *Mérope* redoubla , lorsque j'eus l'honneur de vous connaître à Paris en 1733. Je m'aperçus qu'en aimant l'auteur , je me sentais encor plus d'inclination pour l'ouvrage ; mais quand je voulus y travailler , je vis qu'il était absolument impossible de la faire passer sur notre théâtre français. Notre délicatesse est devenue excessive : nous sommes peut-être des *Sibarites* plongés dans le luxe , qui ne pouvons supporter cet air naïf & rustique , ces détails de la vie champêtre , que vous avez imité du théâtre Grec.

Je craindrais qu'on ne souffrît pas chez nous le jeune *Egiste* faisant présent de son anneau à celui qui l'arrête , & qui s'empare de cette bague. Je n'oserais hasarder de faire prendre un héros pour un voleur , quoique la circonstance où il se trouve autorise cette méprise.

Nos usages , qui probablement permettent tant de choses que les vôtres n'admettent point , nous empêcheraient de représenter le tyran de *Mérope* , l'assassin de son époux & de ses fils , feignant d'avoir , après quinze ans , de l'amour pour cette reine ; même je n'oserais pas faire dire par *Mérope* au tyran : *Pourquoi donc ne m'avez-vous pas parlé d'amour auparavant , dans le tems que la fleur de la jeunesse ornaît encor mon visage ?* Ces entretiens sont naturels ; mais notre parlerre , quelquefois si indulgent , & d'autres fois si délicat , pourrait les trouver trop familiers , & voir même de la coquetterie où il n'y a au fond que de la raison.

Notre théâtre français ne souffrirait pas non plus que *Mérope* fît lier son fils sur la scène à une colonne , ni qu'elle courut sur lui deux fois , le javelot & la hache à la main , ni que le jeune homme s'enfuît deux fois devant elle ; en demandant la vie à son tyran.

Nos usages permettraient encor moins que la confidente de *Mérope* engageât le jeune *Egiste* à dormir sur la scène , afin de donner le tems à la reine de venir l'y assassiner. Ce n'est pas , encor une fois , que tout cela ne soit dans la nature ; mais il faut que vous pardonniez à notre nation , qui exige que la nature soit toujours présentée avec certains traits de l'art ; & ces traits sont bien différens à Paris & à Vérone.

Pour donner une idée sensible de ces différences , que le génie des nations cultivées met entre les mêmes arts ; permettez-moi , monsieur , de vous rappeler ici quelques traits de votre célèbre ou-

vrage , qui ne paraissent dictés par la pure nature. Celui qui arrête le jeune *Cresphonte*, & qui lui prend sa bague , lui dit :

*Or dunque in tuo paese i servi
Han di coteste gemme? Un bel paese
Sia questo tuo ; nel nostro una tal gemma
Ad un dito real non sconverrebbe.*

Je vais prendre la liberté de traduire cet endroit en vers blancs, comme votre pièce est écrite ; parce que le tems qui me presse ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.

- » Les esclaves chez vous portent de tels joyaux !
- » Votre pays doit être un beau pays, sans doute ;
- » Chez nous tels anneaux ornent la main des rois.

Le confident du tyran lui dit , en parlant de la reine qui refuse d'épouser , après vingt ans , l'assassin reconnu de sa famille :

La donna , come fai , ricusa e brama.

- » La femme , comme on sait , nous refuse & desire.

La suivante de la reine répond au tyran , qui la presse de disposer sa maîtresse au mariage :

*. Dissimulato in vano
Soffre di febre assalto ; aliquanti giorni
Donare è forza a rinfrancar suoi spiriti.*

- » On ne peut vous cacher que la reine a la fièvre ;
- » Accordez quelque tems pour lui rendre ses forces.

Dans votre quatrième acte, le vieillard *Polidore* demande à un homme de la cour de *Méropé*, qui il est ? Je suis *Eurises* le fils de *Nicandre*, répondit-il. *Polidore* alors en parlant de *Nicandre*, s'exprime comme le *Nestor* d'*Homère*.

. *Egli era , umano*
E liberal ; quando appariva , tutti
Faceangli onor ; io mi ricordo ancora
Di quanto ei festeggiò con bella pompa
Le sue nozze con Silvia , ch' era figlia
D'Olimpia e di Glicon fratel d'Ipparco.
Tu dunque sei quel fanciullin' che in corte
Silvia condur solea quasi per pompa :
Parmi l'altri hieri : o quanto siete presti ,
Quanto voi v'affrettate , o giovinetti ,
A farvi adulti ed à gridar tacendo
Che noi diam loco !

- « Oh ! qu'il était humain ! qu'il était libéral !
 » Que dès qu'il paraissait on lui faisait d'honneur !
 » Je me souviens encor du festin qu'il donna ,
 » De tout cet appareil , alors qu'il épousa
 » La fille de Glicon & de cette Olimpie ,
 » La belle-sœur d'Hipparque. Eurises , c'est donc vous !
 » Vous cet aimable enfant , que si souvent Sylvie
 » Se faisait un plaisir de conduire à la cour ?
 » Je crois que c'est hier. O que vous êtes prompte !
 » Que vous croissez , jeunesse ! & que dans vos beaux jours
 » Vous nous avertissez de vous céder la place !

Et dans un autre endroit , le même vieillard ,

invité d'aller voir la cérémonie du mariage de la reine répond :

. *Oh curioso*
Punto io non son, passò stagione. Assai
Veduti ho sacrificii, io mi ricordo
Di quello ancora quando il rè Cresfonte
Incominciò à regnar. Quella fù pompa.
Ora più non si fanno a questi tempi
Di cotai sacrificii. Più di cento
Fur le bestie svenate. I sacerdoti
Risplendean tutti, ed ove ti volgesti
Altro non si vedea che argento ed oro.

« Je suis sans curiosité.
 » Le tems en est passé, mes yeux ont assez vu
 » De ces apprêts d'hymen, & de ces sacrifices.
 » Je me souviens encor de cette pompe auguste,
 » Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours
 » Du règne de Cresphonte. Ah ! le grand appareil !
 » Il n'est plus aujourd'hui de semblables spectacles.
 » Plus de cent animaux y furent immolés :
 » Tous les prêtres brillaient, & les yeux éblouis
 » Voyaient l'argent & l'or par tout étinceller.

Tous ces traits sont naïfs : tout y est convenable à ceux que vous introduisez sur la scène, & aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités naturelles eussent été, à ce que je crois, bien reçues dans Athènes ; mais Paris, & notre parterre, veulent une autre espèce de simplicité. Notre ville pourrait même se vanter d'avoir un

goût plus cultivé qu'on ne l'avait dans Athènes : car enfin , il me semble qu'on ne représentait d'ordinaire des pièces de théâtre dans cette première ville de la Grèce , que dans quatre fêtes solennelles , & Paris a plus d'un spectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athènes que dix mille citoyens ; & notre ville est peuplée de près de huit cent mille habitans , parmi lesquels je crois qu'on peut compter trente mille juges des ouvrages dramatiques , & qui jugent presque tous les jours.

Vous avez pu , dans votre tragédie , traduire cette élégante & simple comparaison de *Virgile* :

*Qualis populea mærens Philomela sub umbra
Amiffos queritur fætus.*

Si je prenais une telle liberté , on me renverrait au poëme épique , tant nous avons affaire à un maître dur , qui est le public.

*Nescis , heu nescis nostræ fastidia Romæ :
Et pueri nasum rhinoceronis habent.*

Les Anglais ont la coutume de finir presque tous leurs actes par une comparaison ; mais nous exigeons , dans une tragédie , que ce soit les héros qui parlent , & non le poëte ; & notre public pense que dans une grande crise d'affaire , dans un conseil , dans une passion violente , dans un danger pressant , les princes , les ministres ne font point de comparaisons poétiques.

Comment pourrais-je encor faire parler souvent ensemble des personnages subalternes ? Ils servent

chez vous à préparer des scènes intéressantes entre les principaux acteurs ; ce sont les avenues d'un beau palais : mais notre public impatient veut entrer tout d'un coup dans le palais. Il faut donc se plier au goût d'une nation , d'autant plus difficile , qu'elle est plus long - tems rassasiée de chefs-d'œuvre.

Cependant, parmi tant de détails que notre extrême sévérité réproouve, combien de beautés je regrettais ! Combien me plaisait la simple nature , quoique sous une forme étrangère pour nous ! Je vous rends compte, monsieur, d'une partie des raisons qui m'ont empêché de vous suivre en vous admirant.

Je fus obligé , à regret, d'écrire une *Méropé* nouvelle : je l'ai donc faite différemment ; mais je suis bien loin de croire l'avoir mieux faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur à qui un roi d'Orient aurait fait présent des plus riches étoffes : ce roi devrait permettre que le voyageur s'en fît habiller à la mode de son pays.

Ma *Méropé* fut achevée au commencement de 1736, à-peu - près telle qu'elle est aujourd'hui. D'autres études m'empêchèrent de la donner au théâtre ; mais la raison , qui m'en éloignait le plus, était la crainte de la faire paraître après d'autres pièces heureuses , dans lesquelles on avait vu , depuis peu, le même sujet sous des noms différens. Enfin j'ai hasardé ma tragédie , & notre nation a fait connaître qu'elle ne dédaignait pas de voir la même matière différemment traitée. Il est arrivé à notre théâtre ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de peinture , où plusieurs tableaux re-

présentent le même sujet. Les connaisseurs se plaisent à remarquer les diverses manières ; chacun fait, selon son goût, le caractère de chaque peintre ; c'est une espèce de concours, qui sert, à la fois, à perfectionner l'art, & à augmenter les lumières du public.

Si la *Mérope* française a eu le même succès que la *Mérope* italienne, c'est à vous, monsieur, que je le dois ; c'est à cette simplicité, dont j'ai toujours été idolâtre, qui dans votre ouvrage m'a servi de modèle. Si j'ai marché dans une route différente, vous m'y avez toujours servi de guide.

J'aurais souhaité pouvoir, à l'exemple des Italiens & des Anglais, employer l'heureuse facilité des vers blancs, & je me suis souvenu plus d'une fois de ce passage du *Rucellai*.

*Tu sai pur che l'imagin' della voce
Che risponde da i jassi, dove l'Echo alberga,
Sempre nemica fu del nostro regno,
E fu inventrice delle prime rime.*

Mais je me suis aperçu, & j'ai dit, il y a longtemps, qu'une telle tentative n'aurait jamais de succès en France, & qu'il y aurait beaucoup plus de faiblesse que de force, à éluder un joug qu'ont porté les auteurs de tant d'ouvrages qui dureront autant que la nation française. Notre poésie n'a aucune des libertés de la vôtre, & c'est peut-être une des raisons pour lesquelles les Italiens nous ont précédé de plus de trois siècles dans cet art si aimable & si difficile.

Je voudrais, monsieur, pouvoir vous suivre dans vos autres connaissances, comme j'ai eu le bonheur de vous imiter dans la tragédie. Que n'ai-je pu me former sur votre goût dans la science de l'histoire, non pas dans cette science vague & stérile des faits & des dates, qui se borne à savoir en quel tems mourut un homme inutile ou funeste au monde; science uniquement de dictionnaire, qui chargerait la mémoire sans éclairer l'esprit. Je veux parler de cette histoire de l'esprit humain, qui apprend à connaître les mœurs, qui nous trace de faute en faute, & de préjugé en préjugé, les effets des passions des hommes; qui nous fait voir ce que l'ignorance, ou un savoir mal entendu, ont causé de maux, & qui suit sur-tout le fil du progrès des arts, à travers ce choc effroyable de tant de puissances, & ce bouleversement de tant d'empires.

C'est par-là que l'histoire m'est précieuse, & elle me le devient davantage, par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nouveaux plaisirs & de nouvelles lumières aux hommes. La postérité apprendra avec émulation, que votre patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, & que Vérone vous a élevé une statue, avec cette inscription, AU MARQUIS SCIPION MAFFEI, VIVANT : Inscription aussi belle, en son genre, que celle qu'on lit à Montpellier : A LOUIS XIV. APRÈS SA MORT.

Daignez ajouter, monsieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger, que sa respectueuse estime vous attache autant que s'il était né à Vérone.



L E T T R E

D E

M. D E L A L I N D E L L E

A M. D E V O L T A I R E.

M O N S I E U R ,

VOUS avez eu la politesse de dédier votre tragédie de *Mérope* à M. *Maffei*, & vous avez rendu service aux gens de lettres d'Italie & de France, en remarquant, avec la grande connaissance que vous avez du théâtre, la différence qui se trouve établie entre les bienséances de la scène française, & celles de la scène italienne.

Le goût que vous avez pour l'Italie, & les ménagemens que vous avez eu pour M. *Maffei*, ne vous ont pas permis de remarquer les défauts véritables de cet auteur; mais moi qui n'ai en vue que la vérité, & le progrès des arts, je ne craindrai point de dire ce que pense le public éclairé, & ce que vous ne pouvez vous empêcher de penser vous même.

L'abbé *des Fontaines* avait déjà relevé quelques fautes palpables de la *Mérope* de M. *Maffei*; mais à son ordinaire, avec plus de grossièreté que de justesse, il avait mêlé les bonnes critiques avec les mauvaises. Ce satyrique décrié n'avait ni assez

de

de connaissance de la langue italienne , ni assez de goût pour porter un jugement sain & exempt d'erreur.

Voici ce que pensent les littérateurs les plus judicieux que j'ai consultés en France & de là les monts. La *Méropé* leur paraît sans contredit le sujet le plus touchant & le plus vraiment tragique , qui ait jamais été au théâtre ; il est fort au-dessus de celui d'*Athalie* , en ce que la reine *Athalie* ne veut pas assassiner le petit *Joas* , & qu'elle est trompée par le grand-prêtre qui veut venger sur elle des crimes passés ; au lieu que dans la *Méropé* , c'est une mère qui en vengeance son fils , est sur le point d'assassiner ce fils même , son amour & son espérance. L'intérêt de *Méropé* est tout autrement touchant que celui de la tragédie d'*Athalie* ; mais il paraît que M. *Maffei* s'est contenté de ce que présente naturellement son sujet , & qu'il n'y a mis aucun art théâtral.

1. Les scènes souvent ne sont point liées , & le théâtre se trouve vuide ; défaut qui ne se pardonne pas aujourd'hui aux moindres poètes.

2. Les acteurs arrivent , & partent souvent sans raison ; défaut non moins essentiel.

3. Nulle vraisemblance , nulle dignité , nulle bienséance , nul art dans le dialogue , & cela dès la première scène , où l'on voit un tyran raisonner paisiblement avec *Méropé* , dont il a égorgé le mari & les enfans , & lui parler d'amour ; cela serait sifflé à Paris par les moins connaisseurs.

4. Tandis que le tyran parle d'amour si ridiculement à cette vieille reine , on annonce qu'on

a trouvé un jeune homme coupable d'un meurtre : mais on ne fait point, dans le cours de la pièce, qui ce jeune homme a tué. Il prétend, que c'est un voleur qui voulait lui prendre ses habits. Quelle petitesse ! quelle bassesse ! quelle stérilité ! Cela ne serait pas supportable dans une farce de la foire.

5. Le *barigel*, ou le capitaine des gardes, ou le grand-prévôt, il n'importe, interroge le meurtrier, qui porte au doigt un bel anneau ; ce qui fait une scène du plus bas comique, laquelle est écrite d'une manière digne de la scène.

6. La mère s' imagine d'abord que le voleur qui a été tué, est son fils. Il est pardonnable à une mère de tout craindre ; mais il fallait à une reine-mère d'autres indices un peu plus nobles.

7. Au milieu de ces craintes le tyran *Polifonte* raisonne de son prétendu amour avec la suivante de *Mérove*. Ces scènes froides & indécentes, qui ne sont imaginées que pour remplir un acte, ne seraient pas souffertes sur un théâtre tragique régulier. Vous vous êtes contenté, monsieur, de remarquer modestement une de ces scènes, dans laquelle la suivante de *Mérove* prie le tyran de ne pas presser les noces ; parce que, dit-elle, sa maîtresse a un *assaut de fièvre* : & moi, monsieur, je vous dis hardiment, au nom de tous les connaisseurs, qu'un tel dialogue, & une telle réponse, ne sont dignes que du théâtre d'*Arlequin*.

8. J'ajouterai encor, que quand la reine, croyant son fils mort, dit, qu'elle veut arracher le cœur au meurtrier, & le déchirer avec les dents, elle parle en *Cannibale*, plus encor

qu'en mère affligée , & qu'il faut de la décence par-tout.

9. *Egiste* , qui a été annoncé comme un voleur , & qui a dit qu'on l'avait voulu voler lui-même , est encor pris pour un voleur une seconde fois ; il est mené devant la reine malgré le roi , qui pourtant prend sa défense. La reine le lie à une colonne , le veut tuer avec un dard , & avant de le tuer elle l'interroge. *Egiste* lui dit , que son père est un vieillard ; & à ce mot de vieillard la reine s'attendrit. Voilà-t-il pas une bonne raison de changer d'avis , & de soupçonner qu'*Egiste* pourrait bien être son fils ? Voilà-t-il pas un indice bien marqué ? Est-il donc si étrange qu'un jeune homme ait un père âgé ? *Massei* a substitué cette faute , & ce manque d'art & de génie , à une autre faute plus grossière qu'il avait faite dans la première édition. *Egiste* disait à la reine : *Ah ! Polidore , mon père*. Et ce *Polidore* était en effet l'homme à qui *Mérove* avait confié *Egiste*. Au nom de *Polidore* , la reine ne devait plus douter qu'*Egiste* ne fût son fils ; la pièce était finie. Ce défaut a été ôté ; mais on y a substitué un défaut encor plus grand.

10. Quand la reine est ridiculement & sans raison en suspens sur ce mot de *vieillard* , arrive le tyran , qui prend *Egiste* sous sa protection. Le jeune homme , qu'on devait représenter comme un héros , remercie le roi de lui avoir donné la vie , & le remercie avec un avilissement & une bassesse , qui fait mal au cœur , & qui dégrade entièrement *Egiste*.

11. Ensuite *Mérove* & le tyran passent leur tems ensemble. *Mérove* évapore sa colère en in-

pires qui ne finissent point. Rien n'est plus froid que ces scènes de déclamations qui manquent de nœud, d'embarras, de passion contrastée. Ce sont des scènes d'écolier. Toute scène qui n'est pas une espèce d'action est inutile.

12. Il y a si peu d'art dans cette pièce, que l'auteur est toujours forcé d'employer des confidentes & des confidens pour remplir son théâtre. Le quatrième acte commence encor par une scène froide & inutile entre le tyran & la suivante : ensuite cette suivante rencontre le jeune *Egiste*, je ne sais comment, & lui persuade de se reposer dans le vestibule, afin que, quand il sera endormi, la reine puisse le tuer tout à son aise. En effet il s'endort comme il l'a promis. Belle intrigue ! & la reine vient pour la seconde fois une hache à la main pour tuer le jeune homme qui dormait exprès. Cette situation répétée deux fois est le comble de la stérilité, comme le sommeil du jeune homme est le comble du ridicule. M. *Maffei* prétend qu'il y a beaucoup de génie & de variété dans cette situation répétée ; parce que la première fois la reine arrive avec un dard, & la seconde fois avec une hache : quel effort de génie !

13. Enfin le vieillard *Polidore* arrive tout à propos, & empêche la reine de faire le coup : on croirait que ce beau moment devrait faire naître mille incidens intéressans entre la mère & le fils, entr'eux deux & le tyran. Rien de tout cela ; *Egiste* s'enfuit, & ne voit point sa mère ; il n'a aucune scène avec elle ; ce qui est encor un

défaut de génie insupportable. *Mérope* demande au vieillard , quelle récompense il veut ; & ce vieux fou la prie de le rajeunir. Voilà à quoi passe son tems une reine qui devrait courir après son fils. Tout cela est bas , déplacé & ridicule au dernier point.

14. Dans le cours de la pièce , le tyran veut toujours épouser ; & pour y parvenir , il fait dire à *Mérope* , qu'il va faire égorger tous les domestiques & les courtisans de cette princesse , si elle ne lui donne la main. Quelle ridicule idée ! quel extravagant que ce tyran ! M. *Maffei* ne pouvait-il trouver un meilleur prétexte pour sauver l'honneur de la reine , qui a la lâcheté d'épouser le meurtrier de sa famille ?

15. Autre puérilité de collègue. Le tyran dit à son confident : *Je suis l'art de régner ; je ferai mourir les audacieux ; je lâcherai la bride à tous les vices ; j'inviterai mes sujets à commettre les plus grands crimes , en pardonnant aux plus coupables ; j'exposerai les gens de bien à la fureur des scélérats , &c.* Quel homme a jamais pensé & prononcé de telles sottises ? Cette declamation de régent de dixième ne donne-t-elle pas une jolie idée d'un homme qui fait gouverner ?

On a reproché au grand *Racine* d'avoir dans *Athalie* fait dire à *Mathan* trop de mal de lui-même. Encor *Mathan* parle-t-il raisonnablement ; mais ici c'est le comble de la folie de prétendre que de tout mettre en combustion soit l'art de régner : c'est l'art d'être détrôné ; & on ne peut sans rire lire de pareilles absurdités. M. *Maffei* est un étrange politique.

En un mot, monsieur, l'ouvrage de *Maffei* est un très-beau sujet, & une très-mauvaise pièce. Tout le monde convient à Paris, que la représentation n'en ferait pas achevée : & tous les gens sensés d'Italie en font très-peu de cas. C'est très-vainement, que l'auteur dans ses voyages, n'a rien négligé pour engager les plus mauvais écrivains à traduire sa tragédie : il lui était bien plus aisé de payer un traducteur que de rendre sa pièce bonne.



R É P O N S E

D E

M. D E V O L T A I R E

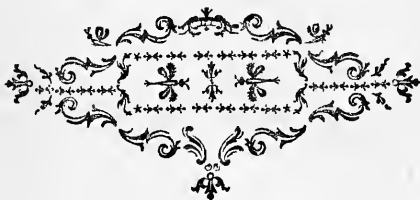
A M. D E L A L I N D E L L E.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, monsieur, doit vous valoir le nom d'hypercritique, qu'on donnait à *Scaliger*. Vous me paraissez bien redoutable; & si vous traitez ainsi M. *Maffei*, que n'ai-je point à craindre de vous? J'avoue, que vous avez trop raison sur bien des points. Vous vous êtes donné la peine de ramasser beaucoup de ronces & d'épines; mais pourquoi ne vous êtes-vous pas donné le plaisir de cueillir les fleurs? Il y en a sans doute dans la pièce de M. *Maffei*, & que j'ose croire immortelles. Telles sont les scènes de la mère & du fils, & le récit de la fin. Il me semble que ces morceaux sont bien touchans & bien pathétiques. Vous prétendez que c'est le sujet seul qui en fait la beauté; mais, monsieur, n'était-ce pas le même sujet dans les autres auteurs qui ont traité la *Méropé*? Pourquoi avec les mêmes secours n'ont-ils pas eu le même succès? Cette seule raison ne prouve-t-elle pas que M. *Maffei* doit autant à son génie qu'à son sujet?

Je ne vous le dissimulerai pas. Je trouve que M. *Maffei* a mis plus d'art que moi dans la manière dont il s'y prend pour faire penser à *Mérope* que son fils est l'assassin de son fils même. Je n'ai pu me servir comme lui d'un anneau, parce que depuis l'anneau royal dont *Boileau* se moque dans ses satires, cela semblerait trop petit sur notre théâtre. Il faut se plier aux usages de son siècle & de sa nation : mais par cette raison-là même il ne faut pas condamner légèrement les nations étrangères.

Ni M. *Maffei* ni moi n'exposons des motifs bien nécessaires pour que le tyran *Polifonte* veuille absolument épouser *Mérope*. C'est peut-être là un défaut du sujet ; mais je vous avoue, que je crois qu'un tel défaut est fort léger, quand l'intérêt qu'il produit est considérable. Le grand point est d'émouvoir, & de faire verser des larmes. On a pleuré à Vérone & à Paris : voilà une grande réponse aux critiques. On ne peut être parfait ; mais qu'il est beau de toucher avec ses imperfections ! Il est vrai qu'on pardonne beaucoup de choses en Italie, qu'on ne passerait pas en France ; premièrement parce que les goûts, les bienséances, les théâtres n'y sont pas les mêmes ; secondement, parce que les Italiens, n'ayant point de ville où l'on représente tous les jours des pièces dramatiques, ne peuvent être aussi exercés que nous en ce genre. Le beau monstre de l'opéra étouffe chez eux *Melpomène*, & il y a tant de *castrati*, qu'il n'y a plus de place pour les *Esopus* & les *Roscius*.

Mais si jamais les Italiens avaient un théâtre régulier, je crois qu'ils iraient plus loin que nous. Leurs théâtres sont mieux entendus, leur langue plus maniable, leurs vers blancs plus aisés à faire, leur nation plus sensible. Il leur manque l'encouragement, l'abondance & la paix, &c.



ACTEURS.

MÉROPE, veuve de Cresfonte roi de Mésène.

ÉGISTE, fils de Mérope.

POLIFONTE, tyran de Mésène.

NARBAS, vieillard.

EURICLES, favori de Mérope.

ÉROX, favori de Polifonte.

ISMENIE, confidente de Mérope.

La scène est à Mésène, dans le palais de Mérope.





NIRBIS, parcourant avec précipitation
 Quel'avez-vous faire ? O Dieux !

Marinier.

M E R O P E ,
T R A G É D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

M E R O P E , I S M E N I E .

I S M E N I E .

G R A N D E reine , écarter ces horribles images ;
Goûtez des jours sereins nés du sein des orages .
Les dieux nous ont donné la victoire & la paix :
Ainsi que leur courroux , ressentez leurs bienfaits .
Mésène , après quinze ans de guerres intestines ,
Lève un-front moins timide , & sort de ses ruines .
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis ,
Divisez d'intérêts , & pour le crime unis ,
Par les saccagemens , le sang & le ravage ,
Du meilleur de nos rois disputer l'héritage .
Nos chefs , nos citoyens , rassemblés sous vos yeux ,
Les organes des loix , les ministres des dieux ,
Vont , libres dans leur choix , décerner la couronne .

Sans doute elle est à vous , si la vertu la donne.
Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits ;
Vous , veuve de Cresfonte , & fille de nos rois ;
Vous , que tant de constance & quinze ans de misère ,
Font encor plus auguste , & nous rendent plus chère ;
Vous , pour qui tous les cœurs en secret réunis. . . .

M E R O P E .

Quoi ! Narbas ne vient point ! Reverrai-je mon fils ?

I S M E N I E .

Vous pouvez l'espérer ; déjà , d'un pas rapide ,
Vos esclaves en foule ont couru dans l'Elide.
La paix a de l'Elide ouvert tous les chemins.
Vous avez mis sans doute en de fidelles mains
Ce dépôt si sacré , l'objet de tant d'alarmes.

M E R O P E .

Me rendrez-vous mon fils , dieux témoins de mes larmes ?
Egiste est-il vivant ? Avez-vous conservé
Cet enfant malheureux , le seul que j'ai sauvé ?
Ecartez loin de lui la main de l'homicide.
C'est votre fils , hélas ! c'est le pur sang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce reste précieux
Du plus juste des rois , & du plus grand des dieux ,
L'image de l'époux , dont j'adore la cendre ?

I S M E N I E .

Mais quoi ! cet intérêt , & si juste , & si tendre ,
De tout autre intérêt peut-il vous détourner ?

M E R O P E .

Je suis mère : & tu peux encor t'en étonner ?

I S M E N I E .

Du sang dont vous forcez l'auguste caractère

Sera-t-il effacé par cet amour de mère ?
Son enfance était chère à vos yeux éplorés ;
Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

M E R O P E.

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette ;
Ses périls nourrissaient ma tendresse inquiète :
Un si juste intérêt s'accrut avec le tems.
Un mot seul de Narbas , depuis plus de quatre ans ,
Vint dans la solitude , où j'étais retenue ,
Porter un nouveau trouble à mon ame éperdue.
Egistre , écrivait-il , mérite un meilleur sort ;
Il est digne de vous , & des dieux dont il sort :
En bute à tous les maux , sa vertu les surmonte ;
Espérez tout de lui : mais craignez Polifonte.

I S M E N I E.

De Polifonte au-moins prévenez les desseins ;
Laissez passer l'empire en vos augustes mains.

M E R O P E.

L'empire est à mon fils. Périrffe la marâtre !
Périrffe le cœur dur , de soi-même idolâtre ,
Qui peut goûter en paix , dans le suprême rang ,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang !
Si je n'ai plus de fils , que m'importe un empire ?
Que m'importe ce ciel , ce jour que je respire ?
Je dus y renoncer , alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels & des dieux.
O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !
O mort , toujours présente à ma douleur profonde !
J'entends encor ces voix , ces lamentables cris ,
Ces cris : „ Sauvez le roi , son épouse & ses fils.

Je vois ces murs sanglans , ces portes embrasées ,
 Sous ces lambris fumans ces femmes écrasées ,
 Ces esclaves fuyans le tumulte , l'effroi ,
 Les armes , les flambeaux , la mort autour de moi .
 Là , nageant dans son sang , & souillé de poussière ,
 Tournant encor vers moi sa mourante paupière ,
 Cresfontè en expirant me serra dans ses bras ;
 Là , deux fils malheureux , condamnés au trépas ,
 Tendres & premiers fruits d'une union si chère ,
 Sanglans & renversés sur le sein de leur père ,
 A peine soulevaient leurs innocentes mains .
 Hélas ! ils m'imploreraient contre leurs assassins .
 Egiste échappa seul : un Dieu prit sa défense .
 Veille sur lui , grand Dieu , qui sauvas son enfance :
 Qu'il vienne ; que Narbas le ramène à mes yeux ,
 Du fond de ses déserts au rang de ses aïeux !
 J'ai supporté quinze ans mes fers & son absence ,
 Qu'il règne au lieu de moi : voilà ma récompense .

S C E N E I I .

M E R O P E , I S M E N I E , E U R I C L E S .

M E R O P E .
E H bien ! Narbas ? mon fils ?

E U R I C L E S .

Vous me voyez confus .

Tant de pas , tant de soins ont été superflus .
 On a couru , madame , aux rives du Penée ,
 Dans les champs d'Olympie , aux murs de Salmonée ;

Narbas est inconnu ; le fort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas.

M E R O P E.

Hélas ! Narbas n'est plus ; j'ai tout perdu , sans doute.

I S M E N I E.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute :
Peut-être , sur les bruits de cette heureuse paix ,
Narbas ramène un fils si cher à nos souhaits.

E U R I C L E S.

Peut-être sa tendresse , éclairée & discrète ,
A caché son voyage ainsi que sa retraite :
Il veille sur Egiste , il craint ces assassins ,
Qui du roi votre époux ont tranché les destins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pu j'assure son passage ;
Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés ,
Des yeux toujours ouverts , & des bras éprouvés.

M E R O P E.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

E U R I C L E S.

Hélas ! que peut pour vous ma triste vigilance ?
On va donner son trône ; en vain ma faible voix ,
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits.
L'injustice triomphe , & ce peuple à sa honte ,
Au mépris de nos loix , penche vers Polifonte.

M E R O P E.

Et le fort jusques-là pourrait nous avilir ?
Mon fils dans ses états reviendrait pour servir ?
Il verrait son sujet au rang de ses ancêtres ?
Le sang de Jupiter aurait ici des maîtres ?

Je n'ai donc plus d'amis ? Le nom de mon époux ,
Insensibles sujets , a donc péri pour vous ?
Vous avez oublié ses bienfaits & sa gloire ?

E U R I C L E S .

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire.
On regrette Cresfonte , on le pleure , on vous plaint ;
Mais la force l'emporte , & Polifonte est craint.

M E R O P E .

Ainsi donc par mon peuple en tout tems accablée ,
Je verrai la justice à la brigue immolée ,
Et le vil intérêt , cet arbitre du sort ,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort !
Allons , & rallumons dans ces ames timides
Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides :
Flattons leur espérance , excitons leur amour.
Parlez , & de leur maître annoncez le retour.

E U R I C L E S .

Je n'ai que trop parlé ; Polifonte en alarmes ,
Craint déjà votre fils , & redoute vos larmes.
La fière ambition , dont il est dévoré ,
Est inquiète , ardente , & n'a rien de sacré.
S'il chassa les brigands de Pilos & d'Amphrise ;
S'il a sauvé Mésène , il croit l'avoir conquise.
Il agit pour lui seul , il veut tout asservir :
Il touche à la couronne ; & pour mieux la ravir ,
Il n'est point de rempart que sa main ne renverse ,
De loix qu'il ne corrompe , & de sang qu'il ne verse :
Ceux , dont la main cruelle égorgea votre époux ,
Peut-être ne font pas plus à craindre pour vous.

M E R O P E .

MEROPE.

Quoi ! par-tout sous mes pas le fort creuse un abyme !
Je vois autour de moi le danger & le crime !
Polifonte, un sujet de qui les attentats

EURICLES.

Diffimulez, madame, il porte ici ses pas.

SCENE III.

MEROPE, POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

MADAME, il faut enfin que mon cœur se déploie.
Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie ;
Et les chefs de l'état, tout prêts de prononcer ,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis opposés qui désolaient Mefsènes,
Qui versaient tant de sang, qui formaient tant de haines,
Il ne reste aujourd'hui que le vôtre & le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie :
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
Je me connais, je fais, que, blanchi sous les armes,
Ce front triste & sévère a pour vous peu de charmes ;
Je fais que vos appas, encor dans leur printems,
Pourraient s'effroucher de l'hiver de mes ans ;
Mais la raison d'état connaît peu ces caprices :
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices

Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Je veux le sceptre & vous , pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, madame, un orgueil téméraire ;
Vous êtes de nos rois & la fille & la mère ;
Mais l'état veut un maître , & vous devez songer
Que pour garder vos droits il les faut partager.

M E R O P E.

Le ciel qui m'accabla du poids de sa disgrâce ,
Ne m'a point préparé à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire, & de vous épouser ?
Moi , j'irais de mon fils, du seul bien qui me reste ,
Déchirer avec vous l'héritage funeste ?
Je mettrais en vos mains sa mère & son état ,
Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat ?

P O L I F O N T E.

Un soldat tel que moi peut justement prétendre
A gouverner l'état, quand il l'a su défendre.
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'ayeux.
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie :
Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie :
Ce sang coula pour vous : & malgré vos refus ,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus.
Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

M E R O P E.

Un parti ! Vous barbare , au mépris de nos loix !
Est-il d'autre parti que celui de vos rois ?
Est-ce là cette foi , si pure & si sacrée ,

Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée ?
La foi que vous devez à ses mânes trahis,
A sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
A ces dieux dont il fort, & dont il tient l'empire ?

P O L I F O N T E.

Il est encor douteux si votre fils respire.
Mais quand du sein des morts il viendrait en ces lieux,
Redemander son trône à la face des dieux,
Ne vous y trompez pas ; Mésène veut un maître
Epruvé par le tems, digne en effet de l'être ;
Un roi qui la défende : & j'ose me flatter
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Egiste jeune encor, & sans expérience ,
Etalerait en vain l'orgueil de sa naissance ;
N'ayant rien fait pour nous , il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage,
Transmis par la nature , ainsi qu'un héritage ;
C'est le fruit des travaux & du sang répandu ;
C'est le prix du courage : & je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pilos & d'Amphrise :
Revoyez votre époux , & vos fils malheureux ,
Presque en votre présence assassinés par eux :
Revoyez-moi , madame , arrêtant leur furie ,
Chassant vos ennemis, défendant la patrie :
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés :
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez.
Voilà mes droits, madame, & mon rang & mon titre.
La valeur fit ces droits : le ciel en est l'arbitre.

Q ij

Que votre fils revienne ; il apprendra sous moi ,
Les leçons de la gloire , & l'art de vivre en roi ;
Il verra si mon front soutiendra la couronne.
Le sang d'Alcide est beau , mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur , & plus noble , & plus grand :
Je songe à ressembler au dieu dont il descend :
En un mot , c'est à moi de défendre la mère ,
Et de servir au fils & d'exemple & de père.

M É R O P E .

N'affectez point ici des soins si généreux ,
Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide ,
Rendez donc l'héritage au fils d'un héraclide.
Ce dieu , dont vous seriez l'injuste successeur ,
Vengeur de tant d'états , n'en fut point ravisseur.
Imitez sa justice , ainsi que sa vaillance :
Défendez votre roi , secourez l'innocence :
Découvrez , rendez-moi ce fils que j'ai perdu ,
Et méritez sa mère à force de vertu :
Dans vos murs relevés rappelez votre maître.
Alors jusques à vous je descendrais peut-être.
Je pourrais m'abaisser ; mais je ne peux jamais
Devenir la complice & le prix des forfaits.



S C E N E I V.

P O L I F O N T E E R O X.

E R O X.

S EIGNEUR, attendez-vous que son ame fléchisse ?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice !
Vous avez su du trône applanir le chemin ;
Et pour vous y placer vous attendez sa main ?

P O L I F O N T E.

Entre ce trône & moi je vois un précipice ,
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchisse.
Mérope attend Egiste : & le peuple aujourd'hui ,
Si son fils reparait, peut se tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai son père & ses deux frères ,
De ce trône sanglant je m'ouvris les barrières :
En vain, dans ce palais, où la sédition
Remplissait tout d'horreur & de confusion ,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux & sombre
Couvrit mes attentats du secret de son ombre :
En vain, du sang des rois, dont je suis l'oppresser ,
Les peuples abusés m'ont cru le défenseur.
Nous touchons au moment où mon sort se décide.
S'il reste un rejetton de la race d'Alcide ,
Si ce fils, tant pleuré, dans Mésène est produit ,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de sang & de naissance
Revivront dans les cœurs, y prendront sa défense.
Le souvenir du père, & cent rois pour ayeux ,
Cet honneur prétendu d'être issu de nos dieux ;

Q iij

Les cris, le désespoir d'une mère éplorée,
 Détruiront ma puissance encor mal assurée.
 Egiste est l'ennemi dont il faut triompher.
 Jadis dans son berceau je voulus l'étouffer.
 De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
 Aux mains qui me servaient arracha son enfance :
 Narbas, depuis ce tems, errant loin de ces bords,
 A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
 J'arrêtai ses courriers ; ma juste prévoyance
 De Mérope & de lui rompit l'intelligence.
 Mais je connais le sort, il peut se démentir ;
 De la nuit du silence un secret peut sortir ;
 Et des dieux quelquefois la longue patience
 Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance.

E R O X.

Ah ! livrez-vous sans crainte à vos heureux destins.
 La prudence est le dieu qui veille à vos desseins.
 Vos ordres sont suivis : déjà vos satellites
 D'Elide & de Messène occupent les limites.
 Si Narbas reparait, si jamais à leurs yeux
 Narbas ramène Egiste, ils périssent tous deux.

P O L I F O N T E.

Mais, me réponds-tu bien de leur aveugle zèle ?

E R O X.

Vous les avez guidés par une main fidelle :
 Aucun d'eux ne connaît ce sang qui doit couler,
 Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
 Narbas leur est dépeint comme un traître, un transfuge,
 Un criminel errant, qui demande un refuge ;
 L'autre, comme un esclave, & comme un meurtrier,

Qu'à la rigueur des loix il faut sacrifier.

P O L I F O N T E.

Eh bien , encor ce crime ! Il m'est trop nécessaire.
Mais en perdant le fils , j'ai besoin de la mère ;
J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur ,
Qui détourne de moi le nom d'usurpateur ,
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidèle ,
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs ; à peine ils sont à moi :
Echauffés par l'espoir , ou glacés par l'effroi ,
L'intérêt me les donne , il les ravit de même.
Toi , dont le sort dépend de ma grandeur suprême ,
Appui de mes projets , par tes soins dirigés ,
Erox , va réunir les esprits partagés ,
Que l'avare en secret te vende son suffrage ;
Assure au courtisan ma faveur en partage ,
Du lâche qui balance échauffe les esprits :
Promets , donne , conjure , intimide , éblouis.
Ce fer aux pieds du trône en vain m'a su conduire ;
C'est encor peu de vaincre , il faut savoir séduire ,
Flatter l'hydre du peuple , au frein l'accoutumer ,
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.

Fin du premier acte.



A C T E I I .

S C E N E P R E M I E R E .

M E R O P E , E U R I C L E S , I S M E M I E .

Q UOI ! l'univers se tait sur le destin d'Egiste !
Je n'entends que trop bien ce silence si triste.
Aux frontières d'Elide enfin n'a-t-on rien su ?

E U R I C L E S .

On n'a rien découvert, & tout ce qu'on a vu ,
C'est un jeune étranger , de qui la main sanglante
D'un meurtre encor récent paraissait dégoûtante ;
Enchaîné par mon ordre , on l'amène au palais.

M E R O P E .

Un meurtrre ! Un inconnu ! Qu'a-t-il fait , Euriclès ?
Quel sang a-t-il versé ? Vous me glacez de crainte.

E U R I C L E S .

Triste effet de l'amour dont votre ame est atteinte !
Le moindre événement vous porte un coup mortel ;
Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel :
Tout fait parler en vous la voix de la nature.
Mais de ce meurtrier la commune aventure
N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
De crimes , de brigands ces bords sont infectés ;
C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La justice est sans force ; & nos champs , & nos villes

Redemandent aux dieux , trop long-tems négligés ,
Le sang des citoyens l'un par l'autre égorgés ,
Ecartez des terreurs dont le poids vous afflige.

M E R O P E.

Quel est cet inconnu ? Répondez-moi , vous dis-je.

E U R I C L E S.

C'est un de ces mortels du sort abandonnés ,
Nourris dans la bassesse , aux travaux condamnés ;
Un malheureux sans nom , si l'on croit l'apparence.

M E R O P E.

N'importe ; quel qu'il soit , qu'il vienne en ma présence.
Le témoin le plus vil , & les moindres clartés ,
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me presse ;
Mais ayez-en pitié , respectez ma faiblesse :
Mon cœur a tout à craindre , & rien à négliger.
Qu'il vienne , je le veux , je veux l'interroger.

E U R I C L E S.

(à *Isménie.*)

Vous ferez obéie. Allez , & qu'on l'amène.
Qu'il paraisse à l'instant aux regards de la reine.

M E R O P E.

Je sens que je vais prendre un inutile soin.
Mon désespoir m'aveugle , il m'emporte trop loin :
Vous savez s'il est juste. On comble ma misère ;
On détrône le fils ; on outrage la mère.
Polifonte , abusant de mon triste destin ,
Ose enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.

E U R I C L E S.

Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire.

Je fais que cet hymen offense voire gloire ,
Mais je vois qu'on l'exige ; & le fort irrité
Vous fait de cet opprobre une nécessité.
C'est un cruel parti ; mais c'est le seul , peut-être ,
Qui pourrait conserver le trône à son vrai maître.
Tel est le sentiment des chefs & des soldats ;
Et l'on croit ...

M E R O P E .

Non , mon fils ne le souffrirait pas.
L'exil , où son enfance a languì condamnée ,
Lui ferait moins affreux que ce lâche hyménée.

E U R I C L E S .

Il le condamnerait , si , paisible en son rang ,
Il n'en croyait ici que les droits de son sang ;
Mais si par les malheurs son ame était instruite ,
Sur ses vrais intérêts s'il réglait sa conduite ,
De ses tristes amis s'il consultait la voix ,
Et la nécessité souveraine des loix ,
Il verrait que jamais sa malheureuse mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

M E R O P E .

Ah ! que me dites-vous !

E U R I C L E S .

De dures vérités ,
Que m'arrachent mon zèle & vos calamités.

M E R O P E .

Quoi ! Vous me demandez que l'intérêt surmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polifonte !
Vous , qui me l'avez peint de si noires couleurs !

EURICLES.

Je l'ai peint dangereux , je connais ses fureurs ;
Mais il est tout-puissant ; mais rien ne lui résiste ;
Il est sans héritier , & vous aimez Egiste.

MEROPE.

Ah ! c'est ce même amour , à mon cœur précieux ,
Qui me rend Polifonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toujours , & d'hymen , & d'empire ?
Parlez-moi de mon fils ; dites-moi s'il respire.
Cruel ! apprenez-moi...

EURICLES.

Voici cet étranger ,
Que vos tristes soupçons brûlaient d'interroger.

SCENE II.

MEROPE, EURICLES, EGISTE *enchaîné*,
ISMENIE, gardes.

EGISTE, *dans le fond du théâtre , à Isménie*

EST-ce là cette reine auguste & malheureuse ,
Celle de qui la gloire , & l'infortune affreuse ,
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts ?

ISMENIE.

Rassurez-vous, c'est elle. (*elle sort.*)

EGISTE.

O dieu de l'univers !

Dieu , qui formas ses traits , veille sur ton image.
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

M E R O P E .

C'est là ce meurtrier ? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel ?
Approche malheureux , & dissipe tes craintes.
Réponds-moi : de quel sang tes mains sont-elles teintes ?

E G I S T E .

O reine ! pardonnez. Le trouble , le respect ,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.
(à Euricles .)

Mon ame , en sa présence , étonnée , attendrie ...

M E R O P E .

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie ?

E G I S T E .

D'un jeune audacieux ; que les arrêts du fort ,
Et ses propres fureurs , ont conduit à la mort.

M E R O P E .

D'un jeune homme ! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah ! ... T'était-il connu ?

E G I S T E .

Non : les champs de Mefsènes ,
Ses murs , leurs citoyens , tout est nouveau pour moi.

M E R O P E .

Quoi ! Ce jeune inconnu s'est armé contre toi ?
Tu n'aurais employé qu'une juste défense ?

E G I S T E .

J'en atteste le ciel ; il fait mon innocence.
Aux bords de la Pamise , en un temple sacré ,
Où l'un de vos ayeux , Hercule , est adoré ,
J'osais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes ;
Je ne pouvais offrir , ni présens , ni victimes ;

Né dans la pauvreté , j'offrais de simples vœux ,
Un cœur pur & soumis , présent des malheureux .
Il semblerait que le dieu , touché de mon hommage ,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage .
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain ,
L'un dans la fleur des ans , l'autre vers son déclin .
Quel est donc , m'ont-ils dit , le dessein qui te guide ?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide ?
L'un & l'autre à ces mots ont levé le poignard ;
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard .
Cette main , du plus jeune a puni la furie ;
Percé de coups , madame , il est tombé sans vie :
L'autre a fuit lâchement , tel qu'un vil assassin .
Et moi , je l'avouerai , de mon sort incertain ,
Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre ,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire ,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté :
Je fuyais , vos soldats m'ont bientôt arrêté :
Ils ont nommé Mérope , & j'ai rendu les armes .

E U R I C L E S .

Eh ! madame , d'où vient que vous versez des larmes ?

M E R O P E .

Te le dirai-je ? Hélas ! tandis qu'il m'a parlé ,
Sa voix m'attendrissait , tout mon cœur s'est troublé .
Cresfonte , ô ciel !... j'ai cru... Que j'en rougis de honte !
Oui , j'ai cru démêler quelques traits de Cresfonte .
Jeux cruels du hasard , en qui me montrez-vous
Une si fausse image , & des rapports si doux ?
Affreux ressouvenir , quel vain songe m'abuse !

E U R I C L E S.

Rejetez donc , madame , un soupçon qui l'accuse ;
Il n'a rien d'un barbare , & rien d'un imposteur.

M E R O P E.

Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.
Demeurez ; en quel lieu le ciel vous fit-il naître ?

E G I S T E.

En Elide.

M E R O P E.

Qu'entends-je ! en Elide ! Ah ! peut-être ...
L'Elide ... répondez ... Narbas vous est connu ?
Le nom d'Egiste au moins jusqu'à vous est venu ?
Quel était votre état , votre rang , votre père ?

E G I S T E.

Mon père est un vieillard accablé de misère ;
Policète est son nom ; mais Egiste , Narbas ,
Ceux dont vous me parlez , je ne les connais pas.

M E R O P E.

O dieux ! vous vous jouez d'une triste mortelle.
J'avais de quelque espoir une faible étincelle :
J'entrevois le jour , & mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Grèce ?

E G I S T E.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse ,
Ceux dont je tiens le jour , Policète , Sirris ,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur sort les avilit ; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits , mon père vertueux

Fait le bien , suit les loix , & ne craint que les dieux.

M E R O P E.

Chaque mot qu'il me dit , est plein de nouveaux charmes :
Pourquoi donc le quitter , pour quoi causer ses larmes ?
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

E G I S T E.

Un vain desir de gloire a séduit mes esprits.
On me parlait souvent des troubles de Messène ,
Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine ,
Sur-tout de ses vertus dignes d'un autre prix :
Je me sentais ému par ces tristes récits.
De l'Elide en secret dédaignant la mollesse ,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse ,
Servir sous vos drapeaux , & vous offrir mon bras ;
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage :
A mes parens, flétris sous les rides de l'âge ,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours :
C'est ma première faute , elle a troublé mes jours.
Le ciel m'en a puni : le ciel inexorable
M'a conduit dans le piège , & m'a rendu coupable.

M E R O P E.

Il ne l'est point , j'en crois son ingénuité :
Le mensonge n'a point cette simplicité.
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante ;
C'est un infortuné que le ciel me présente.
Il suffit qu'il soit homme , & qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle Egiste ; Egiste est de son âge :
Peut-être , comme lui , de rivage en rivage ,

Inconnu, fugitif, & par-tout rebuté,
 Il souffre le mépris qui fuit la pauvreté.
 L'opprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.
 Pour le sang de nos dieux quel horrible partage!
 Si du moins . . .

S C E N E I I I.

MEROPE, EGISTE, EURICLES, ISMENIE.

A I S M E N I E.
 H! madame, entendez-vous ces cris?
 Savez-vous bien . . .

M E R O P E.
 Quel trouble alarme tes esprits?

I S M E N I E.
 Polifonte l'emporte, & nos peuples volages
 A son ambition prodiguent leurs suffrages.
 Il est roi, c'en est fait.

E G I S T E.
 J'avais cru que les dieux
 Auraient placé Mérope au rang de ses ayeux.
 Dieux! que plus on est grand, plus vos coups sont à craindre!
 Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
 Tout homme a ses malheurs.

(On emmène Egiste.)

E U R I C L E S à Mérope.
 Je vous l'avais prédit :
 Vous avez trop bravé son offre & son crédit.

MEROPE

MÉROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abyme où nous sommes.
J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes.
J'en attendais justice; ils la refusent tous.

EURICLES.

Permettez que du moins j'assemble autour de vous
Ce peu de nos amis, qui dans un tel orage
Pourraient encor sauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux, & d'un peuple d'ingrats.

SCÈNE IV.

MÉROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

L'Etat n'est point ingrat; non, madame, on vous aime;
On vous conserve encor l'honneur du diadème:
On veut que Polifonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir souverain.

MÉROPE.

On ose me donner au tyran qui me brave;
On a trahi le fils, on fait la mère esclave.

ISMENIE.

Le peuple vous rappelle aux rang de vos ayeux;
Suivez sa voix, madame, elle est la voix des dieux.

MÉROPE.

Inhumaine, tu veux pue Mérope avilie,
Rachète un vain honneur à force d'infamie!

S C E N E V.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

M ADAME, je reviens en tremblant devant vous ;
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups ;
Rappelez votre force à ce dernier outrage.

M E R O P E .

Je n'en ai plus ; les maux ont lassé mon courage ?
Mais, n'importe ; parlez.

E U R I C L E S ,

C'en est fait ; & le sort ...

Je ne puis achever.

M E R O P E .

Quoi ! mon fils !

E U R I C L E S .

Il est mort ;

Il est trop vrai ; déjà cette horrible nouvelle
Conferne vos amis, & glace tout leur zèle.

M E R O P E .

Mon fils est mort !

I S M E N I E .

O dieux !

E U R I C L E S .

D'indignes assassins,

Des pièges de la mort ont semé les chemins.
Le crime est consommé.

M E R O P E .

Quoi ! ce jour que j'abhorre ,

Ce soleil luit pour moi ! Mérope vit encore !
Il n'est plus ! Quelles mains ont déchiré son flanc ?
Quel monstre a répandu les restes de mon sang ?

E U R I C L E S .

Hélas ! cet étranger ; ce séducteur impie ,
Dont vous-même admiriez la vertu poursuivie ,
Pour qui tant de pitié naissait dans votre sein ,
Lui que vous protégez !

M E R O P E .

Ce monstre est l'assassin !

E U R I C L E S .

Oui , madame ; on en a des preuves trop certaines ;
On vient de découvrir , de mettre dans les chaînes
Deux de ses compagnons , qui , cachés parmi nous ,
Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups .
Celui qui sur Egiste a mis ses mains hardies ,
A pris de votre fils les dépouilles chéries ,

(*On apporte cette armure dans le fond du théâtre .*)

L'armure que Narbas emporta de ces lieux :
Le traître avait jeté ces gages précieux ,
Pour n'être point connu par ces marques sanglantes .

M E R O P E .

Ah ! que me dites-vous ? Mes mains , ces mains tremblantes
En armèrent Cresfonte , alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats .
O dépouille trop chère , en quelles mains livrée !
Quoi ! ce monstre avait pris cette armure sacrée ;

E U R I C L E S .

Celle qu'Egiste même apportait en ces lieux .

M E R O P E .

Et teinte de son sang on la montre à mes yeux !
Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide ...

E U R I C L E S .

C'était Narbas , c'était son déplorable guide ;
Polifonte l'avoue.

M E R O P E .

Affreuse vérité !

Hélas ! de l'assassin le bras ensanglanté ,
Pour dérober aux yeux son crime & son parjure ,
Donne à mon fils sanglant les flots pour sépulture.
Je vois tout. O mon fils , quel horrible destin !

E U R I C L E S .

Voulez-vous tout savoir de ce lâche assassin ?

S C E N E V I .

M E R O P E , E U R I C L E S , I S M E N I E , E R O X ,
Gardes de Polifonte.

E R O X .

MADAME , par ma voix , permettez que mon maître ,
Trop dédaigné de vous , trop méconnu peut-être ,
Dans ces cruels momens vous offre son secours.
Il a su que d'Egiste on a tranché les jours ;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine

M E R O P E .

Il y prend part , & je le crois sans peine ;
Il en jouit du moins , & les destins l'ont mis
Au trône de Cresfonte , au trône de mon fils.

E R O X.

Il vous offre ce trône ; agréez qu'il partage
De ce fils , qui n'est plus , le sanglant héritage ,
Et que dans vos malheurs il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous ;
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable :
Le droit de le punir est un droit respectable ,
C'est le devoir des rois , le glaive de Thémis ,
Ce grand soutien du trône , à lui seul est commis :
A vous , comme à son peuple , il veut rendre justice.
Le sang des assassins est le vrai sacrifice
Qui doit de votre hymen ensanglanter l'autel.

M E R O P E.

Non , je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Polifonte est roi , je veux que sa puissance
Laisse à mon désespoir le soin de ma vengeance.
Qu'il règne , qu'il possède & mes biens & mon rang ;
Tout l'honneur que je veux , c'est de venger mon sang.
Ma main est à ce prix ; allez , qu'il s'y prépare :
Je la retirerai du sein de ce barbare ,
Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

E R O X.

Le roi , n'en doutez point , va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets son cœur sera sensible.



S C E N E V I I .

M E R O P E , E U R I C L E S , I S M E N I E .

N O N , ne m'en croyez point ; non , cet hymen horrible ,
Cet hymen que je crains , ne s'accomplira pas .
Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras ;
Mais ce bras à l'instant m'arrachera la vie .

E U R I C L E S .

Madame , au nom des dieux . . ?

M E R O P E .

Ils m'ont trop poursuivie .

Irai-je à leurs autels , objet de leur courroux ,
Quand ils m'ôtent un fils , demander un époux ,
Joindre un sceptre étranger au sceptre de mes pères ,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires ?
Moi vivre , moi lever mes regards éperdus
Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus !
Sous un maître odieux , dévorant ma tristesse ,
Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse !
Quand on a tout perdu , quand on n'a plus d'espoir ,
La vie est un opprobre , & la mort un devoir .

Fin du second acte.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

N A R B A S.

O Douleur ! ô regrets ! ô vieillesse pesante !
 Je n'ai pu retenir cette fougue imprudente ,
 Cette ardeur d'un héros , ce courage emporté ,
 S'indignant dans mes bras de son obscurité.
 Je l'ai perdu ; la mort me l'a ravi peut-être.
 De quel front aborder la mère de mon maître ?
 Quels maux sont en ces lieux accumulés sur moi !
 Je reviens sans Egiste ; & Polifonte est roi !
 Cet heureux artisan de fraudes & de crimes ,
 Cet assassin farouche , entouré de victimes ,
 Qui nous persécutant de climats en climats ,
 Sema par-tout la mort , attachée à nos pas :
 Il règne , il affermit le trône qu'il profane !
 Il y jouit en paix du ciel qui le condamne.
 Dieux ! cachez mon retour à ses yeux pénétrants.
 Dieux ! dérobez Egiste au fer de ses tyrans.
 Guidez-moi vers sa mère , & qu'à ses pieds je meure.
 Je vois , je reconnais cette triste demeure ,
 Où le meilleur des rois a reçu le trépas ,
 Où son fils tout sanglant fut sauvé dans mes bras.
 Hélas ! après quinze ans d'exil & de misère ,
 Je viens coûter encor des larmes à sa mère.

R iv

A qui me déclarer ? Je cherche dans ces lieux
Quelque ami dont la main me conduise à ses yeux ;
Aucun ne se présente à ma débile vue.
Je vois près d'une tombe une foule éperdue :
J'entends des cris plaintifs. Hélas ! dans ce palais
Un dieu persécuteur habite pour jamais.

S C E N E I I.

NARBAS, ISMENIE, *dans le fond du théâtre , où l'on découvre le tombeau de Cresfonte.*

Q U E L est cet inconnu , dont la vue indiscrete
Ose troubler la reine, & percer sa retraite ?
Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux ,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

N A R B A S.

Oh ! qui que vous soyez , excusez mon audace :
C'est un infortuné qui demande une grace.
Il peut servir Mérope ; il voudrait lui parler.

I S M E N I E.

Ah ! quel tems prenez-vous pour oser la troubler ?
Respectez la douleur d'une mère éperdue ;
Malheureux étranger , n'offensez point sa vue ;
Eloignez-vous.

N A R B A S.

Hélas ! au nom des dieux vengeurs,
Accordez cette grace à mon âge , à mes pleurs.
Je ne fais point , madame , étranger dans Mésène.

Croyez , si vous servez , si vous aimez la reine ,
Que mon cœur à son fort attaché comme vous ,
De sa longue infortune a senti tous les coups.
Quelle est donc cette tombe en ces lieux élevée ,
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée ?

I S M E N I E.

C'est la tombe d'un roi , des dieux abandonné ,
D'un héros , d'un époux , d'un père infortuné ,
De Cresfonte.

N A R B A S *allant vers le tombeau.*

O mon maître ! ô cendres que j'adore !

I S M E N I E.

L'épouse de Cresfonte est plus à plaindre encore.

N A R B A S.

Quels coups auraient comblé ses malheurs inouis ?

I S M E N I E.

Le coup le plus terrible ; on a tué son fils.

N A R B A S.

Son fils Egiste , ô dieux ! le malheureux Egiste !

I S M E N I E.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un sort si triste.

N A R B A S.

Son fils ne serait plus ?

I S M E N I E.

Un barbare assassin

Aux portes de Mésène a déchiré son sein.

N A R B A S.

O désespoir ! ô mort , que ma crainte a prédite !

Il est assassiné ? Mérope en est instruite ?

Ne vous trompez-vous pas ?

I S M E N I E.

Des signes trop certains
Ont éclairé nos yeux sur ces affreux destins.
C'est vous en dire assez ; sa perte est assurée.

N A R B A S.

Quel fruit de tant de soins !

I S M E N I E.

Au désespoir livrée ,
Mérope va mourir ; son courage est vaincu :
Pour son fils seulement Mérope avait vécu :
Des nœuds qui l'arrêtaient sa vie est dégagée ;
Mais avant de mourir elle sera vengée ;
Le sang de l'assassin par sa main doit couler ;
Au tombeau de Cresfonte elle va l'immoler.
Le roi qui l'a permis cherche à flatter sa peine ;
Un des siens en ces lieux doit aux pieds de la reine
Amener à l'instant ce lâche meurtrier ,
Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.
Mérope cependant, dans sa douleur profonde ,
Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.

N A R B A S *s'en allant.*

Hélas ! s'il est ainsi , pourquoi me découvrir ?
Aux pieds de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

S C E N E I I I.

I S M E N I E *seule.*

C E vieillard est sans doute un citoyen fidèle ;
Il pleure , il ne craint point de marquer un vrai zèle :

Il pleure : & tout le reste, esclave des tyrans ,
 Détourne loin de nous des yeux indifférens.
 Quel si grand intérêt prend-il à nos alarmes ?
 La tranquille pitié fait verser moins de larmes :
 Il montrait pour Egiste un cœur trop paternel !
 Hélas ! courons à lui Mais quel objet cruel !

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE, EURICLES,
 EGISTE *enchaîné*, gardes, sacrificateurs.

MEROPE.
 Q'ON amène à mes yeux cette horrible victime.
 Inventons des tourmens qui soient égaux au crime ;
 Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

EGISTE.
 On m'a vendu bien cher un instant de faveur.
 Secourez-moi, grands dieux , à l'innocent propices.

EURICLES.
 Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.

MEROPE *avançant*.
 Oui , sans doute, il le faut. Montre ! qui t'a porté
 A ce comble du crime , à tant de cruauté ?
 Que t'ai-je fait ?

EGISTE.
 Les dieux , qui vengent le parjure ,
 Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
 J'avais dit à vos pieds la simple vérité ;
 J'avais déjà fléchi votre cœur irrité ;

Vous étendiez sur moi votre main protectrice ;
 Qui peut avoir si-tôt lassé votre justice ?
 Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur ?
 Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur ?

M E R O P E .

Quel intérêt ? barbare !

E G I S T E .

Hélas ! sur son visage
 J'entrevois de la mort la douloureuse image :
 Que j'en suis attendri ! J'aurais voulu cent fois
 Racheter de mon sang l'état où je la vois.

M E R O P E .

Le cruel ! à quel point on l'instruisit à feindre !
 Il m'arrache la vie , & semble encor me plaindre.

(*Elle se jette dans les bras d'Isménie.*)

E U R I C L E S .

Madame , vengez-vous , & vengez à la fois
 Les loix , & la nature , & le sang de nos rois.

E G I S T E .

A la cour de ces rois telle est donc la justice ?
 On m'accueille , on me flatte , on résout mon supplice.
 Quel destin m'arrachait à mes tristes forêts ?
 Vieillard infortuné , quels seront vos regrets ?
 Mère trop malheureuse , & dont la voix si chère
 M'avait prédit

M E R O P E .

Barbare ! Il te reste une mère.
 Je serais mère encor sans toi , sans ta fureur.
 Tu m'as ravi mon fils.

E G I S T E.

Si tel est mon malheur ,
S'il était votre fils , je suis trop condamnable.
Mon cœur est innocent , mais ma main est coupable.
Que je suis malheureux ! Le ciel fait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie , & pour vous , & pour lui.

M E R O P E.

Quoi , traître ! quand ta main lui ravit cette armure...

E G I S T E.

Elle est à moi.

M E R O P E.

Comment ? que dis-tu ?

E G I S T E.

Je vous jure ,

Par vous , par ce cher fils , par vos divins ayeux ,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

M E R O P E.

Qui ? ton père ? en Elide ? En quel trouble il me jette !
Son nom ? parle : réponds.

E G I S T E.

Son nom est Policlète :

Je vous l'ai déjà dit.

M E R O P E.

Tu m'arraches le cœur.

Quelle indigne pitié suspendait ma fureur ?
C'en est trop ; secondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monstre , ce perfide.

(*Levant le poignard.*)

Mânes de mon cher fils , mes bras ensanglantés....

N A R B A S *paraissant avec précipitation.*
 Qu'allez-vous faire ? ô dieux !

M E R O P E .

Qui m'appelle ?

N A R B A S .

Arrêtez.

Hélas ! il est perdu , si je nomme sa mère ,
 S'il est connu.

M E R O P E .

Meurs , traître.

N A R B A S .

Arrêtez.

E G I S T E *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon père !

M E R O P E .

Son père !

E G I S T E *à Narbas.*

Hélas ! que vois-je ? où portez-vous vos pas !
 Venez-vous être ici témoin de mon trépas ?

N A R B A S .

Ah ! madame , empêchez qu'on acheve le crime.
 Euriclès , écoutez , écarter la victime ,
 Que je vous parle.

E U R I C L È S *emmène Egiste , & ferme le fond du théâtre.*
 O ciel !

M E R O P E *s'avançant.*

Vous me faites trembler :

J'allais venger mon fils.

N A R B A S *se jetant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.

Egiste...

M E R O P E *laissant tomber le poignard.*

Eh bien ! Egiste ?

N A R B A S.

O reine infortunée !

Celui dont votre main tranchait la destinée,

C'est Egiste...

M E R O P E.

Il vivrait ?

N A R B A S.

C'est lui, c'est votre fils.

M E R O P E *tombant dans les bras d'Isménie.*

Je me meurs !

I S M E N I E.

Dieux puissans !

N A R B A S *à Isménie.*

Rappelez ses esprits.

Hélas ! ce juste excès de joie & de tendresse,

Ce trouble si soudain, ce remords qui la presse,

Vont consumer ses jours usés par la douleur.

M E R O P E *revenant à elle.*

Ah , Narbas ! est-ce vous ? est-ce un songe trompeur ?

Quoi ! c'est vous ? c'est mon fils ? qu'il vienne, qu'il paraisse.

N A R B A S.

Redoutez , renfermez cette juste tendresse.

(*à Isménie.*)

Vous , cachez à jamais ce secret important ;

Le salut de la reine & d'Egiste en dépend.

M E R O P E.

Ah ! quel nouveau danger empoisonne ma joie ?

Cher Egiste ! quel dieu défend que je te voie ?
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger ?

N A R B A S .

Ne le connaissant pas, vous alliez l'égorger ;
Et si son arrivée est ici découverte,
En le reconnaissant vous assurez sa perte.
Malgré la voix du sang , feignez , dissimulez ;
Le crime est sur le trône, on vous poursuit , tremblez.

S C E N E V .

MEROPE , EURICLES , NARBAS , ISMENIE.

A H ! madame, le roi commande qu'on saisisse. . .

M E R O P E .

Qui ?

E U R I C L E S .

Ce jeune étranger qu'on destine au supplice.

M E R O P E *avec transport.*

Eh bien ! cet étranger , c'est mon fils , c'est mon sang.
Narbass , on va plonger le couteau dans son flanc !
Courons tous.

N A R B A S .

Demeurez.

M E R O P E .

C'est mon fils qu'on entraîne.

Pourquoi ? quelle entreprise exécrable & soudaine !
Pourquoi m'ôter Egiste ?

E U R I C L E S .

EURICLES.

Avant de vous venger,
Polifonte, dit-il, prétend l'interroger.

MEROPE.

L'interroger ! qui ? lui ? fait-il quelle est sa mère ?

EURICLES.

Nul ne soupçonne encor ce terrible mystère.

MEROPE.

Courons à Polifonte, implorons son appui.

NARBAS.

N'implorez que les dieux, & ne craignez que lui.

EURICLES.

Si les droits de ce fils font au roi quelque ombrage,
De son salut au moins votre hymen est le gage.

Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le sien.

Et dût sa politique en être encor jalouse,
Il faut qu'il serve Egiste alors qu'il vous épouse.

NARBAS.

Il vous épouse ! lui ? quel coup de foudre ! ô ciel !

MEROPE.

C'est mourir-trop long-tems dans ce trouble cruel.
Je vais.....

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mère déplorable !
Vous n'accomplirez point cet hymen exécration.

EURICLES.

Narbass, elle est forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresfonte.

N A R B A S.

Il en est l'assassin.

M E R O P E.

Lui ? ce traître !

N A R B A S.

Oui, lui-même : oui, ses mains sanguinaires
Ont égorgé d'Egiste & le père, & les frères :
Je l'ai vu sur mon roi, j'ai vu porter les coups,
Je l'ai vu tout couvert du sang de votre époux.

M E R O P E.

Ah dieux !

N A R B A S.

J'ai vu ce monstre entouré de victimes :
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes.
Il déguisa sa rage à force de forfaits ;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais ;
Il y porta la flamme ; & parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du sang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Assassin de son prince, il parut son vengeur.
D'ennemis, de mourans, vous étiez entourée :
Et moi perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languissans.
Les dieux ont pris pitié de ses jours innocens :
Je l'ai conduit seize ans de retraite en retraite :
J'ai pris pour me cacher le nom de Policlète ;
Et lorsqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polifonte est son maître, & devient votre époux !

M E R O P E.

Ah ! tout mon sang se glace à ce récit horrible.

EURICLES.

On vient : c'est Polifonte.

MEROPE

O dieux ! est-il possible ?

(à Narbas.)

Va, dérobe sur-tout ta vue à sa fureur.

NARBAS.

Hélas ! si votre fils est cher à votre cœur,
Avec son assassin dissimulez , madame.

EURICLES.

Renfermons ce secret dans le fond de notre ame.
Un seul mot peut le perdre.

MEROPE à Euriclès.

Ah ! cours ; & que tes yeux

Veillent sur ce dépôt si cher , si précieux.

EURICLES.

N'en doutez point.

MEROPE.

Hélas ! j'espère en ta prudence :
C'est mon fils , c'est ton roi. Dieux ! ce monstre s'avance.

SCENE VI.

MEROPE, POLIFONTE, EROX, ISMENIE, fuite.

POLIFONTE.

LE trône vous attend , & les autels sont prêts ;
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme roi , comme époux , le devoir me commande,
Que je venge le meurtre , & que je vous défende.

S ij

Deux complices déjà par mon ordre faisis ,
Vont payer de leur sang , le sang de votre fils.
Mais malgré tous mes soins , votre lente vengeance
A bien mal secondé ma prompte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet assassin ;
Vous-même , disiez-vous , deviez percer son sein.

M E R O P E .

Plût aux dieux que mon bras fut le vengeur du crime !

P O L I F O N T E .

C'est le devoir des rois , c'est le soin qui m'anime.

M E R O P E .

Vous ?

P O L I F O N T E .

Pourquoi donc , madame , avez-vous différé ?
Votre amour pour un fils serait-il altéré ?

M E R O P E .

Puissent ses ennemis périr dans les supplices !
Mais si ce meurtrier , seigneur , a des complices ,
Si je pouvais par lui reconnaître le bras ,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas
Ceux dont la race impie a massacré le père ,
Pourfuivront à jamais , & le fils , & la mère.
Si l'on pouvait

P O L I F O N T E .

C'est là ce que je veux savoir ,
Et déjà le coupable est mis en mon pouvoir.

M E R O P E .

Il est entre vos mains ?

P O L I F O N T E .

Oui , madame , & j'espère

Percer en lui parlant ce ténébreux mystère.

M E R O P E.

Ah ! barbare ! . . . A moi seule il faut qu'il soit remis.

Rendez-moi. . . Vous savez que vous l'avez promis.

à part.

O mon sang ! ô mon fils ! quel sort on vous prépare !

à Polifonte.

Seigneur , ayez pitié.

P O L I F O N T E.

Quel transport vous égare ?

Il mourra.

M E R O P E.

Lui ?

P O L I F O N T E.

Sa mort pourra vous consoler.

M E R O P E.

Ah ! je veux à l'instant le voir & lui parler.

P O L I F O N T E.

Ce mélange inoui d'horreur & de tendresse ,

Ces transports dont votre ame à peine est la maîtresse ,

Ces discours commencés, ce visage interdit ,

Pourraient de quelque ombrage alarmer mon esprit.

Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?

D'un déplaisir nouveau votre ame semble atteinte.

Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener ?

Pourquoi fuit-il mes yeux ? que dois-je en soupçonner ?

Quel est-il ?

M E R O P E.

Eh ! seigneur , à peine sur le trône ,

La crainte , le soupçon déjà vous environne ?

P O L I F O N T E .

Partagez donc ce trône : & sûr de mon bonheur ,
Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déjà Mérope & Polifonte.

M É R O P E *en pleurant.*

Les dieux vous ont donné le trône de Cresfonte ;
Il y manquait sa femme , & ce comble d'horreur ,
Ce crime épouvantable.

I S M E N I E .

Eh , madame !

M É R O P E .

Ah ! seigneur ,
Pardonnez . . . Vous voyez une mère éperdue.
Les dieux m'ont tout ravi , les dieux m'ont confondue.
Pardonnez . . . De mon fils rendez-moi l'assassin.

P O L I F O N T E .

Tout son sang , s'il le faut , va couler sous ma main.
Venez , madame.

M É R O P E .

O dieux ! dans l'horreur qui me presse
Secourez une mère , & cachez sa faiblesse.

Fin du troisième acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLIFONTE EROX.

POLIFONTE.
A SES emportemens , je croirais qu'à la fin
 Elle a de son époux reconnu l'assassin ;
 Je croirais que ses yeux ont éclairé l'abyme ,
 Où dans l'impuniré s'était caché mon crime.
 Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux ;
 Mais ce n'est pas son cœur , c'est sa main que je veux.
 Telle est la loi du peuple ; il le faut satisfaire.
 Cet hymen m'affervit & le fils & la mère ;
 Et par ce nœud sacré qui la met dans mes mains ,
 Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.
 Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine :
 Au char de ma fortune il est tems qu'on l'enchaîne.
 Mais vous , au meurtrier vous venez de parler ?
 Que pensez-vous de lui ?

ER O X.

Rien ne peut le troubler.
 Simple dans ses discours , mais ferme , invariable ,
 La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.
 J'en suis frappé , seigneur , & je n'attendais pas
 Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.

J'avouerai qu'en secret moi-même je l'admire.

P O L I F O N T E .

Quel est-il, en un mot ?

E R O X .

Ce que j'ose vous dire ,
C'est qu'il n'est point sans doute un de ces assassins
Disposés en secret pour servir vos desseins.

P O L I F O N T E .

Pouvez-vous en parler avec tant d'assurance ?
Leur conducteur n'est plus. Ma juste défiance
A pris soin d'effacer , dans son sang dangereux ,
De ce secret d'état les vestiges honteux ;
Mais ce jeune inconnu me tourmente & m'attriste.
Me répondrez-vous bien qu'il m'ait défait d'Egiste ?
Croyrai-je que toujours soigneux de m'obéir ,
Le fort jusqu'à ce point m'ait voulu prévenir ?

E R O X .

Méropé dans les pleurs mourant désespérée ,
Est de votre bonheur une preuve assurée ;
Et tout ce que je vois le confirme en effet.
Plus fort que tous nos soins , le hasard a tout fait.

P O L I F O N T E .

Le hasard va souvent plus loin que la prudence ;
Mais j'ai trop d'ennemis , & trop d'expérience ,
Pour laisser le hasard arbitre de mon sort.
Quel que soit l'étranger , il faut hâter sa mort.
Sa mort sera le prix de cet hymen auguste ;
Elle affermit mon trône : il suffit , elle est juste.
Le peuple sous mes loix pour jamais engagé ,
Croira son prince mort , & le croira vengé.

Mais répondez : Quel est ce vieillard téméraire,
Qu'on dérobe à ma vue avec tant de mystère ?
Mérope allait verser le sang de l'assassin :
Ce vieillard , dites-vous , a retenu sa main.
Que voulait-il ?

EROX.

Seigneur , chargé de sa misère ,
De ce jeune étranger ce vieillard est le père :
Il venait implorer la grace de son fils.

POLIFONTE.

Sa grace ? Devant moi je veux qu'il soit admis.
Ce vieillard me trahit , crois-moi , puisqu'il se cache.
Ce secret m'importune , il faut que je l'arrache.
Le meurtrier sur-tout excite mes soupçons.
Pourquoi , par quel caprice , & par quelles raisons ,
La reine qui tantôt pressait tant son supplice ,
N'ose-t-elle achever ce juste sacrifice ?
La pitié paraissait adoucir ses fureurs ;
Sa joie éclatait même à travers ses douleurs.

EROX.

Qu'importe sa pitié , sa joie & sa vengeance ?

POLIFONTE.

Tout m'importe : & de tout je suis en défiance.
Elle vient qu'on m'amène ici cet étranger.



S C E N E I I.

POLIFONTE, EROX, EGISTE, EURICLES, MEROPE, ISMENIE, gardes.

R E M P L I S S E Z vos sermens, songez à me venger;
Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime.

P O L I F O N T E.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous; baignez-vous au sang du criminel;
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

M E R O P E.

Ah dieux !

E G I S T E à *Polifonte*.

Tu vends mon sang à l'hymen de la reine ;
Ma vie est peu de chose, & je mourrai sans peine ;
Mais je suis malheureux , innocent , étranger.
Si le ciel t'a fait roi , c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort ; je l'excuse, elle est mère.
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi :
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

P O L I F O N T E.

Malheureux , oses-tu , dans ta rage insolente ?

M E R O P E.

Eh ! seigneur , excusez sa jeunesse imprudente.
Elevé loin des cours, & nourri dans les bois,
Il ne fait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLIFONTE.

Qu'entends-je ! quel discours ! quelle surprise extrême !
Vous le justifier !

MEROPE.

Qui moi , seigneur ?

POLIFONTE.

Vous-même.

De cet égarement sortirez-vous enfin ?
De votre fils , madame , est-ce ici l'assassin ?

MEROPE.

Mon fils de tant de rois le déplorable reste ,
Mon fils enveloppé dans un piège funeste ,
Sous les coups d'un barbare

ISMENIE.

O ciel ! que faites-vous ?

POLIFONTE.

Quoi ! vos regards sur lui se tournent sans courroux ?
Vous tremblez à sa vue , & vos yeux s'attendrissent ?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent ?

MEROPE.

Je ne les cache point ; ils paraissent assez :
La cause en est trop juste , & vous la connaissez.

POLIFONTE.

Pour en tarir la source il est tems qu'il expire.
Qu'on l'immole , soldats.

MEROPE *s'avancant.*

Cruel ! qu'osez-vous dire ?

EGISTE.

Quoi ! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis !

P O L I F O N T E .

Qu'il meure.

M E R O P E .

Il est ...

P O L I F O N T E .

Frappez.

M E R O P E *se jetant entre Egiste & les soldats.*

Barbare ! il est mon fils.

E G I S T E .

Moi ! votre fils ?

M E R O P E *en l'embrassant.*

Tu l'es ; & ce ciel que j'atteste ,

Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste ,

Et qui trop tard , hélas ! a décillé mes yeux ,

Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

E G I S T E .

Quel miracle, grands dieux ! que je ne puis comprendre !

P O L I F O N T E .

Une telle imposture a de quoi me surprendre.

Vous, sa mère ? Qui ? vous , qui demandiez sa mort ?

E G I S T E .

Ah ! si je meurs son fils , je rends grace à mon sort.

M E R O P E .

Je suis sa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie.

Oui , tu tiens dans tes mains le secret de ma vie :

Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi ,

L'héritier de Cresfonte , & ton maître , & ton roi.

Tu peux , si tu le veux , m'accuser d'imposture :

Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.

Ton cœur nourri de sang n'en peut être frappé.

Oui , c'est mon fils , te dis-je , au carnage échappé.

POLIFONTE.

Que prétendez-vous dire , & sur quelles alarmes ?

EGISTE.

Va , je me crois son fils ; mes preuves sont ses larmes ,
Mes sentimens , mon cœur , par la gloire animé ,
Mon bras qui t'eût puni s'il n'était désarmé.

POLIFONTE.

Ta rage auparavant fera seule punie.
C'est trop.

MÉROPE *se jetant à ses genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie :

Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus ? Mérope est à vos pieds :
Mérope les embrasse , & craint votre colère.
A cet effort affreux jugez si je suis mère :
Jugez de mes tourmens ; ma détestable erreur
Ce matin de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel : vous qui vouliez lui tenir lieu de père ,
Qui deviez protéger ses jours infortunés ,
Le voilà devant vous , & vous l'affassinez.
Son père est mort , hélas ! par un crime funeste ;
Sauvez le fils : je puis oublier tout le reste :
Sauvez le sang des dieux , & de vos souverains ;
Il est seul , sans défense , il est entre vos mains.
Qu'il vive , & c'est assez. Heureuse en mes misères ,
Lui seul il me rendra mon époux , & ses frères.
Vous voyez avec moi ses ayeux à genoux ,
Votre roi dans les fers.

E G I S T E .

O reine , levez-vous ,
Et daignez me prouver que Cresfonte est mon père ,
En cessant d'avilir & sa veuve , & ma mère .
Je fais peu de mes droits quelle est la dignité ;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté ,
Avec un cœur trop haut , pour qu'un tyran l'abaisse .
De mon premier état j'ai bravé la bassesse ,
Et mes yeux du présent ne sont point éblouis .
Je me sens né des rois , je me sens votre fils .
Hercule , ainsi que moi , commença sa carrière ;
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière ;
Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité ,
Pour avoir comme moi vaincu l'adversité .
S'il m'a transmis son sang , j'en aurai le courage .
Mourir digne de vous , voilà mon héritage .
Cessez de le prier , cessez de démentir
Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir .

P O L I F O N T E à M é r o p e .

Eh bien , il faut ici nous expliquer sans feinte .
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte :
Son courage me plait ; je l'estime & je crois
Qu'il mérite en effet d'être du sang des rois .
Mais une vérité d'une telle importance
N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence .
Je le prends sous ma garde , il m'est déjà remis ;
Et s'il est né de vous , je l'adopte pour fils .

E G I S T E .

Vous m'adopter ?

M E R O P E.

Hélas !

P O L I F O N T E.

Réglez sa destinée.

Vous achetiez sa mort avec mon hyménée.

La vengeance à ce point a pu vous captiver.

L'amour fera-t-il moins , quand il faut le sauver !

M E R O P E.

Quoi , barbare !

P O L I F O N T E.

Madame , il y va de sa vie.

Votre ame en sa faveur paraît trop attendrie ,

Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs ,

Par d'imprudens refus , l'objet de tant de pleurs.

M E R O P E.

Seigneur , que de son sort il soit du moins le maître.

Daignez ...

P O L I F O N T E.

C'est votre fils , madame , ou c'est un traître.

Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui ,

Ou je dois me venger , & de vous , & de lui.

C'est à vous d'ordonner sa grace ou son supplice.

Vous êtes en un mot sa mère ou sa complice.

Choisissez ; mais sachez qu'au sortir de ces lieux

Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.

Vous , soldats , qu'on le garde ; & vous , que l'on me suive.

(à Mérope.)

Je vous attends ; voyez si vous voulez qu'il vive.

Déterminez d'un mot mon esprit incertain ;

Confirmez sa naissance en me donnant la main.

Votre seule réponse, ou le fauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

M E R O P E .

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir ;
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

P O L I F O N T E .

Vous le verrez au temple.

E G I S T E , *que les soldats emmènent.*

O reine auguste & chère !

O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère,
Ne faites rien d'indigne, & de vous, & de moi :
Si je suis votre fils, je fais mourir en roi.

S C E N E I I I .

M E R O P E *seule.*

CRUELS, vous l'enlevez ; en vain je vous implore :
Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore ?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô dieu trop imploré ?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré ?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère ,
Victime réservée au bourreau de son père.
Ah ! privez-moi de lui ; cachez ses pas errans ,
Dans le fond des déserts, à l'abri des tyrans.



S C E N E

SCENE IV.

MEROPE, NARBAS, EURICLES,

MEROPE.
SAIS-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée ?

NARBAS.
Je fais que de mon roi la perte est assurée,
Que déjà dans les fers Egiste est retenu,
Qu'on observe mes pas.

MEROPE.
C'est moi qui l'ai perdu.

NARBAS.
Vous !

MEROPE.
J'ai tout révélé. Mais, Narbas, quelle mère,
Prête à perdre son fils, peut le voir & se taire ;
J'ai parlé, c'en est fait : & je dois désormais
Réparer ma faiblesse à force de forfaits.
Quels forfaits dites-vous ?

SCENE V.

MEROPE, NARBAS, EURICLES, ISMENIE.

ISMENIE.

VOICI l'heure, madame,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame.
Un vain peuple qui vole après la nouveauté,

Attend votre hyménée avec avidité.
Le tyran règle tout ; il semble qu'il apprête
L'appareil du carnage , & non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran , le grand-prêtre inspiré ,
A fait parler le dieu dans son temple adoré.
Au nom de vos ayeux , & du dieu qu'il atteste ,
Il vient de déclarer cette union funeste.
Polifonte, dit-il , a reçu vos sermens ;
Melsène en est témoin , les dieux en sont garans.
Le peuple a répondu par des cris d'allégresse ;
Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse ,
Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur :
Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

M E R O P E .

Et mes malheurs encor font la publique joie ?

N A R B A S .

Pour sauver votre fils quelle funeste joie !

M E R O P E .

C'est un crime effroyable , & déjà tu frémis.

N A R B A S .

Mais c'en est un plus grand de perdre votre fils.

M E R O P E .

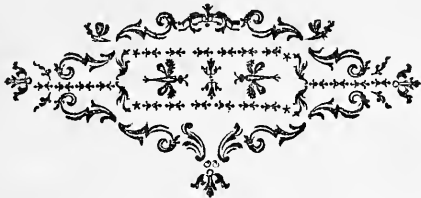
Eh bien , le desespoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple , & plaçons-le à leurs yeux ,
Entre l'autel & moi , sous la garde des dieux.
Il est né de leur sang , ils prendront sa défense ;
Ils ont assez long-tems trahi son innocence.
De son lâche assassin je prendrai les fureurs ;
L'horreur & la vengeance empliront tous les cœurs.

Tyrans , craignez les cris & les pleurs d'une mère.
On vient. Ah ! je frissonne. Ah ! tout me désespère.
On m'appelle , & mon fils est au bord du cercueil ;
Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.

(*aux sacrificateurs.*)

Ministres rigoureux du monstre qui m'opprime ,
Vous venez à l'autel entraîner la victime.
O vengeance ! ô tendresse ! ô nature ! ô devoir !
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au desespoir ?

Fin du quatrième acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

EGISTE, NARBAS, EURICLES.

L E tyran nous retient au palais de la reine ,
Et notre destinée est encor incertaine.
Je tremble pour vous seul. Ah , mon prince ! ah , mon fils !
Souffrez qu'un nom si doux me soit encor permis.
Ah ! vivez. D'un tyran désarmez la colère ;
Conservez une tête , hélas ! si nécessaire ,
Si long-tems menacée , & qui m'a tant coûté.

E U R I C L E S .

Songez que pour vous seul abaissant sa fierté ,
Mérope de ses pleurs daigne arroser encore
Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

E G I S T E .

D'un long étonnement à peine revenu ,
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau sang m'anime , un nouveau jour m'éclaire.
Qui , moi , né de Mérope ? & Cresfonte est mon père !
Son assassin triomphe ; il commande , & je fers !
Je suis le sang d'Hercule , & je suis dans les fers !

N A R B A S .

Plût aux dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide

Fut encor inconnu dans les champs de l'Elide !

E G I S T E.

Et quoi ! Tous les malheurs aux humains réservés,
Faut-il si jeune encor les avoir éprouvés ?
Les ravages , l'exil , la mort , l'ignominie ,
Dès ma première aurore ont assiégé ma vie.
De déserts en déserts , errant , persécuté ,
J'ai languï dans l'opprobre & dans l'obscurité.
Le ciel fait cependant , si parmi tant d'injures
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur ,
J'ambrassai les vertus qu'exigeait mon malheur.
Je respectai , j'aimai jusqu'à votre misère ;
Je n'aurais point aux dieux demandé d'autre père.
Il m'en donnent un autre , & c'est pour m'outrager.
Je suis fils de Cresfonte , & ne puis le venger.
Je retrouve une mère , un tyran me l'arrache :
Un détestable hymen à ce monstre l'attache :
Je maudis dans vos bras le jour où je suis né :
Je maudis le secours que vous m'avez donné.
Ah ! mon père ! ah ! pourquoi , d'une mère égarée ,
Reteniez -vous tantôt la main désespérée ?
Mes malheurs finissaient , mon sort était rempli.

N A R B A S.

Ah ! vous êtes perdu : le tyran vient ici.



S C E N E I I.

POLIFONTE , EGISTE , NARBAS , EURICLES ,
gardes.

P O L I F O N T E .
RETIREZ-VOUS (a) ; & toi dont l'aveugle jeunesse
Inspire une pitié qu'on doit à la faiblesse ,
Ton roi veut bien encor , pour la dernière fois ,
Permettre à tes deffins de changer à ton choix .
Le présent , l'avenir , & jusqu'à ta naissance ,
Tout ton être , en un mot , est dans ma dépendance .
Je puis au plus haut rang d'un seul mot t'élever ,
Te laisser dans les fers , te perdre ou te sauver .
Elevé loin des cours , & sans expérience ,
Laisse-moi gouverner ta farouche imprudence .
Crois-moi , n'affecte point , dans ton sort abattu ,
Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu .
Si dans un rang obscur le destin t'a fait naître ,
Conforme à ton état , sois humble avec ton maître .
Si le hafard heureux t'a fait naître d'un roi ,
Rends-toi digne de l'être , en servant près de moi .
Une reine en ces lieux te donne un grand exemple ;
Elle a subi mes loix , & marche vers le temple .
Suis ses pas & les miens , viens aux pieds de l'autel ,
Me jurer à genoux un hommage éternel .
Puisque tu crains les dieux , atteste leur puissance ;
Prends-les tous à témoin de ton obéissance .

(1) Narbas & Euricles s'éloignent un peu.

La porte des grandeurs est ouverte pour toi.

Un refus te perdra , choisis , & réponds-moi.

E G I S T E.

Tu me vois désarmé , comment puis-je répondre ?

Tes discours , je l'avoue , ont de quoi me confondre ;

Mais rends-moi seulement ce glaive que tu crains ,

Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :

Je répondrai pour lors , & tu pourras connaître ,

Qui de nous deux , perfide , est l'esclave ou le maître ;

Si c'est à Polifonte à régler mes destins ,

Et si le fils des rois punit les assassins.

P O L I F O N T E.

Faible & fier ennemi , ma bonté t'encourage :

Tu me crois assez grand pour oublier l'outrage ,

Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi

Un esclave inconnu qui s'attaque à son roi.

Eh bien ! cette bonté , qui s'indigne & se lasse ,

Te donne un seul moment pour obtenir ta grace.

Je t'attends aux autels , & tu peux y venir.

Viens recevoir la mort , ou jurer d'obéir.

Gardes , auprès de moi vous pourrez l'introduire ;

Qu'aucun autre ne forte , & n'ose le conduire.

Vous , Narbas , Euriclès , je le laisse en vos mains.

Tremblez , vous répondrez de ses caprices vains.

Je connais votre haine , & j'en fais l'impuissance ;

Mais je me fie au moins à votre expérience.

Qu'il soit né de Mérope , ou qu'il soit votre fils ,

D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

S C E N E I I I .

E G I S T E , N A R B A S , E U R I C L E S .

E G I S T E .

A H ! je n'en recevrai que du sang qui m'anime.
Hercule , instruis mon bras à me venger du crime :
Eclaire mon esprit du sein des immortels !
Polifonte m'appelle aux pieds de tes autels ;
Et j'y cours.

N A R B A S .

Ah ! mon prince , êtes-vous las de vivre ?

E U R I C L E S .

Dans ce péril , du moins , si nous pouvions vous suivre !
Mais laissez-nous le tems d'éveiller un parti ,
Qui tout faible qu'il est , n'est point anéanti.
Souffrez . . .

E G I S T E .

En d'autre tems mon courage tranquille ,
Au frein de vos leçons serait souple & docile.
Je vous croirais tous deux ; mais dans un tel malheur ,
Il ne faut consulter que le ciel & son cœur.
Qui ne peut se résoudre , aux conseils s'abandonne ;
Mais le sang des héros ne croit ici personne.
Le fort en est jeté . . . Ciel ! qu'est-ce que je vois ?
Mérope !



SCÈNE IV.

MEROPE, EGISTE, NARBAS, EURICLES, suite.

MEROPE.
LE tyran m'ose envoyer vers toi ;
 Ne crois pas que je vive après cet hyménée :
 Mais cette honte horrible, où je suis entraînée ,
 Je la subis pour toi , je me fais cet effort ;
 Fais-toi celui de vivre , & commande à ton sort.
 Cher objet des terreurs dont mon ame est atteinte ,
 Toi pour qui je connais & la honte & la crainte ,
 Fils des rois & des dieux , mon fils , il faut servir.
 Pour savoir se venger , il faut savoir souffrir.
 Je sens que ma faiblesse & t'indigne & t'outrage ;
 Je t'en aime encor plus , & je crains davantage.
 Mon fils. ..

EGISTE.
 Osez me suivre.

MEROPE.
 Arrête. Que fais-tu ?
 Dieux ! je me plains à vous de son trop de vertu.

EGISTE.
 Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père ?
 Entendez-vous sa voix ? êtes-vous reine & mère ?
 Si vous l'êtes , venez.

MEROPE.
 Il semble que le ciel
 T'élève en ce moment au-dessus d'un mortel.
 Je respecte mon sang , je vois le sang d'Alcide.

Ah ! parle : remplis-moi de ce dieu qui te guide.
Il te presse, il t'inspire. O mon fils ! mon cher fils !
Achève, & rend la force à mes faibles esprits.

E G I S T E.

Auriez-vous des amis dans ce temple funeste ?

M E R O P E.

J'en eus quand j'étais reine , & le peu qui m'en reste,
Sous un joug étranger baisse un front abattu ;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu.
Polifonte est hui ; mais c'est lui qu'on couronne :
On m'aime , & l'on me fuit.

E G I S T E.

Quoi ! tout vous abandonne !

Ce monstre est à l'autel ?

M E R O P E.

Il m'attend. /

E G I S T E.

Ses soldats

A cet autel horrible accompagnent ses pas ?

M É R O P E.

Non : la porte est livrée à leur troupe cruelle ;
Il est environné de la foule infidelle
Des mêmes courtisans que j'ai vus autrefois
S'empreser à ma fuite, & ramper sous mes loix.
Et moi de tous les siens à l'autel entourée ,
De ces lieux à toi seul je peux ouvrir l'entrée.

E G I S T E.

Seul je vous y suivrai ; j'y trouverai des dieux,
Qui punissent le meurtre, & qui sont mes ayeux.

M E R O P E.

Ils t'ont trahi quinze ans.

E G I S T E.

Ils m'éprouvaient sans doute.

M E R O P E.

Eh ! quel est ton dessein ?

E G I S T E.

Marchons, quoi qu'il en coûte.

Adieu, tristes amis, vous connaîtrez du moins,
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.

(à Narbas en l'embrassant.)

Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage;
Au sang qui m'a formé tu rendras témoignage.

S C E N E V.

N A R B A S, E U R I C L E S.

N A R B A S.

QUE va-t-il faire ? Hélas ! tous mes soins sont trahis ;
Les habiles tyrans ne sont jamais punis.
J'espérais que du tems la main tardive & sure
Justifierait les dieux en vengeant leur injure ,
Qu'Egiste reprendrait son empire usurpé ;
Mais le crime l'emporte , & je meurs détrompé.
Egiste va se perdre à force de courage ;
Il désobéira, la mort est son partage.

E U R I C L E S.

Entendez-vous ces cris dans les airs élancés ?

N A R B A S.

C'est le signal du crime.

E U R I C L E S.

Écoutons.

N A R B A S.

Frémissez.

E U R I C L E S.

Sans doute qu'au moment d'épouser Polifonte ,
La reine en expirant a prévenu sa honte.
Tel était son dessein dans son mortel ennui.

N A R B A S.

Ah ! son fils n'est donc plus. Elle eût vécu pour lui.

E U R I C L E S.

Le bruit croît , il redouble , il vient comme un tonnerre ,
Qui s'approche en grondant , & qui fond sur la terre.

N A R B A S.

J'entends de tous côtés les cris des combattans ,
Les sons de la trompette , & les voix des mourans.
Du palais de Mérope on enfonce la porte.

E U R I C L E S.

Ah ! ne voyez-vous pas cette cruelle escorte ,
Qui court , qui se dissipe , & qui va loin de nous ?

N A R B A S.

Va-t-elle du tyran servir l'affreux courroux ?

E U R I C L E S.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre ,
On se mêle , on combat.

N A R B A S.

Quel sang va-t-on répandre ?
De Mérope & du roi le nom remplit les airs.

EURICLES.

Graces aux immortels ! les chemins sont ouverts.

Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre.

(Il sort.)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous suivre ?

O dieu ! rendez la force à ces bras éternés,

Pour le sang de mes rois autrefois éprouvés :

Que je donne du moins les restes de ma vie.

Hâtons-nous.

SCÈNE VI.

NARBAS, ISMENIE, peuple.

NARBAS.
 Quel spectacle ! Est-ce vous , Isménie ?
 Sanglante , inanimée , est-ce vous que je vois ?

ISMENIE.

Ah laissez-moi reprendre & la vie & la voix.

NARBAS.

Mon fils est-il vivant ? Que devient notre reine ?

ISMENIE.

De mon saisissement je reviens avec peine ;

Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux...

NARBAS.

Que fait Egiste ?

ISMENIE.

Il est ... le digne fils des dieux ;

Egiste ! Il a frappé le coup le plus terrible.

Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

N A R B A S.

O mon fils ! ô mon roi , qu'ont élevé mes mains !

I S M E N I E.

La victime était prête, & de fleurs couronnée ;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée ;
Polifonte, l'œil fixe, & d'un front inhumain ,
Présentait à Mérope une odieuse main ;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées ;
Et la reine au milieu des femmes éplorées ,
S'avancant tristement, tremblante entre mes bras ,
Au-lieu de l'hyménée invoquait le trépas :
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros semblable aux immortels :
Il court, c'était Egiste ; il s'élance aux autels ;
Il monte, il y saisit, d'une main assurée ,
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux ;
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
Meurs, tyran, disait-il, dieux, prenez vos victimes.
Erox, qui de son maître a servi tous les crimes ,
Erox, qui dans son sang voit ce monstre nager ,
Lève une main hardie, & pense le venger.
Egiste se retourne, enflammé de furie :
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève, il blesse le héros ;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.

Sa mère Ah ! que l'amour inspire de courage !
 Quel transport animait ses efforts & ses pas !
 Sa mère Elle s'élance au milieu des soldats.
 C'est mon fils , arrêtez , cessez , troupe inhumaine ;
 C'est mon fils ; déchirez sa mère , & votre reine ,
 Ce sein qui l'a nourri , ces flancs qui l'ont porté.
 A ces cris douloureux le peuple est agité.
 Un gros de nos amis , que son danger excite ,
 Entr'elle & ces soldats vole & se précipite.
 Vous eussiez vu soudain les autels renversés ,
 Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés ;
 Les enfans écrasés dans les bras de leurs mères ;
 Les frères méconnus , immolés par leurs frères ;
 Soldats , prêtres , amis , l'un sur l'autre expirans ;
 On marche , on est porté sur les corps des mourans ;
 On veut fuir ; on revient , & la foule pressée ,
 D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
 De ces flots confondus le flux impétueux
 Roule , & dérobe Egipte & la reine à mes yeux.
 Parmi les combattans je vole ensanglantée ;
 J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
 Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
 On s'écrie : il est mort , il tombe , il est vainqueur.
 Je cours , je me consume , & le peuple m'entraîne ,
 Me jette en ce palais , éplorée , incertaine ,
 Au milieu des mourans , des morts & des débris.
 Venez , suivez mes pas , joignez-vous à mes cris.
 Venez : j'ignore encor , si la reine est sauvée ,
 Si de son digne fils la vie est conservée ,
 Si le tyran n'est plus. Le trouble , la terreur ,

Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

N A R B A S.

Arbitre des humains, divine providence ,
 Achève ton ouvrage , & soutiens l'innocence ;
 A nos malheurs passés mesure tes bienfaits.
 O ciel ! conserve Egiste , & que je meure en paix.
 Ah ! parmi ces soldats ne vois-je point la reine ?

S C E N E V I I .

MEROPE , ISMENIE , NARBAS , peuple , soldats.

(*On voit dans le fond du théâtre le corps de Polifonte
 couvert d'une robe sanglante.*)

M E R O P E .

G U E R R I E R S , prêtres , amis , citoyens de Mésène ,
 Au nom des dieux vengeurs , peuples , écoutez-moi.
 Je vous le jure encor , Egiste est votre roi ;
 Il a puni le crime , il a vengé son père.
 Celui que vous voyez traîné sur la poussière ,
 C'est un monstre ennemi des dieux & des humains :
 Dans le sein de Cresfonte il enfonça ses mains.
 Cresfonte mon époux , mon appui , votre maître ,
 Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.
 Il opprimait Mésène : il usurpait mon rang ;
 Il m'offrait une main fumante de mon sang.
 (*En courant vers Egiste qui arrive la hache à la main.*)
 Celui que vous voyez , vainqueur de Polifonte ,
 C'est le fils de vos rois , c'est le sang de Cresfonte ;

C'est

C'est le mien , c'est le seul qui reste à ma douleur.
 Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur ?
 Regardez ce vieillard , c'est lui dont la prudence
 Aux mains de Polifonte arracha son enfance.
 Les dieux ont fait le reste.

N A R B A S.

Oui , j'atteste ces dieux,
 Que c'est-là votre roi qui combattait pour eux.

E G I S T E.

Amis , pouvez-vous bien méconnaître une mère ?
 Un fils qu'elle défend ? un fils qui venge un père ?
 Un roi vengeur du crime ?

M E R O P E.

Et si vous en doutez ,
 Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés ;
 A votre délivrance , à son ame intrépide.
 Eh ! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide ,
 Nourri dans la misère , à peine en son printems ,
 Eût pu venger Mefsène , & punir les tyrans ?
 Il soutiendra son peuple , il vengera la terre.
 Ecoutez : le ciel parle ; entendez son tonnerre :
 Sa voix qui se déclare & se joint à mes cris ,
 Sa voix rend témoignage , & dit qu'il est mon fils.



S C E N E D E R N I E R E .

MEROPE, EGISTE, ISMENIE, NARBAS,
EURICLES, peuple.

A E U R I C L E S .
H ! montrez-vous , madame , à la ville calmée .
Du retour de son roi la nouvelle semée ,
Volant de bouche en bouche , a changé les esprits .
Nos amis ont parlé , les cœurs sont attendris :
Le peuple impatient verse des pleurs de joie ;
Il adore le roi que le ciel lui renvoie ;
Il bénit votre fils , il bénit votre amour ;
Il consacre à jamais ce redoutable jour .
Chacun veut contempler son auguste visage ;
On veut revoir Narbas ; on veut vous rendre hommage .
Le nom de Polifonte est partout abhorré ;
Celui de votre fils , le vôtre est adoré .
O roi ! venez jouir du prix de la victoire ;
Ce prix est notre amour , il vaut mieux que la gloire .

E G I S T E .

Elle n'est point à moi : cette gloire est aux dieux ,
Ainsi que le bonheur , la vertu nous vient d'eux .
Allons monter au trône , en y plaçant ma mère ;
Et vous , mon cher Narbas , soyez toujours mon père .

Fin du cinquième & dernier acte.

LE
FANATISME,
OU
MAHOMET LE PROPHETE,
TRAGÉDIE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

J'AI cru rendre service aux amateurs des belles-lettres , de publier une tragédie du Fanatisme , si défigurée en France par deux éditions subreptices. Je fais très-certainement qu'elle fut composée par l'auteur en 1736 , & que dès-lors il en envoya une copie au prince royal , depuis roi de Prusse , qui cultivait les lettres avec des succès surprenans , & qui en fait encor son délassement principal.

J'étais à Lille en 1741 quand monsieur de Voltaire y vint passer quelques jours ; il y avait la meilleure troupe d'acteurs qui ait jamais été en province. Elle représenta cet ouvrage d'une manière qui satisfit beaucoup une très-nombreuse assemblée ; le gouverneur de la province & l'intendant y assistèrent plusieurs fois. On trouva que cette pièce était d'un goût si nouveau , & ce sujet si délicat parut traité avec tant de sagesse , que plusieurs prélats voulurent en voir une représentation par les mêmes acteurs dans une maison particulière. Ils en jugèrent comme le public.

L'auteur fut encor assez heureux pour faire parvenir son manuscrit entre les mains d'un des premiers hommes de l'Europe & de l'église (a) , qui soutenait le poids des affaires avec fermeté , & qui jugeait des ouvrages d'esprit avec un goût très-sûr , dans un âge où les hommes parviennent rarement ,

(a) Le cardinal de Fleury.

Et où l'on conserve encor plus rarement son esprit & sa délicatesse. Il dit, que la pièce étoit écrite avec toute la circonspection convenable, & qu'on ne pouvait éviter plus sagement les écueils du sujet; mais que pour ce qui regardait la poésie, il y avait encor des choses à corriger. Je sais en effet, que l'auteur les a retouchées avec beaucoup de soin. Ce fut aussi le sentiment d'un homme qui tient le même rang, & qui n'a pas moins de lumières.

Enfin, l'ouvrage approuvé d'ailleurs selon toutes les formes ordinaires, fut représenté à Paris le 9 d'Août 1742. Il y avait une loge entière remplie des premiers magistrats de cette ville; des ministres y furent présens. Ils pensèrent tous comme les hommes éclairés que j'ai déjà cités.

Il se trouva (a) à cette première représentation quelques personnes qui ne furent pas de ce sentiment unanime. Soit que dans la rapidité de la représentation ils n'eussent pas suivi assez le fil de l'ouvrage, soit qu'ils fussent accoutumés au théâtre, ils furent blessés que Mahomet ordonnât un meurtre, & se servit de sa religion pour encourager à l'assassinat un jeune homme qu'il fait l'instrument de son crime. Ces personnes, frappées de cette atrocité, ne firent pas assez réflexion, qu'elle est donnée dans la pièce comme le plus horrible de tous

(a) Le fait est que l'abbé Desfontaines, & quelques hommes aussi méchans que lui, dénoncèrent cet ouvrage comme scandaleux & impie; &

cela fit tant de bruit, que le cardinal de Fleury premier ministre, qui avait lu & approuvé la pièce, fut obligé de conseiller à l'auteur de la retirer.

les crimes, & que même il est moralement impossible qu'elle puisse être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté; ce qui est la manière la plus ordinaire de se tromper. Ils avaient raison assurément d'être scandalisés, en ne considérant que ce côté qui les révoltait. Un peu plus d'attention les aurait aisément ramenés. Mais dans la première chaleur de leur zèle ils dirent, que la pièce était un ouvrage très-dangereux, fait pour former des Ravailleurs & des Jacques Cléments.

On est bien surpris d'un tel jugement : & ces messieurs l'ont désavoué sans doute. Ce serait dire, qu'Hermione enseigne à assassiner un roi, qu'Électre apprend à tuer sa mère, que Cléopâtre & Médée montrent à tuer leurs enfans. Ce serait dire qu'Harpagon forme des avares, le Joueur des joueurs, Tartuffe des hypocrites. L'injustice même contre Mahomet serait bien plus grande que contre toutes ces pièces; car le crime du faux prophète y est mis dans un jour beaucoup plus odieux que ne l'est aucun des vices & des dérèglemens que toutes ces pièces représentent. C'est précisément contre les Ravailleurs & les Jacques Cléments que la pièce est composée; ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit, que si Mahomet avait été écrit du tems de Henri III & de Henri IV, cet ouvrage leur aurait sauvé la vie. Est-il possible, qu'on ait pu faire un tel reproche à l'auteur de la HENRIADE, lui qui a élevé sa voix si souvent dans ce poème & ailleurs, je ne dis pas seulement contre de tels attentats, mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire ?

J'avoue, que plus j'ai lu les ouvrages de cet écri-

vain , plus je les ai trouvé caractérisés par l'amour du bien public ; il inspire partout l'horreur contre les emportemens de la rébellion , de la persécution & du fanatisme. Y a-t-il un bon citoyen qui n'adopte toutes les maximes de la Henriade ? Ce poème ne fait-il pas aimer la véritable vertu ? Mahomet me paraît écrit entièrement dans le même esprit , & je suis persuadé que ses plus grands ennemis en conviendront.

Il vit bientôt , qu'il se formait contre lui une cabale dangereuse ; les plus ardens avaient parlé à des hommes en place , qui ne pouvant voir la représentation de la pièce , devaient les en croire. L'illustre Molière , la gloire de la France , s'était trouvé autrefois à-peu-près dans le même cas , lorsqu'on joua le Tartuffe ; il eut recours directement à Louis le Grand , dont il était connu & aimé. L'autorité de ce monarque dissipa bientôt les interprétations sinistres qu'on donnait au Tartuffe. Mais les tems sont différens ; la protection qu'on accorde à des arts tout nouveaux , ne peut pas être toujours la même , après que ces arts ont été long-tems cultivés. D'ailleurs , tel artiste n'est pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aisément. Il eût fallu des mouvemens , des discussions , un nouvel examen. L'auteur jugea plus à propos de retirer sa pièce lui-même , après la troisième représentation , attendant que le tems adoucît quelques esprits prévenus ; ce qui ne peut manquer d'arriver dans une nation aussi spirituelle & aussi éclairée que la française (a). On mit dans les nouvelles publiques que

(a) Ce que l'éditeur semblaît
espérer en 1742 est arrivé en

1751. La pièce fut représentée
alors avec un prodigieux con-

la tragédie de Mahomet avait été défendue par le gouvernement. Je puis assurer, qu'il n'y a rien de plus faux. Non-seulement il n'y a pas eu le moindre ordre donné à ce sujet, mais il s'en faut beaucoup que les premières têtes de l'état, qui virent la représentation, aient varié un moment sur la sagesse qui règne dans cet ouvrage.

Quelques personnes ayant transcrit à la hâte plusieurs scènes aux représentations, & ayant eu un ou deux rôles des acteurs, en ont fabriqué les éditions qu'on a faites clandestinement. Il est aisé de voir à quel point elles diffèrent du véritable ouvrage que je donne ici. Cette tragédie est précédée de plusieurs pièces intéressantes, dont une des plus curieuses, à mon gré, est la lettre que l'auteur écrivit à sa Majesté le roi de Prusse, lorsqu'il repassa par la Hollande, après être allé rendre ses respects à ce monarque. C'est dans de telles lettres, qui ne sont pas d'abord destinées à être publiques, qu'on voit les véritables sentimens des hommes. J'espère qu'elles feront aux véritables philosophes le même plaisir qu'elles m'ont fait.

cours. Les cabales & les persécutions cédèrent au cri public, d'autant plus qu'on commençait

à sentir quelque honte d'avoir forcé à quitter sa patrie un homme qui travaillait pour elle.



A S A M A J E S T É
L E R O I D E P R U S S E.

A Rotterdam 20 Janvier 1742.

SIRE,

JE ressemble à présent aux pèlerins de la *Mecque*, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée : je tourne les miens vers votre cour. Mon cœur, pénétré des bontés de VOTRE MAJESTÉ, ne connaît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. Je prends la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette *tragédie de Mahomet*, dont elle a bien voulu, il y a déjà long-tems, voir les premières esquisses. C'est un tribut que je paie à l'amateur des arts, au juge éclairé, sur-tout au philosophe, beaucoup plus qu'au souverain.

VOTRE MAJESTÉ sait quel esprit m'animait en composant cet ouvrage. L'amour du genre humain & l'horreur du fanatisme, deux vertus qui sont faites pour être toujours auprès de votre trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours pensé que la *tragédie* ne doit pas être un simple spectacle, qui touche le cœur sans le corriger. Qu'important au genre humain les passions & les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne servent pas à nous instruire ? On avoue que la *comédie de Tartuffe*, ce chef-d'œuvre qu'au-

cune nation n'a égalé , a fait beaucoup de bien aux hommes , en montrant l'hypocrisie dans toute sa laideur. Ne peut-on pas essayer d'attaquer dans une tragédie , cette espèce d'imposture qui met en œuvre à la fois l'hypocrisie des uns & la fureur des autres ? Ne peut-on pas remonter jusqu'à ces anciens scélérats , fondateurs illustres de la superstition & du fanatisme , qui les premiers ont pris le couteau sur l'autel pour faire des victimes de ceux qui refusaient d'être leurs disciples ?

Ceux qui diront , que les tems de ces crimes sont passés , qu'on ne verra plus de *Barcochebas* , de *Mahomet* , de *Jeans de Leyde* , &c. que les flammes des guerres de religion sont éteintes , font , ce me semble , trop d'honneur à la nature humaine. Le même poison subsiste encor , quoique moins développé : cette peste , qui semble étouffée , reproduit de tems en tems des germes capables d'infester la terre. N'a-t-on pas vu de nos jours les prophètes des Cevennes tuer au nom de DIEU ceux de leur secte qui n'étaient pas assez soumis ?

L'action , que j'ai peinte , est atroce ; & je ne fais , si l'horreur a été plus loin sur aucun théâtre. C'est un jeune homme né avec de la vertu , qui séduit par son fanatisme , assassine un vieillard qui l'aime , & qui dans l'idée de servir DIEU , se rend coupable , sans le savoir , d'un parricide ; c'est un imposteur qui ordonne ce meurtre , & qui promet à l'assassin un inceste pour récompense. J'avoue , que c'est mettre l'horreur sur le théâtre ; & VOTRE MAJESTÉ est bien persuadée ,

qu'il ne faut pas que la tragédie confifte uniquement dans une déclaration d'amour , une jalousie & un mariage.

Nos historiens même nous apprennent des actions plus atroces que celle que j'ai inventée. *Seide* ne fait pas du moins que celui qu'il assassine est son père ; & quand il a porté le coup ; il éprouve un repentir aussi grand que son crime. Mais *Mézerai* rapporte , qu'à Melun un père tua son fils de sa main pour sa religion , & n'en eut aucun repentir. On connaît l'aventure des deux frères *Diaz* , dont l'un était à Rome & l'autre en Allemagne , dans les commencemens des troubles excités par *Luther*. *Barthelemi Diaz* apprenant à Rome , que son frère donnait dans les opinions de *Luther* à *Francfort* , part de Rome dans le dessein de l'assassiner , arrive & l'assassine. J'ai lu dans *Herrera* , auteur espagnol , que ce *Barthelemi Diaz* risquait beaucoup par cette action ; mais que rien n'ébranle un homme d'honneur quand la probité le conduit. *Herrera* , dans une religion toute sainte & toute ennemie de la cruauté , dans une religion qui enseigne à souffrir & non à se venger , était donc persuadé que la probité peut conduire à l'assassinat & au parricide ! Et on ne s'élèvera pas de tous côtés contre ces maximes infernales ?

Ce sont ces maximes qui mirent le poignard à la main du monstre qui priva la France de *Henri le Grand* : voilà ce qui plaça le portrait de *Jacque Clément* sur l'autel , & son nom parmi les bienheureux ; c'est ce qui coûta la vie à *Guillaume* prince d'*Orange* , fondateur de la liberté & de la

grandeur des Hollandais. D'abord *Salcede* le bleffa au front d'un coup de pistolet : & *Strada* raconte que *Salcede* (ce sont ses propres mots) n'osa entreprendre cette action qu'après avoir purifié son ame par la confession aux pieds d'un dominicain, & l'avoir fortifiée par le pain céleste. *Herrera* dit quelque chose de plus insensé & de plus atroce : *Estando firme con el exemplo de nuestro Salvador Jesu Christo y de sus Santos*. *Balthazar Girard*, qui ôta enfin la vie à ce grand-homme, en usa de même que *Salcede*.

Je remarque, que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes étaient de jeunes gens comme *Seïde*. *Balthazar Girard* avait environ vingt ans. Quatre Espagnols, qui avaient fait avec lui serment de tuer le prince, étaient de même âge. Le monstre qui tua *Henri III* n'avait que vingt-quatre ans. *Poltrót*, qui assassina le grand duc de *Guise*, en avait vingt-cinq ; c'est le tems de la séduction & de la fureur. J'ai été presque témoin en Angleterre de ce que peut sur une imagination jeune & faible la force du fanatisme. Un enfant de seize ans, nommé *Shepherd*, se chargea d'assassiner le roi *George I*. votre aïeul maternel. Quelle était la cause qui le portait à cette phrénésie ? C'était uniquement que *Shepherd* n'était pas de la même religion que le roi. On eut pitié de sa jeunesse, on lui offrit sa grace, on le sollicita long-tems au repentir ; il persista toujours à dire, qu'il vallait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & que s'il était libre, le premier usage qu'il ferait de sa liberté serait de tuer son prince. Ainsi on fut obligé

de l'envoyer au supplice comme un monstre qu'on désespérait d'apprivoiser.

J'ose dire, que quiconque a un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aisément on est prêt à sacrifier la nature à la superstition. Que de pères ont détesté & déshérité leurs enfans ! que de frères ont poursuivi leurs frères par ce funeste principe ! J'en ai vu des exemples dans plus d'une famille.

Si la superstition ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'histoire des crimes, elle fait dans la société tous les petits maux innombrables & journaliers qu'elle peut faire. Elle défunit les amis, elle divise les parens ; elle persécute le sage, qui n'est qu'homme de bien, par la main du fou qui est enthousiaste. Elle ne donne pas toujours de la cigue à *Socrate*, mais elle bannit *Descartes* d'une ville qui devait être l'asile de la liberté, elle donne à *Jurieu*, qui faisait le prophète, assez de crédit pour réduire à la pauvreté le savant & le philosophe *Bayle*. Elle bannit, elle arrache à une florissante jeunesse qui court à ses leçons, le successeur du grand *Leibnitz* ; & il faut pour le rétablir que le ciel fasse naître un roi philosophe ; vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raison humaine se perfectionne par la philosophie qui fait tant de progrès en Europe. En vain, vous surtout, GRAND PRINCE, vous efforcez-vous de pratiquer & d'inspirer cette philosophie si humaine ; on voit dans ce même siècle, où la raison élève son trône d'un côté, le plus absurde fanatisme dresser encor ses autels de l'autre.

On pourra me reprocher , que donnant trop à mon zèle , je fais commettre dans cette pièce un crime à *Mahomet* , dont en effet il ne fut point coupable.

M. le comte de *Boulainvilliers* écrivit , il y a quelques années , la vie de ce prophète. Il essaya de le faire passer pour un grand-homme , que la providence avait choisi pour punir les chrétiens , & pour changer la face d'une partie du monde. M. *Salé* , qui nous a donné une excellente version de l'alcoran en anglais , veut faire regarder *Mahomet* comme un *Numa* & comme un *Thésée*. J'avoue , qu'il faudrait le respecter , si né prince légitime , ou appelé au gouvernement par le suffrage des siens , il avait donné des loix paisibles comme *Numa* , ou défendu ses compatriotes , comme on le dit de *Thésée*. Mais qu'un marchand de chameaux excite une sédition dans sa bourgade ; qu'associé à quelques malheureux *Coracites* ; il leur persuade , qu'il s'entretient avec l'ange *Gabriel* ; qu'il se vante d'avoir été ravi au ciel , & d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible , qui fait frémir le sens commun à chaque page ; que pour faire respecter ce livre , il porte dans sa patrie le fer & la flamme ; qu'il égorge les pères ; qu'il ravisse les filles ; qu'il donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort ; c'est assurément ce que nul homme ne peut excuser , à moins qu'il ne soit né Turc , & que la superstition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

Je fais que *Mahomet* n'a pas tramé précisément l'espèce de trahison qui fait le sujet de

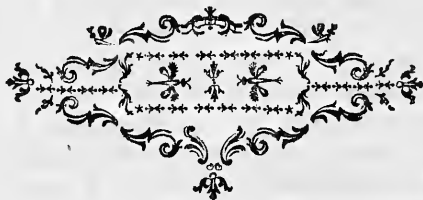
cette tragédie. L'histoire dit seulement qu'il enleva la femme de *Seïde*, l'un de ses disciples, & qu'il persécuta *Abusofian*, que je nomme *Zopire* ; mais quiconque fait la guerre à son pays, & ose la faire au nom de DIEU, n'est-il pas capable de tout ? Je n'ai pas prétendu mettre seulement une action vraie sur la scène, mais des mœurs vraies, faire penser les hommes comme ils pensent dans les circonstances où ils se trouvent, & représenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, & ce que le fanatisme peut exécuter de plus horrible. *Mahomet* n'est ici autre chose que *Tartuffe* les armes à la main.

Je me croirai bien récompensé de mon travail, si quelqu'une de ces ames faibles, toujours prêtes à recevoir les impressions d'une fureur étrangère qui n'est pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funestes séductions par la lecture de cet ouvrage ; si après avoir eu en horreur la malheureuse obéissance de *Seïde*, elle se dit à elle-même : Pourquoi obéirais-je en aveugle à des aveugles qui me crient : Haïssez, persécutez, perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses même indifférentes que nous n'entendons pas ? Que ne puis-je servir à déraciner de tels sentimens chez les hommes ! L'esprit d'indulgence ferait des frères, celui d'intolérance peut former des monstres.

C'est ainsi que pense VOTRE MAJESTÉ. Ce serait pour moi la plus grande des consolations de vivre auprès de ce roi philosophe. Mon atta-

chement est égal à mes regrets ; & si d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les sentimens que je dois à ce prince , qui pense & qui parle en homme ; qui fuit cette fausse gravité sous laquelle se cachent toujours la petitesse & l'ignorance ; qui se communique avec liberté , parce qu'il ne craint point d'être pénétré ; qui veut toujours s'instruire , & qui peut instruire les plus éclairés.

Je serai toute ma vie avec le plus profond respect & la plus vive reconnaissance , &c.



L E T T R E
DE M. DE VOLTAIRE
A U
P A P E B E N O I T X I V.

Bmo. PADRE,

LA Santità Vostra perdonerà l'ardire che prende uno de' più infimi fedeli, ma uno de maggiori ammiratori della virtù, di sottomettere al capo della vera religione questa opera contro il fondatore d'una falsa e barbara setta.

A chi potrei più convenevolmente dedicare la satira della crudeltà e degli errori d'un falso profeta, che al vicario ed imitatore d'un DIO di verità e di mansuetudine?

Vostra Santità mi conceda dunque di poter mettere a i suoi piedi il libretto e l'autore, e di domandare umilmente la sua protezione per l'uno, e le sue benedizioni per l'altro. In tanto profondissimamente m'inchino, e le baccio i sacri piedi.

Parigi, 17 Agosto 1745.



R É P O N S E.

D U

SOUVERAIN PONTIFE BENOIT XIV.

A M. DE VOLTAIRE.

BENEDICTUS P. P. XIV. dilecto filio salutem & apostolicam benedictionem.

SETTIMANE sono ci fu presentato da sua parte la sua bellissima tragedia di Mahomet, la quale leggemo con sommo piacere. Poi ci presentò il cardinal Passionei in di lei nome il suo eccellente poëma di Fontenoy... Monsignor Leprotti ci diede poscia il distico fatto da lei sotto il nostro ritratto. Ieri mattina il cardinal Valenti ci presentò la di lei lettera del 27 Agosto. In questa serie d'azioni si contengono molti capi per ciascheduno de' quali ci riconosciamo in obbligo di ringraziarla. Noi gli uniamo tutti assieme, e rendiamo a lei le dovute grazie per così singulare bontà verso di noi, assicurandola che abbiamo tutta la dovuta stima del suo tanto aplaudito merito.

Publicato in Roma il di lei distico (a) sopra-

(a) Voici le distique.

Lambertinus hic est Romæ decus & pater orbis,
Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat.

detto , ci fu riferito esservi stato un suo paesano letterato che in una publica conversazione aveva detto peccare in una sillaba , avendo fatta la parola hic breve , quando sempre deve esser longa.

Rispondemmo che sbagliava , potendo essere la parola e breve e longa , conforme vuole il poëta , avendola Virgilio fatta breve in quel verso :

Solus hic inflexit sensus animumque labantem :

Avendola fatta longa in un altro :

Hic finis Priami fatorum , hic exitus illum.

Ci sembra d'aver risposto ben espresso ancor che siano più di cinquanta anni che non abbiamo letto Virgilio. Benche la causa sia propria della sua persona , abbiamo tanta buona idea della sua sincerità e probità che facciamo la stessa giudice sopra il punto della ragione a chi assista , se a noi o al suo oppositore , ed in tanto restiamo col dare a lei l'apostolica benedizione.

Datum Romæ apud sanctam Mariam majorem die 19
Sept. 1745. Pontificatus nostri anno sexto.



L E T T R E
DE REMERCIMENT
DE M. DE VOLTAIRE.
A U P A P E.

NON vengono tanto meglio figurate le fategge di Vostra Beatitudine su i medaglioni che ho ricevuti dalia sua singolare benignità, di quello che si vendono espressi l'ingegno e l'animo suo nella lettera della quale s'è degnata d'honorarmi; ne pongo a i suoi piedi le più vive ed umilissime grazie.

Veramente sono in obbligo di riconoscere la sua infallibilità nelle decisioni di letteratura, si come nelle altre cose più reverende: V. S. è più pratica del latino che quel francese il di cui sbaglio s'è degnata di correggere: mi meraviglio come si ricordi così appuntino del suo Virgilio. Tra i più letterati monarchi furono sempre segnalati i sommi Pontifici; ma tra loro, credo che non se trovasse mai uno che adornasse tanta dottrina di tanti fregi di bella letteratura;

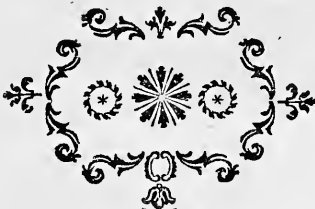
Agnosco rerum dominos gentemque togatam.

Se il Francese che sbagliò nel reprendre questo hic, avesse tenuto a mente Virgilio come fa Vostra

Beatitudine, avrebbe potuto citare un bene adatto verso dove hic è breve e longo insieme. Questo bel verso mi pareva un presagio dei favori à me conferiti dalla sua beneficenza. Eccolo.

Hic vir hic est tibi quem promitti sapiùs audis.

Così Roma doveva gridare quando Bened. XIV. fù esaltato. In tanto baccio con somma riverenza e gratitudine i suoi sacri piedi; &c.



ACTEURS.

MAHOMET

ZOPIRE, sheich ou shérif de la Mecque.

OMAR, lieutenant de Mahomet.

SEIDE, }
PALMIRE, } Esclaves de Mahomet.

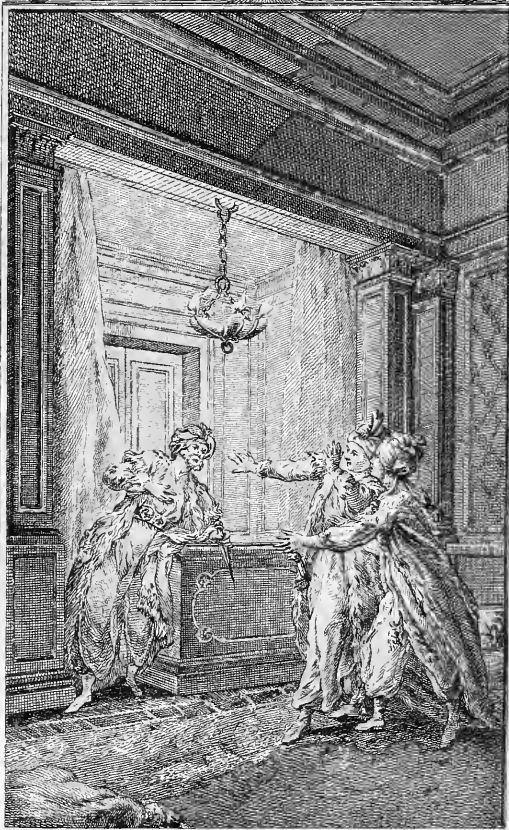
PHANOR, sénateur de la Mecque.

Troupe de Mecquois.

Troupe de musulmans.

La scène est à la Mecquē.





Palmire, quel objet vient effrayer ma Fiancée ?

LE FANATISME,
OU
MAHOMET LE PROPHÈTE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.
QUI moi, baïsser les yeux devant ses faux prodiges ?
 Moi de ce fanatique encenser les prestiges ?
 L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni ?
 Non. Que des justes dieux Zopire soit puni,
 Si tu vois cette main , jusqu'ici libre & pure,
 Caresser la révolte & flatter l'imposture !

PHANOR.

Nous chérifions en vous ce zèle paternel
 Du chef auguste & saint du sénat d'Ismaël ;
 Mais ce zèle est funeste ; & tant de résistance ,

X iv

Sans laisser Mahomet, irrite sa vengeance.
Contre ses attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer sacré des loix,
Et des embrasemens d'une guerre immortelle
Etrouffer sous vos pieds la première étincelle.
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obscur, un vil sédition :
Aujourd'hui c'est un prince : il triomphe, il domine ;
Impositeur à la Mecque, & prophète à Médine ,
Il fait faire adorer à trente nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons.
Que dis-je ? en ces murs même une troupe égarée,
Des poisons de l'erreur avec zèle enivrée,
De ses miracles faux soutient l'illusion ,
Répand le fanatisme & la sédition ,
Appelle son armée, & croit qu'un dieu terrible
L'inspire, le conduit, & le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous sont unis ;
Mais les meilleurs conseils sont-ils toujours suivis ?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Mecque alarmée ont désolé l'enceinte ;
Et ce peuple, en tout tems chargé de vos bienfaits,
Crie encor à son père, & demande la paix.

Z O P I R E .

La paix avec ce traître ? Ah ! peuple sans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage.
Allez, partez en pompe, & servez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraser tous.
Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle ;
De mon cœur ulcéré la plaie est trop cruelle ;

Lui-même a contre moi trop de ressentimens.
Le cruel fit périr ma femme & mes enfans ;
Et moi jusqu'en son camp j'ai porté le carnage ;
La mort de son fils même honora mon courage.
Les flambeaux de la haine entre nous allumés ,
Jamais des mains du tems ne seront consumés.

P H A N O R.

Ne les éteignez point : mais cachez-en la flamme :
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ses mains ravagés ,
Vos malheureux enfans seront-ils mieux vengés ?
Vous avez tout perdu , fils , frère , épouse , fille :
Ne perdez point l'état ; c'est là votre famille.

Z O P I R E.

On ne perd les états que par timidité.

P H A N O R.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

Z O P I R E.

Périflons, s'il le faut.

P H A N O R.

Ah ! quel triste courage ,
Quand vous touchez au port , vous expose au naufrage ?
Le ciel , vous le voyez , a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Certe jeune Palmire en ses camps élevée ,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée ,
Semble un ange de paix descendu parmi nous ,
Qui peut de Mahomet appaiser le courroux.
Déjà par ses hérauts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux qu'à ce barbare elle soit accordée ?
Tu veux que d'un si cher & si noble trésor
Ses criminelles mains s'enrichissent encor ?
Quoi ! lorsqu'il nous apporte & la fraude & la guerre ,
Lorsque son bras enchaîne & ravage la terre ,
Les plus tendres appas brigueront sa faveur ,
Et la beauté sera le prix de la fureur ?
Ce n'est pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie ,
Je porte à Mahomet une honteuse envie ;
Ce cœur triste & flétri, que les ans ont glacé ,
Ne peut sentir les feux d'un desir insensé ;
Mais soit qu'en tous les tems un objet né pour plaire ,
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire ;
Soit que privé d'enfans je cherche à dissiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper ;
Je ne fais quel penchant pour cette infortunée
Remplit le vuide affreux de mon ame étonnée.
Soit faiblesse ou raison, je ne puis sans horreur
La voir aux mains d'un monstre, artisan de l'erreur.
Je voudrais qu'à mes vœux heureusement docile ,
Elle-même en secret pût chérir cet asile ;
Je voudrais que son cœur, sensible à mes bienfaits ,
Détestât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler sous ces sacrés portiques ,
Non loin de cet autel de nos dieux domestiques ;
Elle vient , & son front , siège de la candeur ,
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.



SCENE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

Z O P I R E.
JEUNE & charmant objet , dont le sort de la guerre ,
 Propice à ma vieillesse , honora cette terre ,
 Vous n'êtes point tombée en de barbares mains ;
 Tout respecte avec moi vos malheureux destins ,
 Votre âge , vos beautés , votre aimable innocence :
 Parlez ; & s'il me reste encor quelque puissance ,
 De vos justes desirs si je remplis les vœux ,
 Ces derniers de mes jours seront des jours heureux.

P A L M I R E.
 Seigneur , depuis deux mois sous vos loix prisonnière ,
 Je dus à mes destins pardonner ma misère :
 Vos généreuses mains s'empressent d'effacer
 Les larmes que le ciel me condamne à verser.
 Par vous , par vos bienfaits , à parler enhardie ,
 C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
 Aux vœux de Mahomet j'ose ajouter les miens.
 Il vous a demandé de briser mes liens ;
 Puissiez-vous l'écouter , & puissai-je lui dire ,
 Qu'après le ciel & lui , je dois tout à Zopire !

Z O P I R E.
 Ainsi de Mahomet vous regrettez les fers ,
 Ce tumulte des camps , ces horreurs des déserts ,
 Cette patrie errante au trouble abandonnée.

P A L M I R E.
 La patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée.

Mahomet a formé mes premiers sentimens ,
Et ses femmes en paix guidaient mes faibles ans ;
Leur demeure est un temple , où ces femmes sacrées
Lèvent au ciel des mains de leur maître adorées.
Le jour de mon malheur , hélas , fut le seul jour ,
Où le sort des combats a troublé leur séjour.
Seigneur , ayez pitié d'une ame déchirée ,
Toujours présente aux lieux dont je suis séparée.

Z O P I R E .

J'entends : vous espérez partager quelque jour
De ce maître orgueilleux & la main & l'amour.

P A L M I R E .

Seigneur , je le révère , & mon ame tremblante
Croit voir dans Mahomet un dieu qui m'épouvante.
Non , d'un si grand hymen mon cœur n'est point flatté ;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité.

Z O P I R E .

Ah ! qui que vous soyez , il n'est point né peut-être
Pour être votre époux , encor moins votre maître ;
Et vous semblez d'un sang fait pour donner des loix
A l'Arabe insolent qui marche égal aux rois.

P A L M I R E .

Nous ne connaissons point l'orgueil de la naissance.
Sans parens , sans patrie , esclave dès l'enfance ,
Dans notre égalité nous chérissions nos fers ;
Tout nous est étranger , hors le dieu que je fers.

Z O P I R E .

Tout vous est étranger ! cet état peut-il plaire ?
Quoi ! vous servez un maître , & n'avez point de père ?
Dans mon triste palais , seul & privé d'enfans ,

J'aurais pu voir en vous l'appui de mes vieux ans.
Le soin de vous former des destins plus propices
Eût adouci des miens les longues injustices.
Mais non, vous abhorrez ma patrie & ma loi.

P A L M I R E.

Comment puis-je être à vous ? je ne suis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'est chère.
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

Z O P I R E.

Quel père ! justes dieux ! lui ? ce monstre imposteur ?

P A L M I R E.

Ah, quels noms inouis lui donnez-vous, seigneur ?
Lui dans qui tant d'états adorent leur prophète ?
Lui, l'envoyé du ciel, & son seul interprète ?

Z O P I R E.

Etrange aveuglement des malheureux mortels !
Tout m'abandonne ici, pour dresser des autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma justice ,
Et qui courut au trône échappé du supplice.

P A L M I R E.

Vous me faites frémir, seigneur, & de mes jours
Je n'avais entendu ces horribles discours.
Mon penchant, je l'avoue, & ma reconnaissance ,
Vous donnaient sur mon cœur une juste puissance ;
Vos blasphêmes affreux contre mon protecteur ,
A ce penchant si doux font succéder l'horreur.

Z O P I R E.

O superstition ! tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles.
Que je vous plains, Palmire, & que sur vos erreurs

Ma pitié malgré moi me fait verser de pleurs !

P A L M I R E .

Et vous me refusez !

Z O P I R E .

Oui. Je ne puis vous rendre

Au tyran qui trompa ce cœur flexible & tendre.

Cui, je crois voir en vous un bien trop précieux ,

Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

S C E N E I I I .

Z O P I R E , P A L M I R E , P H A N O R .

Q U E voulez-vous, Phanor ?

Z O P I R E .

P H A N O R .

Aux portes de la ville

D'où l'on voit de Moad la campagne fertile ,

Omar est arrivé.

Z O P I R E .

Qui ? ce farouche Omar ,

Que l'erreur aujourd'hui conduit après son char ,

Qui combattit long-tems le tyran qu'il adore ,

Qui vengea son pays ?

P H A N O R .

Peut-être il l'aime encore.

Moins terrible à nos yeux, cet insolent guerrier ,

Portant entre ses mains le glaive & l'olivier ,

De la paix à nos chefs a présenté le gage.

On lui parle, il demande, il reçoit un ôtage.

Seïde est avec lui.

PALMIRE.

Grand dieu ! destin plus doux !

Quoi ? Seïde ?

PHANOR.

Omar vient , il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez , jeune Palmire.

(*Palmire sort.*)

Omar devant mes yeux ! qu'ofera-t-il me dire ?
O dieux de mon pays , qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Ismaël les généreux enfans ;
Soleil, sacrés flambeaux , qui dans votre carrière,
Images de ces dieux , nous prêtez leur lumière,
Voyez & soutenez la juste fermeté
Que j'opposai toujours contre l'iniquité.

SCENE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, suite.

ZOPIRE.

EH bien , après six ans tu revois ta patrie ,
Que ton bras défendit , que ton cœur a trahie.
Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
Déserteur de nos dieux , déserteur de nos loix ,
Persécuteur nouveau de cette cité sainte ,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte ?
Ministre d'un brigand qu'on dut exterminer ,
Parle ; que me veux-tu.

O M A R.

Je veux te pardonner.

Le prophète d'un dieu , par pitié pour ton âge ,
Pour tes malheurs passés , sur-tout pour ton courage ,
Te présente une main qui pourrait t'écraser ,
Et j'apporte la paix qu'il daigne proposer.

Z O P I R E.

Un vil séditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix , & non demander grace !
Souffrirez-vous , grands dieux , qu'au gré de ses forfaits
Mahomet nous ravisse ou nous rende la paix ?
Et vous , qui vous chargez des volontés d'un traître ,
Ne rougissez-vous point de servir un tel maître ?
Ne l'avez-vous pas vu , sans honneur & sans biens ,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens ?
Qu'alors il était loin de tant de renommée !

O M A R.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
Juge ainsi du mérite , & pèse les humains
Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
Ne fais-tu pas encor , homme faible & superbe ,
Que l'insecte insensible , enseveli sous l'herbe ,
Et l'aigle impérieux , qui plane au haut du ciel ,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'éternel ?
Les mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance ,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.
Il est de ces esprits favorisés des cieux ,
Qui sont tout par eux-même , & rien par leurs ayeux.
Tel est l'homme en un mot que j'ai choisi pour maître ;
Lui seul dans l'univers a mérité de l'être.

Tout

Tout mortel à sa loi doit un jour obéir ,
Et j'ai donné l'exemple aux siècles à venir.

Z O P I R E.

Je te connais , Omar ; en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique.
En vain tu peux ailleurs éblouir les esprits ,
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Bannis toute imposture , & d'un coup d'œil plus sage
Regarde ce prophète à qui tu rends hommage.
Vois l'homme en Mahomet , conçois par quel degré
Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré.
Entouffiafte ou fourbe , il faut cesser de l'être ;
Sers-toi de ta raison , juge avec moi ton maître.
Tu verras de chameaux un grossier conducteur ,
Chez sa première épouse insolent imposteur ,
Qui sous le vain appas d'un songe ridicule ,
Des plus vils des humains tente la foi crédule ,
Comme un séditieux à mes pieds amené ,
Par quarante vieillards à l'exil condamné ;
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime.
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
Ses disciples errans de cités en déserts ,
Proscrits , persécutés , bannis , chargés de fers ,
Promènent leur fureur qu'ils appellent divine.
De leurs venins bien-tôt ils infectent Médine.
Toi-même alors , toi-même , écoutant la raison ,
Tu voulus dans sa source arrêter le poison.
Je te vis plus heureux , & plus juste , & plus brave ,
Attaquer le tyran dont je te vois l'esclave.
S'il est un vrai prophète , osas-tu le punir ?

S'il est un imposteur, oses-tu le servir ?

O M A R.

Je voulus le punir , quand mon peu de lumière
Méconnut ce grand-homme entré dans la carrière.
Mais enfin quand j'ai vu , que Mahomet est né
Pour changer l'univers à ses pieds consterné ;
Quand mes yeux éclairés du feu de son génie ,
Le virent s'élever dans sa course infinie ,
Eloquent , intrépide , admirable en tout lieu ,
Agir , parler , punir , ou pardonner en dieu ,
J'associai ma vie à ses travaux immenses ;
Des trônes , des autels en font les récompenses.
Je fus , je te l'avoue , aveugle comme toi.
Ouvre les yeux , Zopire & change ainsi que moi :
Et sans plus me vanter les fureurs de ton zèle ,
Ta persécution , si vaine & si cruelle ,
Nos frères gémissans , notre Dieu blasphémé ,
Tombe aux pieds d'un héros par toi-même opprimé.
Viens baiser cette main qui porte le tonnerre.
Tu me vois après lui le premier de la terre ;
Le poste qui te reste est encor assez beau ,
Pour fléchir noblement sous ce maître nouveau.
Vois ce que nous étions , & vois ce que nous sommes.
Le peuple aveugle & faible est né pour les grands hommes ,
Pour admirer , pour croire , & pour nous obéir.
Viens régner avec nous , si tu crains de servir ;
Partage nos grandeurs , au lieu de t'y soustraire ,
Et las de l'imiter , fais trembler le vulgaire.

Z O P I R E.

Ce n'est qu'à Mahomet , à ses pareils , à toi ,

Que je prétends, Omar, inspirer quelque effroi.
Tu veux que du sénat le shérif infidele
Encense un imposteur, & couronne un rebelle !
Je ne te nierai point que ce fier séducteur
N'ait beaucoup de prudence & beaucoup de valeur.
Je connais commè toi les talens de ton maître ;
S'il était vertueux, c'est un héros peut-être :
Mais ce héros, Omar, est un traître, un cruel,
Et de tous les tyrans c'est le plus criminel.
Cesse de m'annoncer sa trompeuse clémence ;
Le grand art qu'il possède est l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guerre un funeste destin
Le priva de son fils, que fit périr ma main ;
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le père ;
Ma haine est inflexible, ainsi que sa colère ;
Pour rentrer dans la Mecque il doit m'exterminer,
Et le juste aux méchans ne doit point pardonner.

O M A R.

Eh bien, pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, & donne à tes tribus
Les dépouilles des rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire ;
Nos trésors sont à toi.

Z O P I R E.

Tu penses me séduire,
Me vendre ici ma honte & marchander la paix,
Par ses trésors honteux, le prix de ses forfaits ?
Tu veux que sous ses loix Palmire se remette ?
Elle a trop de vertu pour être sa sujette ;

Et je veux l'arracher aux tyrans imposteurs ,
Qui renversent les loix , & corrompent les mœurs.

O M A R.

Tu me parles toujours comme un juge implacable ,
Qui sur son tribunal intimide un coupable.
Pense & parle en ministre , agis , traite avec moi ,
Comme avec l'envoyé d'un grand-homme & d'un roi.

Z O P I R E.

Qui l'a fait roi ? qui l'a couronné ?

O M A R.

La victoire.

Ménage sa puissance & respecte sa gloire.
Aux noms de conquérant & de triomphateur ,
Il veut joindre le nom de pacificateur.
Son armée est encor aux bords du Saïbare ;
Des murs où je suis né le siège se prépare.
Sauvons , si tu m'en crois , le sang qui va couler ;
Mahomet veut ici te voir & te parler.

Z O P I R E.

Lui ! Mahomet ?

O M A R.

Lui-même , il t'en conjure.

Z O P I R E.

Traître !

Si de ces lieux sacrés j'étais l'unique maître ,
C'est en te punissant que j'aurais répondu.

O M A R.

Zopire , j'ai pitié de ta fausse vertu.
Mais puisqu'un vil sénat insolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage ,

Puisqu'il règne avec toi , je cours m'y présenter.

Z O P I R E.

Je t'y suis : nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes loix , mes dieux & ma patrie ,
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au dieu persécuteur , effroi du genre-humain ,
Qu'un fourbe ose annoncer les armes à la main.

(*A Phanor.*)

Toi , viens m'aider , Phanor , à repousser un traître ;
Le souffrir parmi nous , & l'épargner , c'est l'être.
Renverfons ses desseins , confondons son orgueil ,
Préparons son supplice , ou creusons mon cercueil.
Je vais , si le sénat m'écoute & me seconde ,
Délivrer d'un tyran ma patrie & le monde.

Fin du premier Acte.



A C T E I I

S C E N E P R E M I E R E .

S E I D E , P A L M I R E .

DANS ma prison cruelle est-ce un dieu qui te guide ?
Mes maux sont-ils finis ? te revois-je , Seïde ?

S E I D E .

O charme de ma vie , & de tous mes malheurs !
Palmire , unique objet qui m'a coûté des pleurs ;
Depuis ce jour de sang , qu'un ennemi barbare ,
Près des camps du prophète , aux bords du Saïbare ,
Vint arracher sa proie à mes bras tout sanglans ,
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirans ,
Mes cris mal-entendus sur cette infame rive ,
Invoquèrent la mort sourde à ma voix plaintive !
O ma chère Palmire , en quel gouffre d'horreur
Tes périls & ma perte ont abymé mon cœur !
Que mes feux , que ma crainte , & mon impatience ,
Accusaient la lenteur des jours de la vengeance !
Que je hâtais l'assaut si long-tems différé ,
Cette heure de carnage , où de sang enivré
Je devais de mes mains brûler la ville impie ,
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie !
Enfin de Mahomet les sublimes desseins ,
Que n'ose approfondir l'humble esprit des humains ,

Ont fait entrer Omar en ce lieu d'esclavage ;
Je l'apprends , & j'y vole. On demande un ôtage ;
J'entre , je me présente , on accepte ma foi ;
Et je me rends captif , ou je mœurs avec toi.

P A L M I R E.

Seïde , au moment même , avant que ta présence
Vînt de mon desespoir calmer la violence ,
Je me jettai aux pieds de mon fier ravisseur.
Vous voyez , ai-je dit , les secrets de mon cœur :
Ma vie est dans les camps dont vous m'avez tirée ;
Rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
Mes pleurs , en lui parlant , ont arrosé ses pieds ;
Ses refus ont saisi mes esprits effrayés.
J'ai senti dans mes yeux la lumière obscurcie ;
Mon cœur sans mouvement , sans chaleur & sans vie ,
D'aucune ombre d'espoir n'était plus secouru ;
Tout finissait pour moi quand Seïde a paru.

S E I D E.

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes ?

P A L M I R E.

C'est Zopire ; il semblait touché de mes alarmes ;
Mais le cruel enfin vient de me déclarer
Que des lieux où je suis rien ne peut me tirer.

S E I D E.

Le barbare se trompe , & Mahomet mon maître ,
Et l'invincible Omar , & ton amant peut-être ,
(Car j'ose me nommer après ces noms fameux ,
Pardonne à ton amant cet espoir orgueilleux)
Nous briserons ta chaîne , & tarirons tes larmes.
Le dieu de Mahomet , protecteur de nos armes ,

Y iv

Le dieu dont j'ai porté les sacrés étendarts ,
 Le dieu , qui de Médine a détruit les remparts ,
 Renversera la Mecque à nos pieds abattue.
 Omar est dans la ville , & le peuple à sa vue
 N'a point fait éclater ce trouble & cette horreur
 Qu'inspire aux ennemis un ennemi vainqueur.
 Au nom de Mahomet un grand dessein l'amène.

P A L M I R E .

Mahomet nous chérit ; il briserait ma chaîne ;
 Il unirait nos cœurs ; nos cœurs lui sont offerts ;
 Mais il est loin de nous , & nous sommes aux fers.

S C E N E I I .

P A L M I R E , S E I D E , O M A R .

V O S fers feront brisés, foyez pleins d'espérance.
 Le ciel vous favorise , & Mahomet s'avance.

S E I D E .

Lui !

P A L M I R E .

Notre auguste père !

O M A R .

Au conseil assemblé

L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.

- » Ce favori du dieu , qui préside aux batailles ,
- » Ce grand homme , ai-je dit , est né dans vos murailles
- » Il s'est rendu des rois le maître & le soutien ,
- » Et vous lui refusez le rang de citoyen !

» Vient-il vous enchaîner , vous perdre , vous détruire ?
» Il vient vous protéger , mais sur-tout vous instruire.
» Il vient dans vos cœurs même établir son pouvoir.
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir ,
Les esprits s'ébranlaient ; l'inflexible Zopire ,
Qui craint de la raison l'inévitable empire ,
Veut convoquer le peuple , & s'en faire un appui.
On l'affemble , j'y cours , & j'arrive avec lui.
Je parle aux citoyens , j'intimide , j'exhorte ;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil il revoit ses foyers ;
Il entre accompagné des plus braves guerriers ,
D'Ali , d'Hammon , d'Hercide , & de sa noble élite ;
Il entre , & sur ses pas chacun se précipite.
Chacun porte un regard comme un cœur différent ;
L'un croit voir un héros , l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blasphème , & le menace encore ;
Cet autre est à ses pieds , les embrasse & l'adore.
Nous faisons retentir à ce peuple agité
Les noms sacrés de dieu , de paix , de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuissante
Vomit en vain les feux de sa rage expirante.
Au milieu de leurs cris , le front calme & serein ,
Mahomet marche en maître , & l'olive à la main :
La trêve est publiée ; & le voici lui-même.



S C E N E I I I.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE, &c. SEIDE,
PALMIRE, fuite.

MAHOMET.
I NVINCIBLES soutiens de mon pouvoir suprême,
Noble & sublime Ali, Morad, Hercide, Hammon,
Retournez vers ce peuple, instruisez-le en mon nom.
Promettez, menacez, que la vérité règne ;
Qu'on adore mon dieu, mais sur-tout qu'on le craigne.
Vous, Seïde, en ces lieux !

SEIDE.

O mon père ! ô mon roi !
Le dieu qui vous inspire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eut fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne fait point me servir.
J'obéis à mon dieu ; vous, sachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah ! Seigneur, pardonnez à son impatience.
Elevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes sentimens nous animent tous deux.
Hélas ! mes tristes jours sont assez malheureux.
Loin de vous, loin de lui, j'ai languï prisonnière ;
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumière.
Empoisonneriez-vous l'instant de mon bonheur ?

M A H O M E T.

Palmire , c'est assez ; je lis dans votre cœur ;
Que rien ne vous alarme , & rien ne vous étonne.
Alléz ; malgré les soins de l'autel & du trône ,
Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts ;
Je veillerai sur vous comme sur l'univers.

à Seïde.

Vous , suivez mes guerriers ; & vous , jeune Palmire ,
En servant votre dieu ne craignez que Zopire.

S C E N E I V.

M A H O M E T O M A R.

M A H O M E T.

T OI , reste , brave Omar ; il est tems que mon cœur
De ses derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un siège encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma course , & borner ma carrière.
Ne donnons point le tems aux mortels détrompés ,
De rassurer leurs yeux de tant d'éclats frappés.
Les préjugés , ami , sont les rois du vulgaire.
Tu connais quel oracle , & quel bruit populaire
Ont promis l'univers à l'envoyé d'un dieu ,
Qui , reçu dans la Mecque , & vainqueur en tout lieu ,
Entrerait dans ces murs en écartant la guerre ;
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre :
Mais tandis que les miens , par de nouveaux efforts ,
De ce peuple inconstant font mouvoir les ressorts ,
De quel œil revois-tu Palmire avec Seïde ?

O M A R.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide ,
Qui , formés sous ton joug , & nourris dans ta loi ,
N'ont de dieu que le tien , n'ont de père que toi ,
Aucun ne te sertit avec moins de scrupule ,
N'eut un cœur plus docile , un esprit plus crédule ;
De tous tes Mulsumans ce sont les plus soumis.

M A H O M E T.

Cher Omar , je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment ; c'est assez.

O M A R.

Blâmes-tu leurs tendresses ?

M A H O M E T.

Ah ! connais mes fureurs , & toutes mes faiblesses.

O M A R.

Comment ?

M A H O M E T.

Tu fais assez quel sentiment vainqueur
Parmi mes passions règne au fond de mon cœur.
Chargé du soin du monde , environné d'alarmes ,
Je porte l'encensoir , & le sceptre , & les armes :
Ma vie est un combat , & ma frugalité
Asservit la nature à mon austérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtresse
Qui nourrit des humains la brutale mollesse :
Dans des sables brûlans , sur des rochers déserts ,
Je supporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour seul me console ; il est ma récompense ,
L'objet de mes travaux , l'idole que j'encense ,
Le dieu de Mahomet ; & cette passion

Est égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfère en secret Palmire à mes épouses.
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouses,
Quand Palmire à mes pieds , par un aveu fatal,
Insulte à Mahomet , & lui donne un rival ?

O M A R .

Et tu n'es pas vengé ?

M A H O M E T .

Juge , si je dois l'être.
Pour le mieux détester apprends à le connaître.
De mes deux ennemis apprends tous les forfaits:
Tous deux sont nés ici du tyran que je hais.

O M A R .

Quoi ! Zopire . . .

M A H O M E T .

Est leur père. Hercide en ma puissance
Remit depuis quinze ans leur malheureuse enfance.
J'ai nourri dans mon sein ces serpens dangereux ;
Déjà sans se connaître ils m'outragent tous deux.
J'attifai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le ciel voulut ici rassembler tous les crimes.
Je veux Leur père vient , ses yeux lancent vers nous
Les regards de la haine & les traits du courroux,
Observe tout , Omar , & qu'avec son escorte
Le vigilant Hercide assiège cette porte.
Reviens me rendre compte , & voir s'il faut hâter ,
Ou retenir les coups que je dois lui porter.



SCENE V.

Z O P I R E , M A H O M E T .

A H ! quel fardeau cruel à ma douleur profonde !
Moi , recevoir ici cet ennemi du monde !

M A H O M E T .

Approche , & puisqu'enfin le ciel veut nous unir ,
Vois Mahomet sans crainte , & parle sans rougir.

Z O P I R E .

Je rougis pour toi seul , pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice ;
Pour toi , de qui la main sème ici les forfaits ,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom seul parmi nous divise les familles ,
Les époux , les parens , les mères & les filles ;
Et la trêve pour toi n'est qu'un moyen nouveau ,
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est partout sur ta trace ;
Assemblage inoui de mensonge & d'audace ,
Tyran de ton pays , est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix , & m'annoncer un dieu ?

M A H O M E T .

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire ,
Je ne ferais parler que le dieu qui m'inspire.
Le glaive & l'Alcoran dans mes sanglantes mains ,
Imposeraient silence au reste des humains.
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre ,
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre :

Mais je te parle en homme , & sans rien déguiser :
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet ; nous sommes seuls , écoute :
Je suis ambitieux ; tout homme l'est sans doute ;
Mais jamais roi , pontife , ou chef , ou citoyen ,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre ,
Par les loix , par les arts , & sur-tout par la guerre.
Le tems de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux , trop long-tems inconnu ,
Laisait dans ses déserts enservelir sa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du nord au midi l'univers désolé ,
La Perse encor sanglante , & son trône ébranlé ,
L'Inde esclave & timide , & l'Egypte abaissée ,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée ;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts ,
Ce grand corps déchiré , dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur & sans vie ;
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveauculte , il faut de nouveaux fers ;
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.

En Egypte Osiris , Zoroastre en Asie ,
Chez les Crétois Minos , Numa dans l'Italie ,
A des peuples sans mœurs , & sans culte & sans rois ,
Donnèrent aisément d'insuffisantes loix.
Je viens après mille ans changer ces loix grossières.
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux dieux , & mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.

Ne me reproche point de tromper ma patrie ,
Je détruis sa faiblesse & son idolâtrie.
Sous un roi , sous un dieu , je viens la réunir ;
Et pour la rendre illustre , il la faut asservir.

Z O P I R E .

Voilà donc tes desseins ! c'est donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face !
Tu veux , en apportant le carnage & l'effroi ,
Commander aux humains de penser comme toi ?
Tu ravage le monde , & tu prétends l'instruire ?
Ah ! si par des erreurs il s'est laissé séduire ,
Si la nuit du mensonge a pu nous égarer ,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer ?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner , de prédire ,
De porter l'encensoir , & d'affecter l'empire ?

M A H O M E T .

Le droit qu'un esprit vaste , & ferme en ses desseins ,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

Z O P I R E .

Eh quoi ! tout factieux , qui pense avec courage ,
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage ?
Il a droit de tromper , s'il trompe avec grandeur ?

M A H O M E T .

Oui ; je connais ton peuple , il a besoin d'erreur ;
Ou véritable ou faux , mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes dieux ? Quel bien t'ont-ils pu faire ?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels ?
Ta secte obscure & basse avilit les mortels ,
Enerve le courage , & rend l'homme stupide ;
La mienne élève l'ame , & la rend intrépide.

Ma

Ma loi fait des héros.

Z O P I R E.

Dis plutôt des brigands.

Porte ailleurs tes leçons , l'école des tyrans.

Va vanter l'imposture à Médine où tu règnes ,

Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes ,

Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

M A H O M E T.

Des égaux , dès long-tems Mahomet n'en a plus.

Je fais trembler la Mecque , & je règne à Médine ;

Crois-moi , reçois la paix , si tu crains ta ruine.

Z O P I R E.

La paix est dans ta bouche , & ton cœur en est loin :

Penses-tu me tromper ?

M A H O M E T.

Je n'en ai pas besoin.

C'est le faible qui trompe , & le puissant commande.

Demain j'ordonnerai ce que je te demande ;

Demain je peux te voir à mon joug affermi :

Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

Z O P I R E.

Nous amis ! nous ? cruel ! ah quel nouveau prestige !

Connais-tu quelque dieu qui fasse un tel prodige ?

M A H O M E T.

J'en connais un puissant , & toujours écouté ,

Qui te parle avec moi.

Z O P I R E.

Qui ?

M A H O M E T.

La nécessité ,

Ton intérêt.

Z O P I R E.

Avant qu'un tel nœud nous rassemble,
Les enfers & les cieux seront unis ensemble.
L'intérêt est ton dieu , le mien est l'équité ;
Entre ces ennemis il n'est point de traité.
Quel serait le ciment , réponds-moi , si tu l'oses ,
De l'horrible amitié qu'ici tu me propose ?
Réponds ; est-ce ton fils que mon bras te ravit !
Est-ce le sang des miens que ta main répandit ?

M A H O M E T.

Oui , ce sont tes fils même. Oui , connais un mystère ,
Dont seul dans l'univers je suis dépositaire :
Tu pleures tes enfans , ils respirent tous deux.

Z O P I R E.

Ils vivraient ! qu'as-tu dit ? ô ciel ! ô jour heureux !
Ils vivraient ! c'est de toi qu'il faut que je l'apprenne !

M A H O M E T.

Elevés dans mon camp tous deux sont dans ma chaîne.

Z O P I R E.

Mes enfans dans tes fers ! ils pourraient te servir !

M A H O M E T.

Mes bienfaitantes mains ont daigné les nourrir.

Z O P I R E.

Quoi ! tu n'as point sur eux étendu ta colère ?

M A H O M E T.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

Z O P I R E.

Achève , éclaircis-moi , parle , quel est leur sort ?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains & leur vie & leur mort ;
Tu n'as qu'à dire un mot , & je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les sauver ! à quel prix ? à quel titre ?
Faut-il donner mon sang ? faut-il porter leurs fers ?

MAHOMET.

Non. Mais il faut m'aider à dompter l'univers.
Il faut rendre la Mecque , abandonner ton temple ,
De la crédulité donner à tous l'exemple ,
Annoncer l'alcoran aux peuples effrayés ,
Me servir en prophète , & tomber à mes pieds :
Je te rendrai ton fils , & je serai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je suis père , & je porte un cœur tendre :
Après quinze ans d'ennuis retrouver mes enfans ,
Les revoir , & mourir dans leurs embrassemens ,
C'est le premier des biens pour mon ame attendrie :
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie ,
Ou de ma propre main les immoler tous deux ,
Connais-moi , Mahomet , mon choix n'est pas douteux.
Adieu.

MAHOMET *seul*.

Fier citoyen , vieillard inexorable ,
Je serai plus que toi , cruel , impitoyable.



S C E N É V I .

M A H O M E T , O M A R .

M A H O M E T , il faut l'être , ou nous sommes perdus.
Les secrets des tyrans me sont déjà vendus.
Demain la trêve expire ; & demain l'on t'arrête ;
Demain Zopire est maître , & fait tomber ta tête.
La moitié du sénat vient de te condamner ;
N'osant pas te combattre , on t'ose assassiner :
Ce meurtre d'un héros , ils le nomment supplice ,
Et ce complot obscur , ils l'appellent justice.

M A H O M E T .

Ils sentiront la mienne. Ils verront ma fureur.
La persécution fit toujours ma grandeur.
Zopire périra.

O M A R .

Cette tête funeste ,
En tombant à tes pieds , fera fléchir le reste.
Mais ne perds point de tems.

M A H O M E T .

Mais , malgré mon courroux ,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups ,
Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

O M A R .

Il est trop méprisable.

M A H O M E T .

Il faut pourtant lui plaire :
Et j'ai besoin d'un bras , qui par ma voix conduit ,

Soit seul chargé du meurtre , & m'en laisse le fruit.

O M A R.

Pour un tel attentat je réponds de Seïde.

M A H O M E T.

De lui ?

O M A R.

C'est l'instrument d'un pareil homicide.
 Otage de Zopire , il peut seul aujourd'hui
 L'aborder en secret , & te venger de lui.
 Tes autres favoris , zélés avec prudence ,
 Pour s'exposer à tout , ont trop d'expérience ;
 Ils sont tous dans cet âge , où la maturité
 Fait tomber le bandeau de la crédulité.
 Il faut un cœur plus simple , aveugle avec courage ,
 Un esprit amoureux de son propre esclavage.
 La jeunesse est le tems de ces illusions ;
 Seïde est tout en proie aux superstitions ;
 C'est un lion docile à la voix qui le guide.

M A H O M E T.

Le frère de Palmire ?

O M A R.

Oui, lui-même. Oui, Seïde ,
 De ton fier ennemi le fils audacieux ,
 De son maître offensé rival incestueux.

M A H O M E T.

Je déteste Seïde , & son nom seul m'offense.
 La cendre de mon fils me crie encor vengeance.
 Mais tu connais l'objet de mon fatal amour ;
 Tu connais dans quel sang elle a puisé le jour.
 Tu vois , que dans ces lieux environnés d'abysses ,

Je viens chercher un trône, un autel, des victimes;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les esprits,
Qu'il faut perdre Zopire, & perdre encor son fils.
Allons, consultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne,
Et la religion, à qui tout est soumis,
Et la nécessité, par qui tout est permis.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

DEMEURE. PALMIRE.
Quel est donc ce secret sacrifice ?
Quel sang a demandé l'éternelle justice ?
Ne m'abandonne pas.

SEIDE.

Dieu daigne m'appeller.
Mon bras doit le servir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'instant, par un serment terrible,
M'attacher de plus près à ce maître invincible.
Je vais jurer à Dieu de mourir pour sa loi,
Et mes seconds sermens ne seront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce serment je ne suis point présente ?
Si je t'accompagnais, j'aurais moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me consoler,
Parle de trahison, de sang prêt à couler,
Des fureurs du sénat, des complots de Zopire.
Les feux sont allumés, bien-tôt la trêve expire.
Le fer cruel est prêt, on s'arme, on va frapper ;
Le prophète l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, & je crains pour Seïde.

SEIDE.

Croirai-je que Zophire ait un cœur si perfide ?

Ce matin comme ôtage à ses yeux présenté ,
J'admirais sa noblesse & son humanité.
Je sentais qu'en secret une force inconnue
Enlevait jusqu'à lui mon ame prévenue.
Soit respect pour son nom , soit qu'un dehors heureux
Me cachât de son cœur les replis dangereux ;
Soit que dans ces momens où je t'ai rencontrée ,
Mon ame toute entière à son bonheur livrée ,
Oubliant ses douleurs , & chassant tout effroi ,
Ne connût , n'entendît , ne vît plus rien que toi.
Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus , qu'il m'avait su séduire ;
Mais , malgré le courroux dont je dois m'animer ,
Qu'il est dur de haïr ceux qu'on voulait aimer !

P A L M I R E .

Ah ! que le ciel en tout à joint nos destinées !
Qu'il a pris soin d'unir nos ames enchaînées !
Hélas ! sans mon amour , sans ce tendre lien ,
Sans cet instinct charmant qui joint mon cœur au tien ,
Sans la religion que Mahomet m'inspire ,
J'aurais eu des remords en accusant Zopire.

S E I D E .

Laissons ces vains remords , & nous abandonnons
A la voix de ce Dieu qu'à l'envi nous servons.
Je fors. Il faut prêter ce serment redoutable ;
Le Dieu qui m'entendra nous fera favorable ;
Et le pontife roi , qui veille sur nos jours ,
Bénira de ses mains de si chastes amours.
Adieu. Pour être à toi , je vais tout entreprendre.

SCENE II.

PALMIRE *seule.*

D'UN noir pressentiment je ne puis me défendre.
Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,
Ce jour tant souhaité n'est qu'un jour de terreur.
Quel est donc ce serment qu'on attend de Seïde ?
Tout m'est suspect ici ; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet, & cependant mon cœur
Epreuve à son nom même une secrète horreur.
Dans les profonds respects que ce héros m'inspire,
Je sens que je le crains presque autant que Zopire.
Délivrez-moi, grand Dieu, de ce trouble où je suis.
Craintive je te fers, aveugle je te suis ;
Hélas ! daigne essuyer les pleurs où je me noie.

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.
C'EST vous qu'à mon secours un Dieu propice envoie,
Seigneur. Seïde...

MAHOMET.

Eh bien, d'où vous vient cet effroi ?

Et que craint-on pour lui quand on est près de moi ?

PALMIRE.

O ciel ! vous redoublez la douleur qui m'agite.

Quel prodige inoui ! votre ame est interdite ;

Mahomet est troublé pour la première fois.

M A H O M E T.

Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.
Est-ce ainsi qu'à mes yeux votre simple innocence
Ose avouer un feu qui peut-être m'offense ?
Votre cœur a-t-il pu , sans être épouvanté ,
Avoir un sentiment que je n'ai pas dicté ?
Ce cœur que j'ai formé n'est-il plus qu'un rebelle ,
Ingrat à mes bienfaits , à mes loix infidele ?

P A L M I R E.

Que dites-vous ? surprise & tremblante à vos pieds ,
Je baisse en frémissant mes regards effrayés.
Et quoi , n'avez-vous pas daigné , dans ce lieu même ,
Vous rendre à nos souhaits , & consentir qu'il m'aime ?
Ces nœuds, ces chastes nœuds, que Dieu formait en nous ,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

M A H O M E T.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois fuit de près l'innocence.
Le cœur peut se tromper ; l'amour & ses douceurs
Pourront coûter , Palmire , & du sang & des pleurs.

P A L M I R E.

N'en doutez pas , mon sang coulerait pour Seïde.

M A H O M E T.

Vous l'aimez à ce point ?

P A L M I R E.

Depuis le jour qu'Hercide
Nous soumit l'un & l'autre à votre joug sacré ,
Cet instinct tout-puissant , de nous-même ignoré ,
Devançant la raison , croissant avec notre âge ,

Du ciel , qui conduit tout , fut le secret ouvrage.
 Nos penchans , dites-vous , ne viennent que de lui.
 Dieu ne saurait changer ; pourrait-il aujourd'hui
 Réprouver un amour , que lui-même il fit naître ?
 Ce qui fut innocent peut-il cesser de l'être ?
 Pourrai-je être coupable ?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler.

Attendez les secrets que je dois révéler ;
 Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
 Ce qu'on peut approuver , ce qu'on doit se défendre.
 Ne croyez que moi seul.

PALMIRE.

Et qui croire que vous ?

Esclave de vos loix , soumise à vos genoux ,
 Mon cœur d'un saint respect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de respect souvent mène à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non , si de vos bienfaits je perds le souvenir ,
 Que Seïde à vos yeux s'empresse à m'en punir !

MAHOMET.

Seïde !

PALMIRE.

Ah ! quel courroux arme votre œil sévère ?

MAHOMET.

Allez , rassurez-vous , je n'ai point de colère.
 C'est éprouver assez vos sentimens secrets ;
 Reposez-vous sur moi de vos vrais intérêts.
 Je suis digne du moins de votre confiance ;

Vos destins dépendront de votre obéissance.
Si j'eus soin de vos jours, si vous m'appartenez,
Méritez des bienfaits qui vous sont destinés.
Quoique la voix du ciel ordonne de Seïde,
Affermissez ses pas où son devoir le guide :
Qu'il garde ses sermens, qu'il soit digne de vous.

P A L M I R E .

N'en doutez point, mon père, il les remplira tous.
Je réponds de son cœur, ainsi que de moi-même.
Seïde vous adore encor plus qu'il ne m'aime.
Il voit en vous son roi, son père, son appui ;
J'en atteste à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous servir encourager son ame.

S C E N E I V .

M A H O M E T *seul.*

Q U O I ! je suis malgré moi confident de sa flamme ?
Quoi ! sa naïveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur ?
Père, enfans, destinés au malheur de ma vie,
Race toujours funeste, & toujours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.

SCENE V.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.
ENFIN, voici le tems, & de ravir Palmire,
 Et d'envahir la Mecque, & de punir Zopire.
 Sa mort seule à tes pieds mettra nos citoyens ;
 Tout est désespéré, si tu ne le préviens.
 Le seul Seïde ici te peut servir sans doute ;
 Il voit souvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
 Tu vois cette retraite, & cet obscur détour,
 Qui peut de ton palais conduire à son séjour.
 Là, cette nuit Zopire à ses dieux fantastiques
 Offre un encens frivole, & des vœux chimériques.
 Là, Seïde enivré du zèle de ta loi,
 Va l'immoler au dieu qui lui parle par toi,

MAHOMET.
 Qu'il l'immole, il le faut, il est né pour le crime.
 Qu'il en soit l'instrument, qu'il en soit la victime.
 Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma fureté,
 L'irrévocable arrêt de la fatalité,
 Tout le veut : mais crois-tu que son jeune courage,
 Nourri du fanatisme, en ait toute la rage ?

OMAR.
 Lui seul était formé pour remplir ton dessein.
 Palmire à te servir excite encor sa main.
 L'amour, le fanatisme, aveuglent sa jeunesse :
 Il sera furieux par excès de faiblesse.

M A H O M E T.

Par les nœuds des sermens as-tu lié son cœur ?

O M A R.

Du plus saint appareil la ténébreuse horreur ,
Les autels , les sermens , tout enchaîne Seïde.
J'ai mis un fer sacré dans sa main parricide ,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

S C E N E V I.

M A H O M E T , O M A R , S E I D E.

ENFANT d'un dieu qui parle à votre cœur ,
Ecoutez par ma voix sa volonté suprême ;
Il faut venger son culte , il faut venger dieu même.

S E I D E.

Roi, pontife & prophète , à qui je suis voué ,
Maître des nations par le ciel avoué ;
Vous avez sur mon être une entière puissance ;
Eclairez seulement ma docile ignorance.
Un mortel venger dieu !

M A H O M E T.

C'est par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les prophanes humains.

S E I D E.

Ah ! sans doute ce dieu , dont vous êtes l'image ,
Va d'un combat illustre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne, il n'est point d'autre honneur.
De ses décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez, & frappez, vos mains seront armées.
Par l'ange de la mort, & le dieu des armées.

SEIDE.

Parlez : quels ennemis vous faut-il immoler ?
Quel tyran faut-il perdre, & quel sang doit couler ?

MAHOMET.

Le sang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous persécuta, qui nous poursuit encore,
Qui combattit mon dieu, qui massacra mon fils ;
Le sang du plus cruel de tous nos ennemis,
De Zopire.

SEIDE.

De lui ! quoi mon bras !

MAHOMET.

Téméraire ;

On devient sacrilège alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels assez audacieux
Pour juger par eux-même, & pour voir par leurs yeux.
Quiconque ose penser, n'est pas né pour me croire.
Obéir en silence est votre seule gloire.
Savez-vous qui je suis ? Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des cieux ?
Si, malgré ses erreurs & son idolâtrie,
Des peuples d'Orient la Mecque est la patrie ;
Si ce temple du monde est promis à ma loi,
Si dieu m'en a créé le pontife & le roi ;
Si la Mecque est sacrée, en savez-vous la cause ?

Ibrahim y naquit , & sa cendre y repose : (*a*)
Ibrahim , dont le bras docile à l'éternel
Traîna son fils unique aux marches de l'autel ,
Etouffant pour son dieu les cris de la nature.
Et quand ce dieu par vous veut venger son injure ,
Quand je demande un sang à lui seul adressé ,
Quand dieu vous a choisi , vous avez balancé !
Allez , vil idolâtre , & né pour toujours l'être ,
Indigne mulfuman , cherchez un autre maître.
Le prix était tout prêt , Palmire était à vous ;
Mais vous bravez Palmire , & le ciel en courroux.
Lâche & faible instrument des vengeances suprêmes ,
Les traits que vous portez vont tomber sur vous-même ;
Fuyez , servez , rampez sous mes fiers ennemis.

S E I D E .

Je crois entendre dieu ; tu parles , j'obéis.

M A H O M E T .

Obéissez , frappez : teint du sang d'un impie ,
Méritez par sa mort une éternelle vie.

(*A Omar.*)

Ne l'abandonne pas ; & , non loin de ces lieux ,
Sur tous ses mouvemens ouvre toujours les yeux.

(*a*) Les musulmans croient avoir à la Mecque le tombeau d'*Abraham*.



S C E N E

SCENE VII.

SEIDE *seul.*

IMMOLER un vieillard , de qui je suis l'ôtage ,
Sans armes , sans défense , appesanti par l'âge !
N'importe ; une victime amenée à l'autel ,
Y tombe sans défense , & son sang plaît au ciel.
Enfin , dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice ;
J'en ai fait le serment , il faut qu'il s'accomplisse.
Venez à mon secours , ô vous , de qui les bras
Aux tyrans de la terre ont donné le trépas ;
Ajoutez vos fureurs à mon zèle intrépide ,
Affermissez ma main saintement homicide.
Ange de Mahomet , ange exterminateur ,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah ! que vois-je ?

SCENE VIII.

ZOPIRE , SEIDE.

ZOPIRE.

A Mes yeux tu te troubles , Seïde !
Vois d'un œil plus content le dessein qui me guide ;
Otage infortuné , que le sort m'a remis ,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trêve a suspendu le moment du carnage ;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un passage :

Je ne t'en dis pas plus ; mais mon cœur malgré moi ,
A frémi des dangers assemblés près de toi.
Cher Seïde , en un mot , dans cette horreur publique ,
Souffre que ma maison soit ton asile unique.
Je réponds de tes jours , ils me sont précieux ;
Ne me refuse pas.

S E I D E .

O mon devoir ! ô cieux !

Ah ! Zopire , est-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger , de veiller sur ma vie ?
Prêt à verser son sang , qu'ai-je oui ? qu'ai-je vu ?
Pardonne , Mahomet , tout mon cœur s'est ému.

Z O P I R E .

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être ;
Mais enfin je suis homme ; & c'est assez de l'être ,
Pour aimer à donner ses soins compatissans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
Exterminez , grands dieux de la terre où nous sommes ,
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes !

S E I D E .

Que ce langage est cher à mon cœur combattu !
L'ennemi de mon dieu connaît donc la vertu !

Z O P I R E .

Tu la connais bien peu , puisque tu t'en étonnes.
Mon fils , à quelle erreur hélas tu t'abandonnes !
Ton esprit fasciné par les loix d'un tyran ,
Pense que tout est crime hors d'être musulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maître ,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître ;
Avec un joug de fer , un affreux préjugé

Tient ton cœur innocent dans le piège engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne ?
Mais peux-tu croire un dieu qui commande la haine ?

SEIDE.

Ah ! je sens qu'à ce dieu je vais désobéir ;
Non , seigneur , non , mon cœur ne saurait vous haïr.

ZOPIRE.

Hélas , plus je lui parle , & plus il m'intéresse ,
Son âge , sa candeur , ont surpris ma tendresse.
Se peut-il qu'un soldat de ce monstre imposteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur ?
Quel es-tu ? de quel sang les dieux t'ont-ils fait naître ?

SEIDE.

Je n'ai point de parens , seigneur , je n'ai qu'un maître ,
Que jusqu'à ce moment j'avais toujours servi ,
Mais qu'en vous écoutant ma faiblesse a trahi.

ZOPIRE.

Quoi , tu ne connais point de qui tu tiens la vie ?

SEIDE.

Son camp fut mon berceau , son temple est ma patrie ;
Je n'en connais point d'autre ; & parmi ces enfans ,
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans ,
Nul n'a plus que Seïde éprouvé sa clémence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de sa reconnaissance.
Oui , les bienfaits , Seïde , ont des droits sur un cœur.
Ciel ! pourquoi Mahomet fut-il son bienfaiteur ?
Il t'a servi de père , aussi-bien qu'à Palmire ;
D'où vient que tu frémis , & que ton cœur soupire ?
Tu détournes de moi ton regard égaré ;

De quelque grand remords tu sembles déchiré.

S E I D E .

Eh , qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable !

Z O P I R E .

Si tes remords sont vrais , ton cœur n'est plus coupable.
Viens , le sang va couler , je veux sauver le tien.

S E I D E .

Juste ciel ! & c'est moi qui répandrais le sien !
O sermens ! ô Palmire ! ô vous , dieu des vengeances !

Z O P I R E .

Remets-toi dans mes mains , tremble , si tu balances ;
Pour la dernière fois , viens , ton sort en dépend.

S C E N E I X .

Z O P I R E , S E I D E , O M A R , suite.

T O M A R *entrant avec précipitation.*
RAITRE , que faites-vous , Mahomet vous attend.

S E I D E .

Où suis-je ! ô ciel ! où suis-je ? & que dois-je résoudre ?
D'un & d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir ? où porter un trouble si cruel ?
Où fuir ?

O M A R .

Aux pieds du roi qu'a choisi l'éternel.

S E I D E .

Oui , j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.



SCENE X.

ZOPIRE *seul.*

AH ! Seïde , où vas-tu ? Mais il me fuit encore.
Il fort désespéré , frappé d'un sombre effroi ,
Et mon cœur qui le fuit s'échappe loin de moi.
Ses remords , ma pitié , son aspect , son absence ,
A mes sens déchirés font trop de violence.
Suivons ses pas.

SCENE XI.

ZOPIRE , PHANOR.

L PHANOR.

Qu'un arabe en secret m'a donné dans l'instant.

ZOPIRE.

Hercide ! qu'ai-je lu ? Grands dieux , votre clémence
Répare-t-elle enfin soixante ans de souffrance ?
Hercide veut me voir ! lui , dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce sein paternel !
Ils vivent ! Mahomet les tient sous sa puissance ,
Et Seïde & Palmire ignorent leur naissance ?
Mes enfans ! tendre espoir , que je n'ose écouter ;
Je suis trop malheureux , je crains de me flatter.
Pressentimens confus , faut-il que je vous croie ?
O mon sang , où porter mes larmes & ma joie ?

A a iij

Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvemens ;
Je cours , & je suis prêt d'embrasser mes enfans.
Je m'arrête , j'hésite , & ma douleur craintive
Prête à la voix du sang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit ;
Qu'il soit sous cette voûte en secret introduit ,
Au pied de cet autel , où les pleurs de ton maître
Ont fatigué des dieux qui s'appaient peut-être.
Dieux , rendez-moi mes fils ; dieux , rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux , qu'un traître a corrompus.
S'ils ne sont point à moi , si telle est ma misère ,
Je les veux adopter ; je veux être leur père.

Fin du troisième acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR.

O
UI, de ce grand secret la trame est découverte ;
Ta gloire est en danger , ta tombe est entr'ouverte.
Seïde obéïra : mais avant que son cœur ,
Raffermit par ta voix , eût repris sa fureur ,
Seïde a révélé cet horrible mystère.

MAHOMET.

O ciel !

OMAR.

Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

MAHOMET.

Eh bien , que pense Hercide ?

OMAR.

Il paraît effrayé ;

Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide est faible ; ami , le faible est bientôt traître.
Qu'il tremble , il est chargé du secret de son maître.
Je fais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi ?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

A a iv

M A H O M E T.

Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure
On nous traîne au supplice , ou que Zopire meure.
S'il meurt , c'en est assez ; tout ce peuple éperdu
Adorera mon dieu , qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas ; mais si-tôt que Seïde
Aura rougi ses mains de ce grand homicide ,
Réponds-tu qu'au trépas Seïde soit livré ?
Réponds-tu du poison qui lui fut préparé ?

O M A R.

N'en doute point.

M A H O M E T.

Il faut que nos mystères sombres
Soient cachés dans la mort , & couverts de ses ombres.
Mais tout prêt à frapper , prêt à percer le flanc ,
Dont Palmire a tiré la source de son sang ,
Prends soin de redoubler son heureuse ignorance :
Épaissifions la nuit qui voile sa naissance ,
Pour son propre intérêt , pour moi , pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout tems est fondé sur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce sang que j'abhorre.
On n'a point de parens , alors qu'on les ignore.
Les cris du sang , sa force & ses impressions ,
Des cœurs toujours trompés sont les illusions.
La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude ;
Celle de m'obéir fit son unique étude :
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle passe en mes bras ,
Sur la cendre des siens qu'elle ne connaît pas.
Son cœur même en secret , ambitieux peut-être ,
Sentira quelque orgueil à captiver son maître.

Mais déjà l'heure approche où Seïde en ces lieux
Doit m'immoler son père à l'aspect de ses dieux.
Retirons-nous.

O M A R.

Tu vois sa démarche égarée :
De l'ardeur d'obéir son ame est dévorée.

S C E N E I I.

MAHOMET & OMAR *sur le devant, mais retirés
de côté; SEIDE dans le fond.*

S E I D E.

IL le faut donc remplir ce terrible devoir ?

M A H O M E T.

Viens, & par d'autres coups assurons mon pouvoir.

Il sort avec Omar.

S E I D E *seul.*

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette faine horreur ,
La persuasion n'a point rempli mon cœur.
Si le ciel a parlé , j'obéirai sans doute.
Mais quelle obéissance ! ô ciel ! & qu'il en coûte !



S C E N E I I I .

S E I D E , P A L M I R E .

P A L M I R E .
S E I D E .
P A L M I R E , que veux-tu ? Quel funeste transport !
Qui t'amène en ces lieux consacrés à la mort ?

P A L M I R E .
Seïde, la frayeur & l'amour sont mes guides ;
Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.
Quel sacrifice horrible hélas ! faut-il offrir ?
A Mahomet , à dieu , tu vas donc obéir ?

S E I D E .
O de mes sentimens souveraine adorée ,
Parlez , déterminez ma fureur égarée !
Eclairez mon esprit , & conduisez mon bras ;
Tenez-moi lieu d'un dieu , que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t-il choisi ? Ce terrible prophète
D'un ordre irrévocable est-il donc l'interprète ?

P A L M I R E .
Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs ,
Il entend nos soupirs , il observe mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même.
C'est tout ce que je fais, le doute est un blasphème ;
Et le dieu qu'il annonce avec tant de hauteur ,
Seïde , est le vrai dieu , puisqu'il le rend vainqueur.

S E I D E .
Il l'est , puisque Palmire & le croit & l'adore.
Mais mon esprit confus ne conçoit point encore ,
Comment ce dieu si bon ; ce père des humains ,

Pour un meurtre effroyable a réservé mes mains.
 Je ne le fais que trop , que mon doute est un crime ,
 Qu'un prêtre sans remords égorge sa victime ,
 Que par la voix du ciel Zopire est condamné ,
 Qu'à soutenir ma loi j'étais prédestiné.
 Mahomet s'expliquait , il a fallu me taire ;
 Et tout fier de servir la céleste colère ,
 Sur l'ennemi de dieu je portais le trépas :
 Un autre dieu peut-être a retenu mon bras.
 Du moins lorsque j'ai vu ce malheureux Zopire ,
 De ma religion j'ai senti moins l'empire.
 Vainement mon devoir au meurtre m'appellait ;
 A mon cœur éperdu l'humanité parlait.
 Mais avec quel courroux , avec quelle tendresse ,
 Mahomet de més sens accuse la faiblesse !
 Avec quelle grandeur , & quelle autorité ,
 Sa voix vient d'endurcir ma sensibilité !
 Que la religion est terrible & puissante !
 J'ai senti la fureur en mon cœur renaissante ;
 Palmire , je suis faible , & du meurtre effrayé :
 De ces saintes fureurs je passe à la pitié ;
 De sentimens confus une foule m'assiège ;
 Je crains d'être barbare ou d'être sacrilège.
 Je ne me sens point fait pour être un assassin.
 Mais quoi ! dieu me l'ordonne , & j'ai promis ma main ;
 J'en verse encor des pleurs de douleur & de rage.
 Vous me voyez , Palmire , en proie à cet orage ,
 Nageant dans le reflux des contrariétés ,
 Qui pousse & qui retient mes faibles volontés.
 C'est à vous de fixer mes fureurs incertaines ;

Nos cœurs sont réunis par les plus fortes chaînes :
Mais sans ce sacrifice , à mes mains imposé,
Le nœud qui nous unit est à jamais brisé.
Ce n'est qu'à ce seul prix que j'obtiendrai Palmire.

P A L M I R E .

Je suis le prix du sang du malheureux Zopire !

S E I D E .

Le ciel & Mahomet ainsi l'ont arrêté.

P A L M I R E .

L'amour est-il donc fait pour tant de cruauté ?

S E I D E .

Ce n'est qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

P A L M I R E .

Quelle effroyable dot !

S E I D E .

Mais si le ciel l'ordonne ,

Si je sers & l'amour & la religion ?

P A L M I R E .

Hélas !

S E I D E

Vous connaissez la malédiction
Qui punit à jamais la désobéissance.

P A L M I R E

Si dieu même en tes mains a remis sa vengeance ;
S'il exige le sang que ta bouche a promis ?

S E I D E .

Eh bien , pour être à toi que faut-il ?

P A L M I R E .

Je frémis.

SEIDE.

Je t'entends, son arrêt est parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui moi ?

SEIDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieu , quel arrêt farouche !

Que t'ai-je dit ?

SEIDE.

Le ciel vient d'emprunter ta voix ;

C'est son dernier oracle , & j'accomplis ses loix.

Voici l'heure où Zopire à cet autel funeste

Doit prier en secret des dieux que je déteste.

Palmire , éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SEIDE.

Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter ;

Ces momens sont affreux. Va , fuis , cette retraite

Est voisine des lieux qu'habite le prophète.

Va , dis-je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé !

SEIDE.

De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé.

Il le faut de ma main traîner sur la poussière ,

De trois coups dans le sein lui ravir la lumière ,

Renverser dans son sang cet autel dispersé.

PALMIRE.

Lui mourir par tes mains ! tout mon sang s'est glacé.
Le voici. Juste ciel. . .

(*Le fond du théâtre s'ouvre. On voit un autel.*)

S C E N E I V.

ZOPIRE , SEIDE , PALMIRE *sur le devant.*ZOPIRE *près de l'autel.*

O DIEUX de ma patrie !

Dieux prêts à succomber sous une secte impie,
C'est pour vous-mêmes ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître , & ses mains meurtrières
De cette faible paix vont briser les barrières.
Dieux ! si d'un scélérat vous respectez le sort. . .

SEIDE à *Palmire.*

Tu l'entends qui blasphème ?

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort ;
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière ;
Que j'expire en leurs bras , qu'ils ferment ma paupière.
Hélas ! si j'en croyais mes secrets sentimens ,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans. . .

PALMIRE à *Seide.*

Que dit-il ? ses enfans ?

ZOPIRE.

O mes dieux que j'adore !

Je mourrais du plaisir de les revoir encore.
Arbitre des destins , daignez veiller sur eux ;
Qu'ils pensent comme moi , mais qu'ils soient plus heureux !

SEIDE.

Il court à ses faux dieux ! frappons.

Il tire son poignard.

PALMIRE.

Que vas-tu faire ?

Hélas !

SEIDE.

Servir le ciel , te mériter , te plaire.
Ce glaive à notre dieu vient d'être consacré.
Que l'ennemi de dieu soit par lui massacré !
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures sombres.
Ces traits de sang , ce spectre , & ces errantes ombres ?

PALMIRE.

Que dis-tu ?

SEIDE.

Je vous suis , ministre du trépas ;
Vous me montrez l'autel , vous conduisez mon bras.
Allons.

PALMIRE.

Non , trop d'horreur entre nous deux s'assemble.
Demeure.

SEIDE.

Il n'est plus tems , avançons ; l'autel tremble.

PALMIRE.

Le ciel se manifeste , il n'en faut pas douter.

SEIDE.

Me pousse-t-il au meurtre , ou veut-il m'arrêter ?

Du prophète de dieu la voix se fait entendre ;
Il me reproche un cœur trop flexible & trop tendre.
Palmire !

P A L M I R E.

Eh bien ?

S E I D E.

Au ciel adressez tous vos vœux.

Je vais frapper.

Il sort , & va derrière l'autel où est Zopire.

P A L M I R E.

Je meurs. O moment douloureux !

Quelle effroyable voix dans mon ame s'élève ?
D'où vient que tout mon sang malgré moi se soulève ?
Si le ciel veut un meurtre , est-ce à moi d'en juger ?
Est-ce à moi de m'en plaindre , & de l'interroger ?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable ?
Ah ! quel cœur fait jamais s'il est juste ou coupable ?
Je me trompe , ou les coups sont portés cette fois ;
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.
Seide hélas ! ...

S E I D E revient d'un air égaré.

Où suis-je ? & quelle voix m'appelle ?

Je ne vois point Palmire ; un dieu m'a privé d'elle.

P A L M I R E.

Eh quoi ? méconnaissais-tu celle qui vit pour toi ?

S E I D E.

Où sommes-nous ?

P A L M I R E.

Eh bien , cette effroyable loi ,
Cette triste promesse est-elle enfin remplie ?

SEIDE

S E I D E

Que me dis-tu ?

P A L M I R E.

Zopire a-t-il perdu la vie ?

S E I D E.

Qui ? Zopire ?

P A L M I R E.

Ah grand dieu ! dieu de sang altéré,
Ne persécutez point son esprit égaré.
Fuyons d'ici.

S E I D E.

Je sens que mes genoux s'affaïssent.

Il s'affied.

Ah ! je revois le jour , & mes forces renaissent.

Quoi ! c'est vous ?

P A L M I R E.

Qu'as-tu fait ?

S E I D E.

Il se relève.

Moi ! je viens d'obéir...

D'un bras désespéré je viens de le saisir.
Par ses cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O ciel ! tu l'as voulu , peux-tu vouloir un crime ?
Tremblant , saisi d'effroi , j'ai plongé dans son flanc
Ce glaive consacré , qui dut verser son sang.
J'ai voulu redoubler : ce vieillard vénérable
A jeté dans mes bras un cri si lamentable ,
La nature a tracé dans ses regards mourans ,
Un si grand caractère , & des traits si touchans ! ...
De tendresse & d'effroi mon ame s'est remplie ,
Et plus mourant que lui je déteste ma vie.

P A L M I R E .

Fuyons vers Mahomet , qui doit nous protéger :
Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

S E I D E .

Je ne puis. Je meurs. Ah ! Palmire !

P A L M I R E .

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire ?

S E I D E *en pleurant.*

Ah ! si tu l'avais vu , le poignard dans le sein ,
S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin !
Je fuyais. Croirais-tu que sa voix affaiblie ,
Pour m'appeller encor à ranimé sa vie ?
Il retirerait ce fer de ses flancs malheureux.
Hélas ! il m'observait d'un regard douloureux.
Cher Seïde , a-t-il dit , infortuné Seïde !
Cette voix , ces regards , ce poignard homicide ,
Ce vieillard attendri , tout sanglant à mes pieds ,
Poursuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons-nous fait ?

P A L M I R E .

On vient , je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour & du nœud qui nous lie.

S E I D E .

Va , laisse-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pu commander ce sacrifice affreux ?
Non , cruelle , sans toi , sans ton ordre suprême ,
Je n'aurais pu jamais obéir au ciel même.

P A L M I R E .

De quel reproche horrible oses-tu m'accabler ?

Hélas ! plus que le tien mon cœur se sent troubler.
Cher amant, prends pitié de Palmire éperdue.

SEIDE.

Palmire ! quel objet vient effrayer ma vue ?
Zopire paraît appuyé sur l'autel , après s'être relevé derrière cet autel où il a reçu le coup.

PALMIRE.

C'est cet infortuné luttant contre la mort,
Qui vers nous tout sanglant se traîne avec effort.

SEIDE.

Eh quoi tu vas à lui ?

PALMIRE.

De remords dévorée ,
Je cède à la pitié dont je suis déchirée.
Je n'y puis résister , elle entraîne mes sens.

ZOPIRE avançant & soutenu par elle.

Hélas ! servez de guide à mes pas languissants.

Il s'assied.

Seïde , ingrat ! c'est toi qui m'arrache la vie !
Tu pleures ! ta pitié succède à ta furie !

SCÈNE V.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

CIEL ! quels affreux objets se présentent à moi !

ZOPIRE.

Si je voyais Hercide ! . . . Ah , Phanor , est-ce toi ?
Voilà mon assassin.

PHANOR.

O crime ! affreux mystère !

Bb ij

Affassin malheureux , connaissez votre père.

S E I D E .

Qui ?

P A L M I R E .

Lui ?

S E I D E .

Mon père ?

Z O P I R E .

O ciel !

P H A N O R .

Hercide est expirant ,

Il me voit , il m'appelle , il s'écrie en mourant :

S'il en est encor tems , préviens un parricide :

Cours arracher ce fer à la main de Seïde :

Malheureux confident d'un horrible secret ,

Je suis puni , je meurs des mains de Mahomet :

Cours , hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire ,

Que Seïde est son fils , & frère de Palmire.

S E I D E .

Vous !

P A L M I R E .

Mon frère ?

Z O P I R E .

O mes fils ! ô nature ! ô mes dieux !

Vous ne me trompiez pas , quand vous parliez pour eux.

Vous m'éclairiez sans doute. Ah ! malheureux Seïde !

Qui t'a pu commander cet affreux homicide ?

S E I D E *se jetant à genoux.*

L'amour de mon devoir & de ma nation ,

Et ma reconnaissance , & ma religion ,

Tout ce que les humains ont de plus respectable.

M'inspira des forfaits le plus abominable.
Rendez , rendez ce fer à ma barbare main.

P A L M I R E à genoux arrêtant le bras de Seïde.
Ah ! mon père, ah ! seigneur , plongez-le dans mon sein.
J'ai seule à ce grand crime encouragé Seïde ;
L'inceste était pour nous le prix du parricide.

S E I D E.

Le ciel n'a point pour nous d'assez grands châtimens.
Frappez vos assassins.

Z O P I R E en les embrassant.

J'embrasse mes enfans.

Le ciel voulut mêler , dans les maux qu'il m'envoie ,
Le comble des horreurs au comble de la joie.
Je bénis mon destin , je meurs ; mais vous vivez.
O vous , qu'en expirant mon cœur a retrouvés ,
Seïde , & vous Palmire , au nom de la nature ,
Par ce reste de sang qui sort de ma blessure ,
Par ce sang paternel , par vous , par mon trépas ,
Vengez-vous , vengez-moi , mais ne vous perdez pas.
L'heure approche , mon fils , où la trêve rompue
Laisait à mes desseins une libre étendue :
Les dieux de tant de maux ont pris quelque pitié ;
Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître ;
Mon sang va les conduire ; ils vont punir un traître
Attendons ces momens.

S E I D E.

Ah ! je cours de ce pas
Vous immoler ce monstre , & hâter mon trépas ;
Me punir , vous venger.

SCENE VI.

ZOPIRE , SEIDE , PALMIRE , OMAR , fuite.

OMAR.

Q U'O N arrête Seïde.

Secourez tous Zopire , enchaînez l'homicide.

Mahomet n'est venu que pour venger les loix.

ZOPIRE.

Ciel , quel comble du crime ! & qu'est-ce que je vois ?

SEIDE.

Mahomet me punir ?

PALMIRE.

Eh quoi ! tyran farouche ,

Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche !

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SEIDE.

Va ; j'ai bien mérité.

Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Soldats , obéissez.

PALMIRE.

Non. Arrêtez. Perfide.

OMAR.

Madame , obéissez , si vous aimez Seïde.

Mahomet vous protège , & son juste courroux ,

Prêt à tout foudroyer , peut s'arrêter par vous.

Auprès de votre roi , madame , il faut me suivre.

P A L M I R E.

Grand dieu , de tant d'horreur que la mort me délivre!

(*On emmène Palmire & Seïde.*)

Z O P I R E à *Phanor.*

On les enlève? O ciel! ô père malheureux!

Le coup qui m'affassine est cent fois moins affreux.

P H A N O R.

Déjà le jour renaît , tout le peuple s'avance;

On s'arme , on vient à vous , on prend votre défense.

Z O P I R E.

Quoi! Seïde est mon fils!

P H A N O R.

N'en doutez point.

Z O P I R E.

Hélas!

O forfait! ô nature! .. allons, soutiens mes pas,
Je meurs. Sauvez , grands dieux , de tant de barbarie,
Mes deux enfans que j'aime & qui m'ôtent la vie.

Fin du quatrième acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E .

MAHOMET, OMAR, *suite dans le fond.*

ZOPIRE est expirant , & ce peuple éperdu
Levait déjà son front dans la poudre abattu.
Tes prophètes & moi , que ton esprit inspire ,
Nous désavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici , nous l'annonçons à ce peuple en furcur ,
Comme un coup du très-haut qui s'arme en ta faveur.
Là , nous en gémissons , nous promettons vengeance ;
Nous vantons ta justice , ainsi que ta clémence.
Partout on nous écoute , on fléchit à ton nom ;
Et ce reste importun de la sédition
N'est qu'un bruit passager de flots après l'orage ,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage ,
Quand la sérénité règne aux plaines du ciel.

MAHOMET.

Imposons à ces flots un silence éternel.
As-tu fait des remparts approcher mon armée ?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville alarmée :
Osman la conduisait par des secrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre , ou tromper les humains ?

Seïde ne fait point qu'aveugle en sa furie,
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie ?

O M A R.

Qui pourrait l'en instruire ? un éternel oubli
Tient avec ce secret Hercide enseveli :
Seïde va le suivre, & son trépas commence.
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance.
Tu fais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avait su mêler.
Le châtiment sur lui tombait avant le crime ;
Et tandis qu'à l'autel il traînait sa victime ,
Tandis qu'au sein d'un père il enfonçait son bras,
Dans ses veines lui-même il portait son trépas.
Il est dans la prison , & bien-tôt il expire :
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes desseins va même encor servir ;
Croyant sauver Seïde , elle va t'obéir.
Je lui fais espérer la grace de Seïde.
Le silence est encor sur sa bouche timide :
Son cœur toujours docile , & fait pour t'adorer ,
En secret seulement n'osera murmurer.
Législateur , prophète , & roi dans ta patrie ,
Palmire achèvera le bonheur de ta vie.
Tremblante , inanimée , on l'amène à tes yeux.

M A H O M E T.

Va rassembler mes chefs , & revole en ces lieux.



SCENE II.

MAHOMET, PALMIRE, suite de Palmire
& de Mahomet.

Ciel ! où suis-je ? ah grand dieu !
PALMIRE.

MAHOMET.

Soyez moins consternée ;

J'ai du peuple & de vous pesé la destinée.

Le grand événement qui vous rempli d'effroi
Palmire , est un mystère entre le ciel & moi.

Des vos indignes fers à jamais dégagée,

Vous êtes en ces lieux , libre , heureuse & vengée.

Ne pleurez point Seïde ; & laissez à mes mains

Le soin de balancer le destin des humains.

Ne songez plus qu'au vôtre : & si vous m'êtes chère ,

Si Mahomet sur vous jeta des yeux de père ,

Sachez, qu'un sort plus noble , un titre encor plus grand ,

Si vous le méritez , peut-être vous attend.

Portez vos vœux hardis au faite de la gloire ;

De Seïde & du reste étouffez la mémoire ;

Vos premiers sentimens doivent tous s'effacer ,

A l'aspect des grandeurs où vous n'osiez penser.

Il faut que votre cœur à mes bontés réponde ,

Et suive en tout mes loix , lorsque j'en donne au monde.

PALMIRE.

Qu'entends-je ? quelles loix , ô ciel , & quels bienfaits !

Impositeur teint de sang ; que j'abjure à jamais ,

Bourreau de tous les miens , va ; ce dernier outrage

Manquait à ma misère , & manquait à ta rage.

Le voilà donc , grand Dieu ! ce prophète sacré ,
 Ce roi que je servais , ce Dieu que j'adorai ?
 Monstre , dont les fureurs & les complots perfides
 De deux cœurs innocens ont fait deux parricides ,
 De ma faible jeunesse infame séducteur ,
 Tout souillé de mon sang tu prétends à mon cœur !
 Mais tu n'as pas encor assuré ta conquête ;
 Le voile est déchiré , la vengeance s'apprête.
 Entends-tu ces clameurs ? entends-tu ces éclats ?
 Mon père te poursuit des ombres du trépas.
 Le peuple se soulève , on s'arme en ma défense ;
 Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
 Puissai-je de mes mains te déchirer le flanc ,
 Voir mourir tous les tiens , & nager dans leur sang !
 Puissent la Mecque ensemble , & Médine , & l'Asie ,
 Punir tant de fureur & tant d'hypocrisie !
 Que le monde par toi séduit & ravagé ,
 Rougisse de ses fers , les brise & soit vengé !
 Que ta religion , que fonda l'imposture ,
 Soit l'éternel mépris de la race future !
 Que l'enfer , dont tes cris menaçaient tant de fois
 Quiconque osait douter de tes indignes loix ,
 Que l'enfer , que ces lieux de douleur & de rage ,
 Pour toi seul préparés , soit ton juste partage !
 Voilà les sentimens qu'on doit à tes bienfaits ,
 L'hommage , les sermens , & les vœux que je fais.

M A H O M E T.

Je vois qu'on m'a trahi ; mais quoi qu'il en puisse être ,
 Et qui que vous soyez , fléchissez sous un maître.

S C E N E I I I.

MAHOMET , PALMIRE , OMAR , ALI , fuite.

O M A R.

O N fait tout , Mahomet ;

Hercide en expirant révéla ton secret.
Le peuple en est instruit , la prison est forcée ;
Tout s'arme , tout s'émeut ; une foule insensée ,
Elevant contre toi ses hurlemens affreux ,
Porte le corps sanglant de son chef malheureux.
Seïde est à leur tête , & d'une voix funeste
Les excite à venger ce déplorable reste.
Ce corps souillé de sang est l'horrible signal ,
Qui fait courir le peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant , je suis un parricide ;
La douleur le ranime , & la rage le guide.
Il semble respirer pour se venger de toi ;
On déteste ton dieu , tes prophètes , ta loi.
Ceux même qui devaient dans la Mecque allarmée
Faire ouvrir cette nuit la porte à ton armée ,
De la fureur commune avec zèle enivrés ,
Viennent lever sur toi leurs bras desespérés.
On n'entend que les cris de mort & de vengeance.

P A L M I R E .

Achève , juste ciel ! & soutiens l'innocence.
Frappez.

M A H O M E T à Omar.

Eh bien , que crains-tu ?

OMAR.

Tu vois quelques amis,
Qui contre les dangers comme moi raffermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connaissez enfin qui vous avez pour roi.

SCÈNE VI.

MAHOMET, OMAR, *sa suite d'un côté*, SEIDE,
& le peuple *de l'autre*, PALMIRE *au milieu*.

SEIDE *un poignard à la main, mais déjà affaibli
par le poison*.

PEUPLES, vengez mon père & courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuples, nés pour me suivre, écoutez votre maître.

SEIDE.

N'écoutez point ce monstre, & suivez-moi... grands dieux,
Quel nuage épais se répand sur mes yeux !

Il avance, il chancelle.

Frappons... Ciel ! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE *courant à lui*.

Ah ! mon frère ;

N'auras-tu pu verser que le sang de ton père ?

S E I D E .

Avançons. Je ne puis . . . Quel dieu vient m'accabler !

Il tombe entre les bras des siens.

M A H O M E T .

Ainsi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules esprits , qu'un zèle aveugle inspire ,
Qui m'osez blasphémer , & qui vengez Zopire ,
Ce seul bras que la terre apprit à redouter ,
Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter.
Dieu , qui m'a confié sa parole & sa foudre ,
Si je me veux venger , va vous réduire en poudre.
Malheureux ! connaissez son prophète & sa loi ;
Et que ce dieu soit juge entre Seïde & moi.
De nous deux à l'instant que le coupable expire !

P A L M I R E .

Mon frère ! eh , quoi ! sur eux ce monstre a tant d'empire !
Ils demeurent glacés , il tremblent à sa voix.
Mahomet , comme un dieu , leur dicte encor ses loix.
Et toi , Seïde , aussi !

S E I D E entre les bras des siens.

Le ciel punit ton frère.

Mon crime était horrible , autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
Toi , tremble , scélérat ; si Dieu punit l'erreur.
Vois quel foudre il prépare aux artisans des crimes ;
Tremble ; son bras s'essaie à frapper ses victimes.
Détournez d'elle , ô dieu , cette mort qui me fuit !

P A L M I R E .

Non , peuples , ce n'est point un dieu qui le poursuit.
Non ; le poison sans doute . . .

MAHOMET *en l'interrompant , & s'adressant au peuple.*

Apprenez , infideles,
A former contre moi des trames criminelles ;
Aux vengeances des cieux reconnaissez mes droits.
La nature & la mort ont entendu ma voix.
La mort, qui m'obéit, qui, prenant ma défense,
Sur ce front pâlisant a tracé ma vengeance,
La mort est à vos yeux prête à fondre sur vous.
Ainsi mes ennemis sentiront mon courroux ;
Ainsi je punirai les erreurs insensées,
Les révoltes du cœur , & les moindres pensées.
Si ce jour luit pour vous , ingrats , si vous vivez ,
Rendez grace au pontife , à qui vous le devez.
Fuyez , courez au temple apaiser ma colère.

Le peuple se retire.

PALMIRE *revenant à elle.*

Arrêtez. Le barbare empoisonna mon frère.
Monstre, ainsi son trépas t'aura justifié ;
A force de forfaits tu t'es déifié.
Malheureux assassin de ma famille entière,
Otes-moi de tes mains ce reste de lumière.
O frère ! ô triste objet d'un amour plein d'horreurs !
Que je te suive au moins.

Elle se jette sur le poignard de son frère.

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Je meurs.

Je cesse de te voir , imposteur exécration.

Je me flatte, en mourant , qu'un dieu plus équitable

Réserve un avenir pour les cœurs innocens.
Tu dois régner ; le monde est fait pour les tyrans.

M A H O M E T.

Elle m'est enlevée. . . . Ah ! trop chère victime !
Je me vois arracher le seul prix de mon crime.
De ses jours pleins d'appas détestable ennemi ,
Vainqueur & tout-puissant , c'est moi qui suis puni.
Il est donc des remords ! ô fureur ! ô justice !
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon supplice !
Dieu que j'ai fait servir au malheur des humains ,
Adorable instrument de mes affreux desseins ,
Toi , que j'ai blasphémé , mais que je crains encore ,
Je me sens condamné , quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me sens frapper.
J'ai trompé les mortels , & ne puis me tromper.
Père , enfans malheureux , immolés à ma rage ,
Vengez la terre & vous , & le ciel que j'outrage.
Arrache-moi ce jour , & ce perfide cœur ,
Ce cœur né pour haïr , qui brûle avec fureur.
Et toi , de tant de honte étouffe la mémoire ;
Cache au moins ma faiblesse , & sauve encor ma gloire ;
Je dois régir en dieu l'univers prévenu :
Mon empire est détruit , si l'homme est reconnu.

Fin du cinquième & dernier acte.



T A B L E

D E S P I É C E S

Contenues dans ce volume.

<i>A</i> VERTISSEMENT sur la tragédie de ZAYRE. Pag. 2	
Epître dédicatoire à Mr. Fakener , marchand anglais, depuis ambassadeur à Constantinople.	3
Epître à Mlle. Gossin, jeune actrice qui a représenté le rôle de ZAYRE avec beaucoup de succès.	14
Seconde lettre à Mr. Fakener , alors ambassadeur à Constantinople.	16
Lettre à Mr. de la Roque sur la tragédie de ZAYRE.	27
ZAYRE , tragédie	39
Epître à madame la marquise du Chastelet , à l'occasion de la tragédie d'ALZIRE.	119
Discours préliminaire.	126
ALZIRE , ou les AMÉRICAINS , tragédie.	133
Lettre du P. de Tournemine jésuite , au P. Bru- moy , sur la tragédie de MÉROPE.	203
Lettre à Mr. le marquis Scipion Maffei, auteur de la MÉROPE italienne , & de beaucoup d'autres ouvrages célèbres.	207
Lettre de Mr. de la Lindelle à Mr. de Voltaire.	224
Théâtre, Tom. II.	C c

Réponse de Mr. de Voltaire à Mr. de la Lindelle. 231
MÉROPE, tragédie. Pag. 235

Avis de l'éditeur, sur la-tragédie de MAHOMET. . 308

Lettre au roi de Prusse. 313

Lettre de Mr. de Voltaire au pape Benoît XIV. . 321

*Réponse du souverain pontife Benoît XIV. à Mr.
 de Voltaire.* 322

Lettre de remerciement de Mr. de Voltaire au pape. 324

LE FANATISME , ou MAHOMET LE PRO-
 PHÊTE , tragédie. 327

Fin de la Table.











